

GE Biblioth. pub. et univ.



1061311909

A



Tome XXXV

ŒUVRES COMPLÈTES  
du Comte  
**Léon TOLSTOÏ**

**RÉSURRECTION**

Première partie

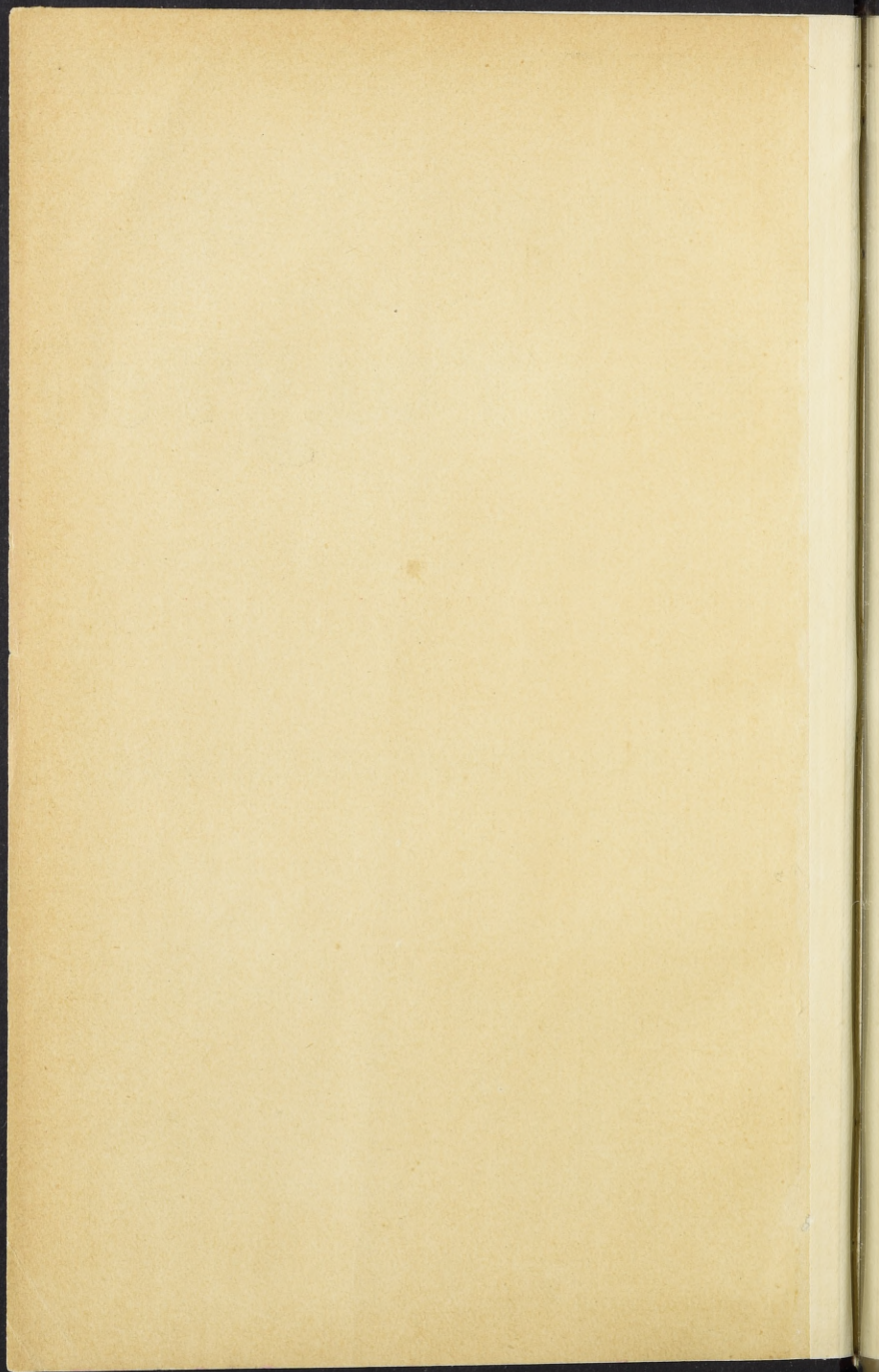
(1899-1900)

Traduction  
de  
**J.W. BIENSTOCK**



**P.V. STOCK** éditeur.-Paris





CTE LÉON TOLSTOÏ

---

OEUVRES COMPLÈTES

XXXVI

---

RÉSURRECTION

---

PREMIÈRE PARTIE

(1899-1900)

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en Janvier 1911.

---

*Cette édition définitive des Œuvres Complètes du  
C<sup>TE</sup> LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par  
M. J.-W. Bienstock.*

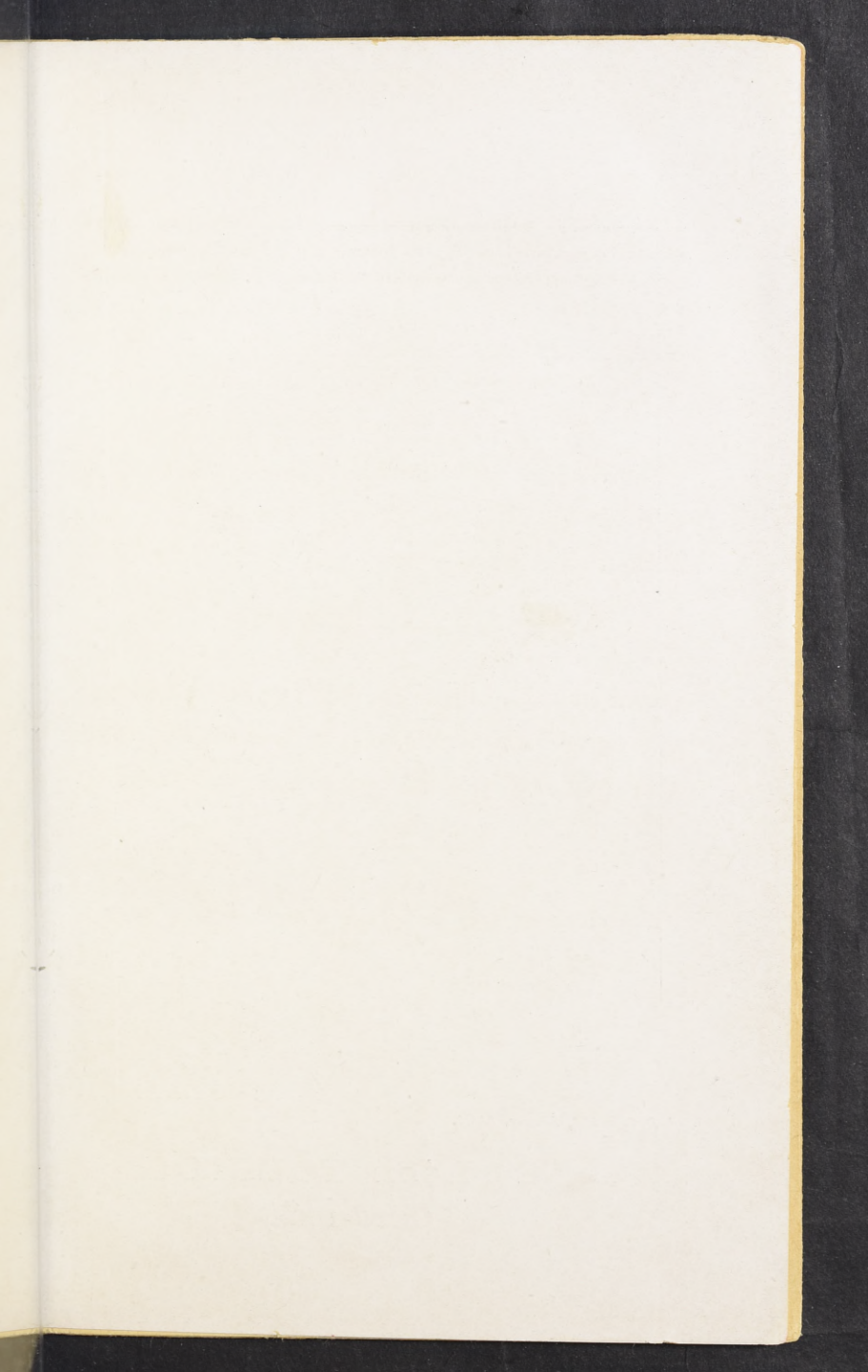
---

*Cette traduction littérale et intégrale est révisée et an-  
notée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux  
de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.*

---

*Ce volume est orné de la reproduction d'une photogra-  
phie du C<sup>TE</sup> TOLSTOÏ, prise en 1899.*







*P. V. STOCK, Éditeur, PARIS.*

C<sup>te</sup> Léon TOLSTOÏ  
(1899-1900)

Ouvrage honoré d'une souscription du ministère  
de l'Instruction Publique.

---

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE  
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

---

CTE LÉON TOLSTOÏ

---

# ŒUVRES COMPLÈTES

XXXVI

---

RÉSURRECTION

---

PREMIÈRE PARTIE  
(1899-1900)



PARIS  
P.-V. STOCK, ÉDITEUR  
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155  
DEVANT LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

---

1911

*Il a été tiré à part de cet ouvrage  
dix exemplaires sur papier de Hollande,  
numérotés et paraphés par l'éditeur.*

11/4517.



# RÉSURRECTION

ROMAN EN DEUX PARTIES

(1899-1900)

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

« Alors Pierre, s'étant approché, lui dit : Seigneur ! combien de fois pardonnerai-je à mon frère lorsqu'il m'aura offensé ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? »

« Jésus lui répondit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. »

(MATTHIEU, XVIII, 21-22.)

« Et pourquoi regardes-tu une paille qui est dans l'œil de ton frère, tandis que tu ne vois pas une poutre dans le tien ? »

(MATTHIEU, VII, 3.)

« Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. »

(JEAN, VIII, 7.)

« Le disciple n'est point au-dessus de son maître, mais tout disciple accompli sera comme son maître. »

(LUC, VI, 40.)

Les hommes, entassés par centaines de milliers sur un étroit espace, avaient beau chercher à mutiler la terre sur laquelle ils se pressaient; en vain la couvraient-ils de pierres, afin que rien n'y pût croître; en vain grattaient-ils chaque pousse d'herbe, enfumaient-ils l'air avec la houille et le pétrole; en vain taillaient-ils les arbres, chassaient-ils les animaux et les oiseaux — le printemps était le printemps, même dans la ville. Le soleil chauffait, l'herbe ravivée poussait et verdissait partout où on ne l'arrachait pas, aussi bien sur les pelouses des boulevards qu'entre les pavés; les bouleaux, les peupliers, les merisiers déployaient leurs feuilles gluantes et parfumées; les tilleuls gonflaient leurs bourgeons prêts à éclater; les choucas, les moineaux, les pigeons, sentant le printemps, déjà travaillaient joyeusement à leurs nids, et les

mouches, réchauffées par le soleil, bourdonnaient près des murs. Les plantes, les oiseaux, les insectes, les enfants étaient joyeux. Mais les hommes — les adultes — continuaient à se tromper et se torturer mutuellement. Les hommes estimaient que ce n'était pas cette matinée de printemps, cette beauté divine du monde créée pour le bonheur de tous les êtres, beauté les prédisposant à la paix, à la concorde et à l'amour, qui était sacrée et importante; pour eux l'important était ce qu'ils avaient imaginé eux-mêmes pour se dominer les uns les autres.

C'est ainsi que, dans le bureau de la prison d'un chef-lieu de gouvernement, on considérait comme sacré et important, non pas la joie et l'attendrissement qu'apporte le printemps à tous les animaux et à tous les hommes, mais le fait d'avoir reçu, la veille, une feuille à en-tête, timbrée et numérotée, contenant l'ordre de conduire ce même jour, 28 avril, à neuf heures du matin, au Palais de Justice, trois détenus : deux femmes et un homme. L'une de ces femmes, présumée la plus coupable, devait être conduite séparément. Conformément à cet ordre, le 28 avril, à huit heures du matin, le surveillant-chef entra donc dans le corridor sombre et infect de la section des femmes. Derrière lui venait, dans le corridor, une femme au visage fatigué, à la chevelure grise bouclée, portant une blouse dont les manches étaient ornées de galons,

et la ceinture liserée de bleu. C'était la surveillante.

— C'est pour Maslova? demanda-t-elle, en s'approchant, avec le gardien de service, de l'une des salles ouvrant sur le corridor.

Le surveillant, avec un bruit de ferraille, fit jouer la serrure et ouvrit la porte de la cellule, d'où s'échappa un air plus nauséabond encore que celui du corridor.

Et il cria :

— Maslova, au tribunal! Puis il referma la porte et attendit.

Même dans la cour de la prison, l'air qui arrivait des champs, apporté par le vent dans la ville, était frais et vivifiant. Mais, dans le corridor, l'atmosphère demeurait suffocante et corrompue, tout infectée d'une odeur d'excréments, de goudron et de pourriture, qui, dès son entrée, rendait tout nouvel arrivant morne et triste. La surveillante, qui venait de la cour, le ressentit également, bien qu'elle fût habituée à cet air empesté. A peine entrée dans le corridor, elle éprouva une sorte de fatigue et d'envie de dormir.

Dans la cellule on entendait des voix de femmes et un bruit de pas fait par des pieds nus.

— Allons, plus vite, presse-toi, Maslova, te dis-je! cria le surveillant chef par l'entre-bâillement de la porte.

Deux minutes après, d'un pas ferme, sortit de la porte, et se plaça à côté du surveillant, une jeune



femme, petite, forte de poitrine, vêtue d'une capote grise passée sur une camisole et un jupon blancs. Elle portait des bas de toile et de gros souliers de détenue; sa tête était couverte d'un fichu blanc, qui, évidemment exprès, laissait échapper des boucles de cheveux noirs. Tout son visage avait cette pâleur particulière qui suit une longue claustration et rappelle la teinte des germes de pommes de terre poussés dans une cave. La même pâleur avait gagné également ses mains courtes et larges et son cou blanc, plein, émergeant de la large encolure de la capote. Et dans ce visage, surtout à cause de sa matité, on remarquait les yeux très noirs, brillants, un peu boursoufflés, mais très vifs, dont un louchait légèrement. La jeune femme se tenait très droite, avançant sa forte poitrine. Une fois dans le corridor elle redressa un peu la tête, regarda droit dans les yeux du surveillant et s'arrêta, prête à faire tout ce qu'on lui commanderait. Le surveillant allait refermer la porte, quand apparut le visage sévère, ridé, d'une vieille femme chevelue. La vieille voulait dire quelque chose à Maslova, mais le surveillant repoussa, du battant de la porte, la tête de la prisonnière qui disparut. Un rire de femme éclata à l'intérieur. Maslova sourit également et s'approcha du judas grillé pratiqué dans la porte. De l'autre côté la vieille femme lui cria d'une voix enrouée :

— Fais attention, surtout, de ne rien dire de

trop! Répète toujours la même chose, et puis c'est tout!

— Oui, qu'importe, ça ne sera pas pire, dit Maslova, en secouant la tête.

— Allons, en route! dit le surveillant-chef,

L'œil de la vieille, collé derrière le judas, disparut, et Maslova, suivant le gardien, sortit au milieu du couloir, à petits pas précipités. Ils descendirent l'escalier de pierre, passèrent devant les salles des hommes, encore plus empestées et plus bruyantes que celles des femmes. Des yeux, collés aux judas de ces salles, les accompagnaient et ils arrivèrent au bureau de la prison où les attendaient deux soldats, le fusil au bras. Le greffier qui était là remit à l'un des soldats une feuille tout imprégnée de l'odeur de tabac et dit, en désignant la détenue : « Reçois ». Le soldat, un paysan du gouvernement de Nijni-Novgorod, au visage rouge, creusé par la petite vérole, mit le papier dans le revers de sa manche, sourit et cligna malicieusement des yeux à son camarade, un Tchouvache aux larges pommettes proéminentes. Les soldats et la prisonnière descendirent l'escalier et se dirigèrent vers la sortie principale.

Une porte cochère s'ouvrit, les soldats et leur prisonnière en passèrent le seuil, traversèrent la cour et, franchissant la grille, marchèrent bientôt dans la ville au milieu de la chaussée.

Les cochers, les boutiquiers, les cuisinières, les

ouvriers, les employés s'arrêtaient, examinant, avec curiosité, la prisonnière ; quelques-uns secouaient la tête et pensaient : « Voilà où mène une mauvaise conduite, qui, heureusement, ne ressemble pas à la nôtre ». Les enfants regardaient, avec effroi, cette criminelle, rassurés toutefois par la vue des soldats et par la pensée qu'elle ne pouvait plus maintenant faire de mal. Un paysan qui, après avoir vendu du charbon, venait de boire du thé à l'auberge, s'approcha d'elle, se signa et lui remit un kopek. La jeune femme rougit, baissa la tête et murmura quelques paroles.

Elle sentait les regards fixés sur elle et observait, sans tourner la tête, ceux qui la dévisageaient au passage, amusée de se voir l'objet de tant d'attention. Elle jouissait aussi de l'air pur du printemps, surtout après celui de la prison ; mais, déshabituée de la marche, elle peinait, avec ses chaussures de détenue, sur les pierres, regardait chacun de ses pas et s'efforçait de poser les pieds le plus légèrement possible. Passant devant une boutique de farine, au seuil de laquelle marchaient en se dodelinant quelques pigeons, la prisonnière faillit mettre le pied sur l'un d'eux. Celui-ci s'envola, et, dans un battement d'aile, frôla presque l'oreille de la prisonnière qu'il éventa. Elle sourit, puis, au souvenir de sa situation, elle poussa un profond soupir.

## II

L'histoire de la prisonnière Maslova était des plus banales. Maslova était l'enfant d'une femme non mariée qui travaillait avec sa mère; celle-ci était gardeuse de bétail dans la propriété de deux sœurs. Cette femme non mariée, chaque année, mettait au monde un enfant et, comme cela arrive ordinairement à la campagne, l'enfant était baptisé, et bientôt mourait de faim, car la mère ne voulait pas nourrir cet enfant, venu sans qu'elle le demandât, dont elle n'avait pas besoin et qui l'empêchait de travailler.

Ainsi étaient morts déjà cinq enfants. Tous étaient baptisés, tous restaient sans nourriture et puis mouraient. Le sixième, né d'un tzigane de passage, était une petite fille, et son sort eût été le même si le hasard n'avait amené l'une des deux vieilles demoiselles à entrer dans l'étable pour

faire des remontrances au sujet de la crème qui sentait la vache. Elle y trouva l'accouchée ayant auprès d'elle un bel enfant très bien portant. La vieille demoiselle, outre les remontrances au sujet de la crème, reprocha aux servantes d'avoir laissé dans l'étable une femme en couches; puis elle se préparait à sortir quand, apercevant l'enfant, elle s'attendrit et exprima même le désir d'en être la marraine. Elle fit elle-même baptiser la fillette et, s'apitoyant sur sa filleule, elle fit donner à la mère du lait et de l'argent, et l'enfant resta en vie. Les vieilles demoiselles l'appelaient même « la Sauvée. »

Celle-ci avait trois ans quand sa mère tomba malade et mourut. Sa grand-mère, la gardeuse de bétail, ne sachant que faire d'elle, les deux vieilles demoiselles prirent la fillette dans leur maison. C'était une enfant extraordinairement vive et gracieuse, avec de grands yeux noirs; et les deux vieilles s'amusaient à la regarder.

La plus jeune, et aussi la plus indulgente de ces deux vieilles demoiselles, s'appelait Sophie Ivanovna; elle était la marraine de l'enfant; l'aînée, Marie Ivanovna, était bien plus sévère. Sophie Ivanovna paraît l'enfant, lui enseignait la lecture, voulait en faire sa pupille. Marie Ivanovna disait qu'il fallait faire de la fillette une travailleuse, une bonne servante. et c'est pourquoi elle se montrait exigeante, punissait la fillette et, quand elle était de mauvaise humeur, allait jusqu'à la battre.

L'enfant ayant grandi sous ces deux influences, il s'en suivit qu'elle se trouva être à demi une femme de chambre et à demi une demoiselle. Aussi lui donnait-on un nom intermédiaire, ni Katka, ni Katenka, mais Katucha (1). Elle cousait, rangeait les chambres, nettoyait les icones à la craie, faisait la cuisine, moulait et servait le café, faisait les savonnages et, de temps en temps, restait avec les demoiselles et leur faisait la lecture.

Plusieurs fois on l'avait demandée en mariage, mais elle avait toujours refusé : elle sentait que la vie avec un de ces hommes de labeur qui la demandaient en mariage lui serait pénible, gâtée comme elle l'était par la douceur de la vie des maîtres.

Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de seize ans. A cette époque était venu, chez les demoiselles, un de leur neveu, étudiant, un riche prince, et Katucha l'avait aimé sans oser l'avouer ni à lui ni à elle-même. Deux ans plus tard, ce même neveu, en route pour la guerre, s'arrêta pendant quatre jours chez ses tantes ; la veille de son départ il séduisit Katucha et, le dernier jour, il lui glissa rapidement un billet de cent roubles ; puis il partit. Cinq mois après son départ, la jeune fille ne pouvait plus douter qu'elle était enceinte.

A dater de ce moment, tout lui pesa, et elle n'eut plus qu'une pensée : trouver le moyen de

(1) Trois diminutifs du nom de Catherine.

conjurant la honte dont elle était menacée et elle se mit à servir les vieilles demoiselles comme à regret et très mal, et une fois, elle ne savait elle-même comment cela était arrivé, tout d'un coup, elle s'emporta, devint insolente envers les demoiselles, ce dont elle se repentit ensuite; puis elle-même demanda à s'en aller. Les demoiselles, très mécontentes, la laissèrent partir. Elle entra alors comme femme de chambre chez un agent de police rurale, mais elle n'y put rester que trois mois, car l'agent de police, un vieillard de cinquante ans, s'empressa de lui faire la cour; et, un jour qu'il s'était montré plus entreprenant encore, elle se fâcha, le traita d'imbécile et de vieux diable et le poussa si violemment dans la poitrine qu'il tomba. On la congédia pour son impertinence. Elle ne pouvait plus songer à chercher une autre place, car le terme de sa grossesse approchait; elle entra en pension chez une veuve qui tenait un cabaret et était en même temps sage-femme. L'accouchement fut facile. Mais la sage-femme, ayant dû se rendre au village auprès d'une paysanne malade, en rapporta la fièvre puerpérale à Katucha; quant à l'enfant, un garçon, on dut l'envoyer dans un asile, où, comme le raconta la vieille femme qui l'y conduisit, il mourut aussitôt arrivé.

Quand Katucha s'installa chez la sage-femme elle possédait cent vingt-sept roubles : vingt-sept gagnés par elle, et cent roubles que lui avait don-

nés son séducteur. Quand elle sortit de chez la sage-femme, il ne lui en restait plus que six. L'argent fondait entre ses mains; elle dépensait pour elle et donnait à qui demandait. Ses deux mois de pension chez la sage-femme lui avaient coûté, pour la nourriture et le thé, quarante roubles; elle en avait prélevé vingt-cinq pour envoyer l'enfant à l'asile; quarante lui avaient été empruntés par la sage-femme pour acheter une vache; il restait vingt roubles que Katucha avait dépensés en toilettes, en achats inutiles et en cadeaux; aussi, quand Katucha fut guérie, n'avait-elle plus d'argent et se trouvait-elle dans l'obligation de chercher une place. Elle en trouva une chez un officier des forêts. Il était marié, mais de même que l'agent de police, il se mit à la poursuivre de ses assiduités, dès le premier jour. Il répugnait à Katucha, et elle faisait tout pour l'éviter. Mais il la surpassait en expérience et en ruse, et, justement parce qu'il était le maître, il pouvait l'envoyer où il voulait; et, saisissant un moment propice, il la posséda. La femme surprit un jour son mari dans une chambre, avec Katucha, et se jeta sur celle-ci pour la battre. Une lutte s'en étant suivie, ce fut un prétexte pour la chasser sans lui payer ses gages. Katucha se rendit alors à la ville et s'arrêta chez une tante. Le mari de cette tante était relieur, et avait été autrefois dans une bonne situation; mais maintenant ses clients



l'avaient quitté; il s'était mis à boire et dépensait au cabaret tout ce qu'il pouvait se procurer.

La tante avait une petite blanchisserie, et avec cela, elle nourrissait ses enfants et son ivrogne de mari. Elle proposa à Maslova de travailler chez elle, comme blanchisseuse. Mais voyant l'existence pénible des ouvrières employées chez sa tante, Maslova ne se hâta pas de donner de réponse; elle s'adressa à un bureau de placement pour trouver un emploi de servante. Elle trouva une place chez une dame, qui vivait avec ses deux fils encore au lycée. Elle était là depuis une semaine quand l'ainé, un élève de sixième année, à moustaches, abandonnant ses études, commença à la poursuivre de ses assiduités. La mère s'en prit à elle et la congédia. Aucune autre place ne se présenta, mais un jour Maslova rencontra au bureau de placement une dame dont les mains nues et potelées étaient surchargées de bagues et de bracelets. Mise au courant de la situation de Maslova, la dame lui donna son adresse et l'invita à la venir voir. Maslova s'y rendit. La dame l'accueillit de la façon la plus aimable, la régala de gâteaux et de vin sucré, puis envoya quelque part sa femme de chambre porter un billet. Le soir, un homme de haute taille, à la barbe et aux longs cheveux gris, entra dans la chambre; ce vieillard vint s'asseoir près de Maslova, et clignotant des yeux, les lèvres souriantes, il se mit à l'examiner et à plaisanter

avec elle. La patronne ayant appelé l'homme dans la pièce voisine, Maslova entendit qu'elle disait : « Toute fraîche, elle vient droit de la campagne ». Ensuite la patronne fit appeler Maslova, et lui dit que ce vieux monsieur était un écrivain ayant beaucoup d'argent, et qui ne serait pas regardant avec elle si elle savait lui plaire. Elle lui plut, et l'écrivain lui donna vingt-cinq roubles, en promettant de revenir la voir souvent. Cet argent fut vite dépensé ; une partie lui servit à payer la pension qu'elle devait à sa tante, et le reste à s'acheter une robe, un chapeau et des rubans. Quelques jours après, l'écrivain l'envoya chercher pour la deuxième fois. Elle s'y rendit. Il lui donna de nouveau vingt-cinq roubles, et lui offrit de l'installer dans un appartement. Maslova vivait dans l'appartement loué par l'écrivain quand elle s'éprit d'un commis de magasin, un joyeux garçon, qui demeurait dans la même cour. Elle en prévint elle-même l'écrivain et alla vivre dans un autre petit logement. Le commis, qui lui avait promis le mariage, sans lui rien dire, l'abandonna et, partit à Nijni, et Maslova resta seule. Elle voulait vivre seule ainsi, en garni, mais cela ne lui fut pas permis. L'officier de police lui déclara qu'elle ne pouvait vivre de cette façon, sans en obtenir l'autorisation, qu'il lui fallait pour cela se procurer au bureau de police une carte jaune et se soumettre à l'examen médical.

Alors elle revint chez sa tante. Quand celle-ci vit qu'elle était vêtue d'une robe à la mode, d'un manteau, d'un beau chapeau, elle la reçut avec déférence, et n'osa plus lui proposer de la prendre dans sa blanchisserie; à ses yeux elle appartenait maintenant à une classe supérieure dans la société. Au surplus, pour Maslova elle-même, la question d'être ou non blanchisseuse, ne pouvait plus se poser. Elle regardait avec pitié la vie de galériennes menée dans l'atelier par les blanchisseuses, pâles, les bras maigres, quelques-unes déjà rongées par la tuberculose, épuisées par le lavage et le repassage, soumises à trente degrés de chaleur, avec la fenêtre ouverte l'hiver comme l'été, et elle était horrifiée à la pensée qu'elle pourrait se trouver dans un tel baigne. A cette époque particulièrement malheureuse pour elle, dans l'impossibilité de trouver un seul protecteur, Maslova fit la rencontre d'une entremetteuse chargée de racoler les filles pour les maisons de tolérance.

Depuis longtemps déjà, Maslova fumait, et, vers la fin de sa liaison avec le commis, elle s'était mise à boire, et elle continua après qu'il l'eût abandonnée. Le vin l'attirait; non seulement parce qu'elle le trouvait agréable au goût, mais surtout parce qu'il lui permettait d'oublier toutes les misères du passé et lui donnait la hardiesse et l'estime de soi qu'elle n'avait pas autrement. A jeun, elle éprouvait de l'ennui et le sentiment de sa honte. L'en-

entremetteuse commença par inviter, à un repas, la tante et Maslova, et après avoir grisé cette dernière, elle lui offrit de la faire entrer dans la plus belle et la meilleure maison de la ville, en lui faisant ressortir tous les avantages et tous les privilèges de cette situation. Maslova avait donc à choisir entre deux partis : ou la situation humiliée de servante, probablement l'objet des poursuites des hommes, et obligée de se livrer à la prostitution clandestine et provisoire ; ou une situation assurée et tranquille, une prostitution ouverte, protégée par la loi, et très lucrative ; elle choisit le second parti. En outre, elle pensait se venger ainsi de son séducteur, du commis et de tous les hommes qui lui avaient fait du mal. Néanmoins, il y avait pour la décider une tentation plus puissante : c'était la promesse faite par l'entremetteuse qu'elle pourrait se choisir toutes les robes qui lui plairaient : en velours, en faille, en soie, et des robes de bal découvrant ses épaules et ses bras. Et quand Maslova se vit, en pensée, habillée d'une robe de soie de couleur jaune clair, décolletée et garnie de revers de velours noir, alors, elle n'y put tenir, et remit son passeport à l'entremetteuse. Le même soir celle-ci prit un fiacre et conduisit Maslova dans une maison très connue, la maison de madame Kitaïéva.

De ce jour commença pour Maslova cette vie de violation constante de toutes les lois divines et

humaines, cette vie à laquelle sont actuellement condamnées des centaines de milliers de femmes, non pas seulement avec l'autorisation du pouvoir légal, soucieux du bien-être des citoyens, mais sous sa protection effective ; cette vie où neuf fois sur dix la décrépitude et la mort prématurée succèdent à d'horribles souffrances.

C'est, le matin, puis dans le jour, un sommeil pesant, après les orgies de la nuit. Vers trois ou quatre heures, un réveil exténué, dans un lit souillé ; des absorptions, par gorgées, d'eau de seltz et de café ; puis, en peignoir, en camisole, en robe de chambre, des flâneries à travers les chambres, en jetant de temps en temps des regards sur la rue, par la fenêtre aux rideaux tirés ; puis, molles, les femmes se querellent ; il faut se laver, se maquiller le visage, se parfumer le corps et les cheveux, essayer les robes, se chicaner pour cela avec la patronne ; s'étudier devant la glace ; se faire le visage et les sourcils ; absorber des mets gras et sirupeux ; ensuite endosser une robe de soie sous laquelle le corps est à demi-nu ; descendre dans un salon brillamment éclairé ; enfin la réception des clients : musique, danses, bonbons, vins, tabac ; et après cela, le commerce galant avec des hommes jeunes, mûrs, des adolescents et des vieillards tombant en ruine ; des célibataires, des hommes mariés, des marchands, des commis, des Arméniens, des Juifs, des Tatares,

des riches, des pauvres, des hommes sains et des malades, des ivrognes, des sobres, des brutes et des sentimentaux, des militaires, des civils, des étudiants, des collégiens, des gens de toutes les classes, de tous les âges, de tous les caractères. Des cris, des moqueries, des rixes, de la musique, du tabac et du vin, et encore du vin et du tabac, et encore de la musique, du crépuscule au petit jour. Et seulement le matin venu, la délivrance et le sommeil lourd. Et tous les jours ainsi d'un bout de la semaine à l'autre. Puis, à la fin de chaque semaine, la visite dans le bureau de la police, où les fonctionnaires au service de l'État et les médecins, des hommes, un jour, gravement et rudement, un autre jour, joyeusement, offensant la pudeur naturelle qui devrait protéger et les créatures humaines et les bêtes, examinent ces femmes et leur donnent licence de continuer pendant toute la semaine suivante les crimes commis avec leurs complices la semaine d'avant. Et de nouveau une semaine pareille, et ainsi chaque jour, l'été comme l'hiver, les jours ouvrables comme les jours de fêtes.

Pendant sept ans Maslova vécut de cette vie. Pendant ce temps elle changea deux fois de maison et une fois dut aller à l'hôpital. La septième année de son séjour dans la maison de tolérance, et la huitième après sa première chute, elle avait

alors vingt-six ans, se produisit l'événement pour lequel on l'avait arrêtée, et qui l'amenait devant la cour d'assises, après six mois de prévention avec les meurtriers et les voleuses.

Tandis que Maslova, fatiguée d'une longue marche, s'approchait avec ses gardes des bâtiments du tribunal, ce même neveu de ses anciennes maîtresses, le prince Dmitri Ivanovitch Nekhludov, son séducteur de jadis, était encore couché dans son grand lit à ressorts, sur un moelleux matelas de duvet, le col de sa chemise de nuit en toile de Hollande, très blanche, avec un devant finement plissé, déboutonné ; il fumait une cigarette. Les yeux fixes, il réfléchissait à ce qu'il aurait à faire ce jour-là et à ce qu'il avait fait la veille.

Il se souvint que, la veille, il avait passé la soirée chez les Kortchaguine, des gens très riches, très considérés, et que, de l'avis commun, il devait épouser leur fille ; il soupira, puis jeta le bout de sa cigarette et voulut en prendre une autre dans un étui d'argent ; mais, se ravisant, il sortit hors du



lit ses pieds blancs et soignés et les glissa dans des pantoufles ; puis, sur ses épaules larges et pleines, il jeta un peignoir de soie, et, d'un pas pesant mais vif, se dirigea dans un cabinet de toilette, contigu à la chambre à coucher, tout imprégné d'une odeur artificielle d'élixirs, d'eau de Cologne et de fixatifs. Là, avec une poudre particulière, il brossa avec soin ses dents dont plusieurs étaient plombées, ensuite il les rinça avec une eau parfumée ; puis il se mit à se laver et se frotter de tous côtés avec différentes serviettes. Avec un savon parfumé il se lava les mains dans un grand lavabo de marbre et avec soin nettoya et polit ses ongles qu'il gardait très longs, ensuite il passa dans une troisième chambre où était préparée la douche. Après s'être lavé à l'eau froide, afin de rafraîchir son corps musculeux et blanc, déjà alourdi de graisse, il s'essuya avec un drap éponge, mit du linge bien blanc et bien repassé, chaussa des bottines brillantes comme des miroirs, s'assit devant la glace, et, prenant un double jeu de brosses, il peigna d'abord les boucles de sa courte barbe noire, puis ses cheveux déjà clair semés sur le sommet du crâne.

Tous les objets qu'il employait pour sa toilette : linge, vêtements, chaussures, cravates, épingles, boutons de manchettes, tous étaient de première qualité, simples, peu voyants, mais solides et chers.

Parmi une dizaine de cravates et autant d'épin-

gles, Nekhludov prit celles qui lui tombèrent sous la main (ce qui l'amusaient quand c'était nouveau ne lui disait plus rien aujourd'hui), mit le vêtement qu'il trouva brossé et préparé sur une chaise, et, bien qu'incomplètement rafraîchi, mais propre et parfumé, il entra dans la longue salle à manger, dont le parquet avait été frotté, la veille, par trois domestiques. Cette salle à manger était meublée d'un énorme buffet de chêne, et d'une table à rallonges, également en chêne, dont les pieds, largement écartés, sculptés en forme de pattes de lion, donnaient à ce meuble un aspect imposant. Sur la table recouverte d'une nappe fine, bien empesée, décorée de grands chiffres, étaient posés : une cafetière d'argent, remplie d'un café odorant ; un sucrier d'argent, un pot à crème et une corbeille contenant des petits pains frais, des tartines grillées et des biscuits. Près du couvert, il y avait des lettres, des journaux et la dernière livraison de la *Revue des Deux Mondes*. Comme Nekhludov allait décacheter les lettres, la porte accédant au corridor s'ouvrit pour livrer passage à une grosse femme âgée, en deuil, et coiffée d'un fichu de dentelle qui cachait sa raie mal faite. C'était Agraféna Péetrovna, femme de chambre de la défunte princesse, la mère de Nekhludov morte peu de temps auparavant dans ce même appartement, et qui remplissait maintenant auprès du fils les fonctions d'intendante.

Pendant une période de dix années, Agraféna Petrovna avait fait, avec la mère de Nekhludov, des séjours à l'étranger, et elle avait le maintien et les allures d'une dame. Depuis son bas âge elle était dans la maison de Nekhludov, et avait ainsi connu Dmitri Ivanovitch quand on l'appelait encore Mitenka.

— Bonjour, Dmitri Ivanovitch.

— Bonjour, Agraféna Pétrovna! Quoi de nouveau? demanda Nekhludov plaisamment.

— C'est une lettre de la princesse, de madame ou de mademoiselle. La femme de chambre l'a apportée il y a assez longtemps déjà et elle attend chez moi, dit avec un sourire significatif Agraféna Petrovna, en tendant la lettre.

— C'est bien, dans un instant, répondit Nekhludov en prenant la lettre.

Mais il avait remarqué le sourire d'Agraféna Pétrovna et s'était rembruni.

Le sourire d'Agraféna Pétrovna signifiait que la lettre émanait de la jeune princesse Kortchaguine, avec qui, selon elle, son maître allait se marier. Et cette supposition, exprimée par le sourire d'Agraféna Pétrovna, était désagréable à Nekhludov.

— Alors, je vais lui dire d'attendre.

Et Agraféna Pétrovna ayant remarqué une brosse de table qui n'était pas à sa place, la mit à un autre endroit, et sortit de la salle à manger.

Nekhludov décacheta l'enveloppe parfumée remise par Aграфéna Petrovna.

« Ayant, de mon propre gré, assumé la charge d'être votre mémoire, » disait la lettre tracée d'une écriture lâche, aux caractères pointus, sur un papier gris et épais, « je vous rappelle que vous devez aujourd'hui, 28 avril, faire partie du jury à la cour d'assises, et, par conséquent, qu'il ne vous sera point possible de nous accompagner, avec Kolossov, pour visiter la galerie des tableaux, suivant la promesse faite par vous hier, avec votre légèreté habituelle; A MOINS QUE VOUS NE SOYEZ DISPOSÉ A PAYER A LA COUR D'ASSISES LES TROIS CENTS ROUBLES D'AMENDE QUE VOUS VOUS REFUSEZ POUR VOTRE CHEVAL.

« Je me suis rappelé cela hier, aussitôt après votre départ. Ainsi ne l'oubliez pas.

« PRINCESSE M. KORTCHAGUINE. »

L'autre page portait :

« MAMAN VOUS FAIT DIRE QUE VOTRE COUVERT VOUS ATTENDRA JUSQU'À LA NUIT. VENEZ ABSOLUMENT A QUELLE HEURE QUE CELA SOIT.

« M. K. »

Nekhludov fronça les sourcils. Ce billet était la continuation de cette manœuvre habile, menée depuis bientôt deux mois par la princesse Kortcha-

guine, en vue de l'enserrer de plus en plus dans d'invisibles liens. Et cependant, sauf cet état d'esprit qui fait hésiter, au seuil du mariage, les hommes d'un âge mûr, qui ne sont pas passionnément amoureux, Nekhludov avait encore une forte raison, qu'il ne voulait s'avouer à lui-même, qui l'empêchait de faire maintenant une proposition de mariage. Le motif n'était pas la séduction et l'abandon de Katucha, survenus dix ans auparavant, cela il l'avait complètement oublié, et ne pouvait y voir un obstacle à son mariage ; ce motif consistait dans des relations entretenues avec une femme mariée, relations rompues de sa part, mais que la femme ne considérait point comme telles.

Nekhludov était très timide avec les femmes ; et à cause de cette timidité même, celle-ci avait décidé qu'elle le plierait à son joug. Cette dame était mariée à un maréchal de la noblesse du district dans lequel Nekhludov participait aux élections. Elle l'entraîna peu à peu dans une liaison qui, chaque jour, devenait pour Nekhludov plus enveloppante et, en même temps, plus répugnante. Au début, il n'avait pu résister à la séduction, mais, par la suite, il se reconnaissait coupable envers elle et ne pouvait briser les liens existants, contre sa volonté à elle. Voilà pourquoi Nekhludov ne croyait pas possible de faire sa déclaration à mademoiselle Kortchaguine, quand bien même il l'eût voulu.

Justement, sur la table, dans le courrier, il y avait une lettre du mari de cette femme. En reconnaissant l'écriture et le cachet, il rougit et éprouva aussitôt cette poussée d'énergie qu'il ressentait toujours à l'approche d'un danger. Mais son émotion était vaine : le mari, maréchal de la noblesse du district où se trouvaient les principaux domaines de Nekhludov, écrivait au prince pour l'informer qu'une session extraordinaire du conseil du zemstvo devait s'ouvrir fin mai, et il le priait de venir y assister, sans faute, afin de lui DONNER UN COUP D'ÉPAULE; on devait, en effet, y délibérer sur deux questions de haute importance : celle des écoles et celle des chemins vicinaux, qui soulèveraient, de la part des réactionnaires, une violente opposition.

Ce maréchal de la noblesse, un libéral, luttait, avec l'appui de quelques autres libéraux de même nuance, contre la réaction qui s'était produite sous le règne d'Alexandre III, et, tout entier à cette lutte, il ne savait rien de ses infortunes domestiques.

Nekhludov repassa dans sa mémoire les moments pénibles qu'il avait vécus en songeant à cet homme : il se rappela qu'une fois, il avait pensé que le mari savait tout, et s'était préparé à se battre en duel avec lui, bien que fermement résolu à tirer en l'air; puis une scène terrible avec sa maîtresse, celle-ci dans un accès de désespoir courant pour

se noyer dans l'étang du parc, et lui s'élançant à sa poursuite ; et Nekhludov songea : « Je ne puis y aller en ce moment, ni rien faire, tant que je n'aurai pas reçu sa réponse. » Huit jours auparavant, il avait écrit à la dame une lettre catégorique, dans laquelle il reconnaissait sa faute et se déclarait prêt à tout pour la racheter ; mais à la fin, il insistait sur la nécessité, dans son intérêt à elle-même, de rompre définitivement. Il attendait précisément la réponse à cette lettre, et la réponse ne venait pas, ce qui, toutefois, était pour lui d'un bon augure. En effet, si elle avait été résolue à ne pas rompre, elle eût répondu depuis longtemps, ou mieux, elle fût accourue elle-même, comme elle l'avait déjà fait d'autres fois. Nekhludov avait appris qu'un certain officier lui faisait la cour, et, tout en éprouvant une souffrance provoquée par la jalousie, il se réjouissait cependant à l'espoir d'être délivré d'un mensonge qui lui pesait.

L'autre lettre était de l'intendant principal de ses biens. Celui-ci écrivait pour que Nekhludov se rendit sans faute dans son domaine, afin d'y voir confirmer ses droits successoraux, et pour décider en même temps du mode de gérance : continuer à gérer les biens comme on le faisait du vivant de la princesse défunte, ou, suivant les conseils donnés jadis par l'intendant à la princesse, et renouvelés au jeune prince, augmenter l'inventaire et cul-

tiver directement les terres affermées aux paysans. Le gérant écrivait que ce dernier mode d'exploitation était plus avantageux. L'intendant s'excusait en outre du léger retard apporté dans l'envoi au prince d'une somme de trois mille roubles de revenus, qu'il devait lui envoyer le premier de chaque mois. Cette somme lui serait expédiée par le prochain courrier. La faute en était aux paysans, si peu consciencieux à remplir leurs engagements, que, pour les faire payer, il fallait, pour quelques-uns, avoir recours aux autorités. Cette lettre fut à Nekhludov à la fois agréable et désagréable. Il lui plaisait de se sentir maître d'une très grande propriété; mais, d'autre part, cela lui était désagréable, car, au temps de sa première jeunesse, étant partisan enthousiaste d'Herbert Spencer, et surtout, étant lui-même *grand* propriétaire foncier, il avait été frappé, à la lecture du *Social statics*, de son idée que l'équité n'admet pas la propriété foncière individuelle. Avec la franchise et la décision de la jeunesse, non seulement il avait dit *alors* que la terre ne peut être l'objet de la propriété privée, non seulement il avait écrit à l'Université une thèse sur ce sujet, mais encore il avait distribué aux paysans quelques petites terres (qui n'étaient pas à sa mère et que son père lui avait laissées), ne voulant pas posséder cette terre à l'encontre de ses convictions. Aujourd'hui qu'il avait hérité d'une grande propriété, il devait : ou



renoncer à sa terre, comme il l'avait fait dix ans auparavant pour les deux cents *déciatines* lui venant de son père, ou bien, considérer comme erronées et fausses ses anciennes théories sur cette question.

Le premier de ces deux partis était inacceptable en fait, parce qu'il n'avait, sauf ses propriétés, aucun moyen d'existence. Il ne voulait pas reprendre du service, et l'accoutumance à une vie luxueuse n'était pas chose à laquelle il pût songer à renoncer. D'ailleurs ce sacrifice eût été sans doute inutile, Nekhludov ne se sentant plus ni la forte conviction nécessaire pour cette décision, ni la vanité et le désir d'étonner le monde qu'il avait eus dans sa jeunesse. Quant au second parti : oublier l'argumentation serrée et nette prouvant l'illégitimité de la possession individuelle de la terre — argumentation puisée dans le *Social statics* de Spencer et dont il avait plus tard trouvé la brillante confirmation dans les œuvres de Henry George — il ne le pouvait pas.

Et c'est pourquoi la lettre de son intendant lui était désagréable.

#### IV

Ayant pris son café, Nekhludov passa dans son cabinet de travail pour s'assurer, d'après l'assignation, de l'heure à laquelle il devait se présenter au tribunal, et puis répondre à la princesse. Pour se rendre à ce cabinet il lui fallait traverser son atelier. Là, sur un chevalet, se trouvait un tableau commencé, et des études étaient appendues aux murs. La vue de ce tableau, auquel il travaillait depuis deux ans, ainsi que de toutes ces études et de l'atelier entier lui rappela le sentiment, éprouvé avec une force particulière ces derniers temps, de son impuissance à progresser en peinture. Il expliquait ce sentiment par un goût artistique trop finement développé ; néanmoins cette conscience lui était désagréable.

Sept ans auparavant il avait quitté l'armée parce qu'il s'était découvert un talent de peintre,

et, du haut de sa carrière artistique, il avait considéré avec dédain toutes les autres occupations. Aujourd'hui il s'apercevait qu'il n'en avait pas le droit. Aussi tout souvenir se rapportant à cela lui était-il désagréable. Avec un sentiment pénible il examinait toutes ces commodités et ce luxe de l'atelier, et, tristement, il entra dans son cabinet de travail. Ce cabinet était une grande pièce, très haute, avec toutes sortes d'ornements et d'installations pratiques.

Il s'approcha d'un vaste bureau, et dans le tiroir portant l'étiquette : *urgent*, il trouva immédiatement la convocation l'invitant à se trouver à onze heures au tribunal. Nekhludov s'assit et écrivit la lettre de remerciement à la princesse. Il l'informait qu'il tâcherait de venir dîner. Mais, le billet écrit, il le déchira, le trouvant trop intime ; il en écrivit un second, le trouva trop froid, presque impoli. Il le déchira également et pressa un bouton sur le mur. Un laquais âgé, la mine sombre, le menton rasé, portant un tablier de toile grise, entra.

— Faites venir un fiacre, s'il vous plaît.

— A vos ordres.

— Et dites — on attend ici, de chez les Kortcha-guine — que je remercie, et ferai mon possible pour venir.

— A vos ordres.

« Cela n'est pas poli mais je ne puis écrire. Du

reste, je la verrai aujourd'hui », songea Nekhludov; et il sortit s'habiller.

Quand il vint sur le perron, un cocher, qui le connaissait, l'attendait déjà avec une voiture aux roues caoutchoutées.

— Hier soir je suis arrivé chez le prince Kortchaguine comme vous veniez de sortir, dit le cocher en tournant son cou hâlé et puissant, gainé dans le col blanc de sa chemise, et le portier m'a dit : « Il vient de partir ».

« Même les cochers sont instruits de mes relations avec les Kortchaguine », pensa Nekhludov; et de nouveau il envisagea la question non résolue, qui l'occupait sans cesse les derniers temps : épouser ou non la jeune princesse Kortchaguine; et comme pour la plupart des questions qui se présentaient à lui en ce moment, il ne parvenait pas à se décider dans un sens ou dans l'autre.

En faveur du mariage, en général, deux arguments se présentaient. Premièrement : outre le calme du foyer domestique, c'était la possibilité d'une existence honnête, écartant les inconvénients d'une vie sexuelle irrégulière; deuxièmement et principalement, Nekhludov avait l'espoir de donner, par une famille et des enfants, un sens à sa vie, maintenant sans objet. Tels étaient ses arguments en faveur du mariage, en général. Contre le mariage, en général, il avait cette sorte de crainte de la perte de leur liberté que ressen-

tent les célibataires d'un certain âge, et, aussi cette peur irraisonnée devant la créature mystérieuse qu'est la femme.

En faveur du mariage, précisément avec Missy (la princesse Kortchaguine s'appelait Marie, mais comme c'est l'habitude dans les familles d'une certaine société, on lui avait donné un surnom), la principale raison était son excellente famille, la distinction qu'elle montrait dans ses toilettes, sa manière de parler, de marcher, de rire et qui la différenciait du commun des femmes. Il ne trouvait pas d'autre mot que « distinction » pour définir cette qualité qu'il tenait en haute estime. Deuxièmement, la jeune princesse l'appréciait mieux que qui que ce fût, et, par conséquent, selon lui, le comprenait mieux. Or, de ce fait qu'elle le comprenait, et par suite reconnaissait ses hautes qualités, Nekhludov concluait qu'elle était intelligente et de jugement sûr. Contre le mariage avec Missy, en particulier, il y avait aussi des arguments : premièrement, il était très possible que Nekhludov rencontrât une jeune fille ayant plus de qualités encore que Missy et qui, par suite, serait plus digne de lui ; deuxièmement, comme elle avait vingt-sept ans, elle avait sans doute aimé déjà, et cette pensée était très pénible à Nekhludov. Son orgueil ne pouvait admettre que, même dans le passé, la jeune fille ait pu aimer quelqu'un qui n'était pas lui. Sans doute elle ne

pouvait prévoir qu'elle le rencontrerait, mais l'idée seule qu'elle eût pu aimer un autre homme avant lui l'offensait.

Ainsi, il y avait autant d'arguments d'un côté que de l'autre, et, par leur force, ils étaient égaux ; si bien que Nekhludov, riant de lui-même, se comparait à l'âne de Buridan. Néanmoins, il restait hésitant, et ne savait vers laquelle des deux bottes de foin se tourner.

« Au reste, avant d'avoir la réponse de Marie Vassilievna (la femme du maréchal de la noblesse), avant d'en avoir fini absolument de ce côté, je ne puis rien entreprendre », songea-t-il.

Et la conscience qu'il pouvait et devait ajourner sa décision lui était agréable.

« Je penserai à tout cela plus tard », se dit-il, comme sa voiture, roulant silencieusement sur l'asphalte, arrivait au Palais de Justice.

« Maintenant, l'important pour moi est de remplir un devoir social en y apportant le même soin qu'à tout ce que je fais. Et cela est souvent fort intéressant, » songea-t-il, et passant devant le portier, il entra dans le vestibule du tribunal.

Quand Nekhludov entra au Palais de Justice, les couloirs offraient déjà une grande animation.

Les garçons, portant des papiers, circulaient rapidement, et parfois même allaient et revenaient en courant et glissant le pas sur les parquets. Les huissiers, les avocats, les magistrats se promenaient de long en large; les demandeurs ou les prévenus se collaient humblement aux murs ou attendaient assis sur des bancs.

— Le tribunal? demanda Nekhludov à un gardien.

— Quel tribunal? La Chambre civile ou la Cour d'appel?

— Je suis juré.

— Alors, c'est la Chambre criminelle. Il fallait le dire. Prenez à droite, puis à gauche, deuxième porte.

Nekhludov suivit les indications.

Devant la porte désignée, deux hommes, debout,

attendaient; l'un d'eux, un grand et gros marchand, qui évidemment avait bu et mangé copieusement, était de l'humeur la plus joyeuse; le second était un commis, d'origine juive. Ils s'entretenaient du cours des laines quand Nekhludov s'approcha d'eux et leur demanda si c'était bien là le lieu de réunion des jurés.

— Ici, monsieur, ici. Un juré aussi, sans doute, un collègue? — ajouta le brave marchand avec un sourire et un clignement d'œil joyeux.

— Eh bien, nous allons travailler de compagnie, — reprit-il dès que Nekhludov eut répondu affirmativement. Et il ajouta en tendant au prince sa main large et molle : — Baklachov, de la deuxième guilde. Et à qui ai-je le plaisir de parler?

Nekhludov se nomma et passa dans la salle du jury.

Dans cette petite salle, une dizaine d'hommes, de toutes conditions, étaient réunis. Ils venaient d'arriver; les uns s'étaient assis, tandis que les autres marchaient en s'examinant mutuellement et liant connaissance. Il y avait là un retraitsé en uniforme; d'autres jurés étaient en redingote, en veston; un seul était en *poddiovka*.

Malgré que certains d'entre eux avaient dû abandonner leurs affaires et s'en plaignaient bien haut, tous portaient sur leurs visages un air de satisfaction et la conscience qu'ils avaient de remplir un grand devoir social.



Parmi les jurés, les uns se présentaient mutuellement, d'autres se contentaient de deviner qui ils étaient, et on causait du temps, du printemps précoce et des affaires inscrites au rôle. Beaucoup montraient un grand empressement à faire connaissance avec le prince Nekhludov, estimant que c'était pour eux un grand honneur. Et Nekhludov, comme toujours quand il se rencontrait avec des inconnus trouvait cela tout naturel. Si on lui eût demandé quelle raison il pourrait bien invoquer de sa supériorité sur le commun des hommes, il eût été fort en peine de répondre, sa vie, n'ayant rien de bien méritoire. Il est vrai qu'il savait parler couramment l'anglais, le français et l'allemand, et que son linge, ses vêtements, ses cravates, ses boutons de manchettes venaient toujours de chez les meilleurs fournisseurs ; mais, même à ses yeux, cela ne pouvait être la preuve évidente d'une supériorité marquée. Et pourtant, il avait profondément conscience de cette supériorité, et considérait tous les hommages reçus comme chose due, et il eût tenu pour un affront de ne les point recevoir. Précisément un affront de ce genre l'attendait dans la salle des jurés. Parmi ceux-ci se trouvait une connaissance de Nekhludov. C'était Pierre Guerassimovitch, (Nekhludov n'avait jamais su son nom de famille et même se vantait un peu de l'ignorer), ancien précepteur des enfants de sa sœur. Depuis, Pierre

Guerassimovitch avait terminé ses études et était actuellement professeur dans un lycée. Il avait toujours déplu à Nekhludov à cause de sa familiarité, de son rire suffisant, et surtout de sa vulgarité, comme disait la sœur de Nekhludov.

— Ah ! vous voilà pris également, dit Pierre Guerassimovitch avec un rire bruyant en s'avancant vers Nekhludov. — Et vous n'y avez pas échappé ?

— Je n'ai jamais eu l'intention d'y échapper, répliqua sévèrement et tristement Nekhludov.

— Ah ! c'est de la vertu civique. Mais attendez, quand vous aurez faim ou quand vous aurez sommeil sans pouvoir aller dormir, vous chanterez autrement, — reprit Pierre Guerassimovitch, en riant encore plus bruyamment.

« Voilà ce fils de pope qui va me tutoyer bientôt », pensa Nekhludov ; et il donna à son visage une expression si morne, que seule la nouvelle de la mort de tous ses parents aurait pu la rendre naturelle ; puis il s'éloigna de lui, et s'en fut vers un groupe formé autour d'un personnage rasé, de haute taille, très représentatif, qui racontait quelque chose avec animation. Ce personnage racontait un procès qu'on jugeait actuellement à la chambre civile, et il en parlait comme s'il eût connu l'affaire à fond, désignant par leurs prénoms les juges et les avocats célèbres. Il s'évertuait particulièrement à démontrer la merveilleuse direction imprimée aux débats par un avocat fameux, si

bien que l'une des parties, une vieille dame, tout en ayant parfaitement raison, devrait payer beaucoup à la partie adverse.

— Un avocat de génie ! s'écria-t-il.

On l'écoutait avec respect, et ceux des jurés qui essayaient de placer un mot étaient vite interrompus, lui seul ayant la prétention de savoir ce qu'il en était.

Bien qu'arrivé en retard au Palais de Justice, Nekhludov dut attendre longtemps. On attendait, pour ouvrir la séance, l'arrivée d'un des membres du tribunal qui manquait encore.

## VI

Le président de la cour d'assises était arrivé de bonne heure au Palais. C'était un homme grand et gros, portant de longs favoris grisonnants. Il était marié, et cependant menait une vie fort dissipée ; du reste sa femme vivait de même. Ils ne se gênaient point l'un l'autre. Ce matin même, le président avait reçu un billet d'une gouvernante suisse, qui pendant l'été avait demeuré chez eux, et, maintenant, rentrait du Midi à Pétersbourg ; elle lui écrivait qu'elle l'attendrait à l'hôtel d'Italie entre trois et six heures. C'est pourquoi il voulait commencer et terminer plus tôt la séance du jour, afin de rejoindre avant six heures cette rousse Clara Vassilievna avec qui, l'été précédent, à la campagne, il avait ébauché un roman.

Aussitôt entré dans son cabinet, il ferma la porte au verrou, prit deux haltères dans un tiroir de son armoire et exécuta vingt mouvements en haut, en

avant, de côté, en bas ; ceci fait, il ploya trois fois les genoux avec souplesse, en élevant les haltères au-dessus de sa tête.

« L'hydrothérapie et la gymnastique, rien ne vaut cela pour donner du ressort », se disait-il tout en palpant les biceps proéminents de son bras droit avec sa main gauche dont l'annulaire portait un anneau d'or. Il lui restait encore à faire le moulinet (il se préparait toujours aux longues séances par ce double exercice) quand la porte remua. Quelqu'un tentait de l'ouvrir. Le président rangea vivement ses haltères et ouvrit la porte.

— Excusez-moi, dit-il.

L'un des juges du tribunal, un petit homme aux épaules pointues, au visage triste, portant des lunettes d'or, entra dans la chambre.

— Matveï Nikititch est encore en retard, dit le juge d'un air mécontent.

— Mais oui, — fit le président en revêtant son uniforme. — Il est toujours en retard.

— C'est inouï, ce sans-gêne, dit l'autre qui s'assit fâché et prit une cigarette.

Ce juge, un homme très exact, le matin avait eu avec sa femme une scène désagréable parce qu'elle avait dépensé avant le terme l'argent qu'il lui avait remis pour le mois. Elle lui avait demandé une avance, mais il lui avait répondu que cette fois il serait ferme et ne lui donnerait rien. Une scène s'en était suivie. La femme avait

alors déclaré que s'il en était ainsi, il n'y aurait pas de dîner, qu'il ne devrait point compter dîner chez lui. Il était parti là-dessus et il avait peur qu'elle ne mit sa menace à exécution, sachant que d'elle on pouvait s'attendre à tout.

« Voilà, vivez donc honnêtement et moralement », songeait-il en considérant le gros président, gonflé de santé et de bonne humeur, qui, les coudes écartés, lissait, de ses belles mains blanches, les poils fournis et soyeux de ses grands favoris et les étalait ensuite de chaque côté de son col galonné. « Il est toujours content, joyeux, et moi je n'ai que des ennuis. »

A ce moment entra le greffier, qui venait apporter au président un dossier quelconque.

— Je vous remercie, — dit le président, et il alluma une cigarette. — Eh bien, par quelle affaire allons-nous commencer?

— Je pense, par l'empoisonnement, répondit le greffier d'un ton qui semblait indifférent.

— C'est bon, va pour l'empoisonnement, — fit le président, calculant que cette affaire assez simple serait finie vers quatre heures, et qu'ainsi il pourrait s'en aller. — Et Matvei Nikititch, arrivé?

— Pas encore.

— Et Brevé?

— Il est là, répondit le greffier.

— Si vous le rencontrez, dites-lui que nous commençons par l'empoisonnement.

Brevé était le substitut désigné pour soutenir l'accusation à cette audience.

En sortant, le greffier croisa Brevé dans le couloir. La tête en avant, l'uniforme dégrafé, son portefeuille sous l'aisselle, le substitut marchait à grands pas, courant presque, faisant sonner ses talons et lançant ses bras perpendiculairement à la direction de ses pas.

— Mikhaïl Petrovitch demande si vous êtes prêt ? lui dit le greffier.

— Bien entendu, je suis toujours prêt, répondit le substitut. — Par quelle affaire commence-t-on ?

— L'empoisonnement.

— Parfait, répondit le substitut ; mais, en réalité, il ne trouvait pas du tout cela parfait : il n'avait pas dormi de la nuit. Lui et quelques amis avaient fait la conduite à un de leurs camarades. Ils avaient bu beaucoup, et joué jusqu'à deux heures du matin, puis ils étaient allés voir des femmes dans cette même maison où, six mois auparavant, se trouvait encore Maslova ; de sorte qu'il n'avait même pas eu le temps de lire le dossier de cette affaire d'empoisonnement ; et il voulait maintenant le parcourir. Le greffier, sachant qu'il n'avait pas lu le dossier, avait exprès soufflé au président de commencer par cette affaire. Le greffier était un libéral, voire même un radical. Brevé, au contraire, était conservateur, orthodoxe zélé, en bon fonctionnaire

allemand exerçant en Russie, et le greffier ne l'aimait pas et envoyait sa place.

— Et l'affaire des Skoptzy? — demanda le greffier.

— C'est impossible en l'absence de témoins, répliqua le substitut. — Je le déclarerai au tribunal.

— Qu'est-ce que cela fait?...

— Impossible, répéta le substitut ; et il courut à son bureau, en agitant le bras.

Il ajournait l'affaire des Skoptzy, non à cause de l'absence de quelques témoins insignifiants et inutiles, mais parce que jugée dans un tribunal où la plupart des jurés étaient des intellectuels, elle pourrait se terminer par un acquittement. D'accord avec le président, il préférait que cette cause fût déférée aux assises d'une ville de district, où l'accusation aurait plus de chances devant un jury composé presque exclusivement de paysans.

Cependant l'animation augmentait dans le couloir. La foule était surtout massée devant la salle de la Chambre civile, où se jugeait l'affaire dont avait parlé, au milieu des jurés, le personnage représentatif, amateur des causes célèbres. Pendant une interruption d'audience, de cette salle était sortie cette même vieille dame que le génial avocat avait su déposséder de tout son bien au profit d'un homme d'affaires qui n'y avait pas le moindre



droit : ceci était connu des juges et mieux encore du demandeur et de son avocat ; mais les arguments de ce dernier étaient si péremptoires qu'il était impossible de ne pas dépouiller la vieille dame de ses biens pour les donner à l'homme d'affaires. La vieille était une forte femme en robe pimpante avec d'énormes fleurs à son chapeau. En sortant du couloir, elle s'arrêta, agita ses mains courtes et grasses, en répétant à son avocat : « Qu'advient-il ? Je vous en supplie. Qu'est-ce donc ? » L'avocat regardait les fleurs du chapeau, n'écoutait pas, réfléchissant, l'esprit ailleurs.

Derrière la vieille dame, sortit rapidement de la salle d'audience, l'air satisfait, faisant bomber son plastron luisant dans la large échancrure de son gilet, l'avocat fameux qui avait su s'arranger de façon à ce que la femme aux fleurs fût si bien spoliée, tandis que l'homme d'affaires, dont il avait reçu dix-mille roubles, en avait obtenu plus de cent mille. Tous les yeux se tournèrent vers l'avocat, qui devant ces regards semblait dire : « Inutile, aucune expression de dévouement » ; puis s'éloigna d'un pas rapide.

## VII

Matvei Nikititch arriva enfin, et aussitôt, l'huissier, un homme maigre, au long cou, à la démarche tortueuse et la lèvre inférieure de travers, entra dans la salle du jury.

Cet huissier était un brave homme qui avait fait ses études à l'Université; mais on le renvoyait de toutes les places qu'il occupait, car il buvait. Trois mois auparavant, grâce à la recommandation d'une comtesse qui protégeait sa femme, il avait obtenu cet emploi d'huissier, et il se réjouissait de s'y être maintenu jusque-là.

— Eh bien, messieurs, tout le monde est-il là? demanda-t-il, en mettant son PINCE-NEZ pour regarder les personnes présentes.

— Oui, il me semble? répondit le joyeux marchand.

— Nous allons vérifier, dit l'huissier; et, tirant

une liste de sa poche, il appela les noms en regardant au fur à mesure les jurés, soit par-dessus, soit à travers son PINCE-NEZ.

— Le conseiller d'Etat I. M. Nikiforov ?

— Présent, répondit le personnage représentatif, qui connaissait si bien tous les procès.

— Le colonel en retraite Ivan Semenovitch Ivanov ?

— Voici, répondit l'homme maigre, en uniforme.

— Le marchand de la deuxième guilde, Piotr Baklachov ?

— Présent, s'écria le marchand jovial, en promenant son sourire épanoui sur toute la société.

— Je suis prêt.

— Le lieutenant de la garde, prince Dmitri Nekhludov ?

— C'est moi, répondit Nekhludov.

L'huissier regarda avec une politesse particulière, par-dessus son PINCE-NEZ, et s'inclina, semblant ainsi, par là, établir une distinction entre Nekhludov et les autres jurés.

— Le capitaine Iuri Dmitrievitch Dantchenko ; le marchand Grigori Efimovitch Kouléhov ? etc., etc...

Sauf deux, tous les jurés étaient là.

— Et maintenant, messieurs, donnez-vous la peine d'entrer dans la salle, dit l'huissier avec un geste engageant vers la porte.

Un mouvement général se produisit, et, les uns

derrière les autres, les jurés sortirent dans le corridor et de là, pénétrèrent dans la salle d'audience. La salle du tribunal était une grande et longue pièce. Une de ses extrémités était occupée par une estrade surhaussée de trois marches. Au milieu de cette estrade se trouvait une table, couverte d'un tapis vert à franges également vertes, mais d'un vert plus sombre. Trois fauteuils, à hauts dossiers en chêne sculpté, étaient rangés derrière la table; un portrait aux couleurs criardes, encadré d'or, représentant l'Empereur en uniforme avec le grand cordon, les jambes séparées et la main sur la garde de son épée, était appendu au mur, derrière les fauteuils. Dans l'angle droit, était suspendu un Christ couronné d'épines et se trouvait le pupitre du prêtre; également à droite de l'estrade, une petite chaire était réservée au procureur. Dans le fond de gauche, en face de la chaire du procureur, se trouvait la table du greffier; et, en avant, plus rapproché du public, le banc des prévenus, encore inoccupé comme l'estrade, entouré d'une barrière de chêne. A droite, sur une estrade, étaient placés sur deux rangs des sièges à hauts dossiers, pour les jurés; et en bas les tables pour les avocats. Tout cela se trouvait au fond de la salle, séparée en deux par une grille. Quant à l'autre partie de la salle, elle était occupée par des bancs en gradins qui s'élevaient jusqu'au mur du fond. Sur les premiers rangs de ces bancs

étaient assis quatre femmes, évidemment des ouvrières ou des servantes, et deux hommes, sans doute aussi des ouvriers, tous très impressionnés par le décor imposant de la salle, et c'est pour-quoi parlant à voix basse et craintivement.

Après avoir introduit et placé les jurés, l'huissier s'avança au milieu de la salle, et d'une voix haute, comme pour en imposer à l'assistance, il annonça :

— Le tribunal!

Tout le monde se leva, et les juges montèrent sur l'estrade : le président, avec ses biceps et ses beaux favoris; puis le juge morose, aux lunettes d'or, paraissant plus renfrogné encore parce que, juste au moment d'entrer en audience, il avait rencontré son beau-frère, candidat à la magistrature, qui, revenant de chez sa sœur, l'avait prévenu qu'il n'y aurait pas de dîner.

— De sorte que nous irons dîner au restaurant, avait dit le beau-frère en riant.

— Rien de risible, avait répondu le juge, devenant encore plus morne.

Et enfin, le troisième membre de la cour, ce même Matvei Nikititch qui était toujours en retard : un homme barbu, avec de bons grands yeux aux poches gonflées. Il souffrait d'un catarrhe de l'estomac, et le matin même, sur la prescription du docteur, il avait commencé un nouveau régime, qui l'avait forcé de rester à la maison bien plus tard que de coutume. Il arrivait sur l'estrade l'air

très préoccupé, et il l'était en effet, car il avait la manie de deviner, par différents procédés de hasard, la réponse à des énigmes qu'il se posait lui-même. Cette fois il s'était dit que si, pour faire le trajet de son cabinet à son siège, le nombre de pas se trouvait être divisible par trois, c'est qu'il serait guéri de son catarrhe par son nouveau régime; sinon, l'effet serait nul.

Il y avait seulement en tout vingt-six pas, mais il fit un petit pas en plus et ainsi, put compter le vingt-septième en arrivant à son siège.

Le président, les deux juges haussés sur l'estrade, dans leurs uniformes au col galonné d'or, offraient un spectacle très imposant. Eux-mêmes en avaient conscience, et, presque confus de leur grandeur, tous trois, les yeux baissés avec modestie, s'empressèrent de s'asseoir sur leurs sièges sculptés, devant la grande table au tapis vert, sur laquelle étaient posés : un objet triangulaire surmonté de l'aigle impériale, des bocaux de verre semblables à ceux qu'on voit, pleins de bonbons, aux devantures des épiciers, un encrier, des plumes, des feuilles de papier blanc, et quantité de crayons, fraîchement taillés. Le substitut du procureur entra derrière les juges. Lui aussi gagna le plus rapidement possible son siège, avec sa serviette sous l'aisselle et en agitant le bras; aussitôt à sa place, près de la fenêtre, il se plongea dans l'étude de son dossier, n'ayant pas une minute à

perdre pour préparer son réquisitoire. Ce substitut requérait pour la quatrième fois seulement en cour d'assises. Il était très ambitieux et avait résolu de faire une brillante carrière ; c'est pourquoi il croyait nécessaire d'obtenir des condamnations dans tous les procès auxquels il serait mêlé. Il ne connaissait de l'affaire de l'empoisonnement que les grandes lignes, et il avait déjà charpenté le plan général de son réquisitoire, mais il lui manquait encore les détails, ce à quoi il travaillait activement, en ce moment, en annotant le dossier.

Quant au greffier, assis à l'extrémité opposée de l'estrade, ayant préparé devant lui toutes les pièces qu'il aurait à lire, il parcourait un article prohibé qu'il s'était procuré et avait déjà lu la veille. Il désirait causer de cet article avec le juge à la grande barbe, qui partageait ses opinions, mais il voulait, auparavant, le connaître à fond.

## VIII

Ayant consulté ses papiers et posé quelques questions à l'huissier et au greffier, qui y répondirent affirmativement, le président ordonna d'introduire les prévenus. Aussitôt, la porte, derrière la grille, s'ouvrit, et deux gendarmes, la casquette sur la tête et le sabre au clair, entrèrent; trois prévenus les suivaient : d'abord l'homme roux, le visage taché de rousseurs, puis deux femmes. L'homme était en capote de prisonnier, trop longue et trop large pour lui. En entrant, il tenait ses grands doigts allongés sur la couture de son vêtement, pour maintenir ainsi ses manches trop longues, qui lui retombaient sur les mains. Ni les juges ni le public n'attiraient ses regards; il les fixait obstinément sur le banc qu'il contournait. Après en avoir fait le tour, il s'assit tout au bout, laissant place aux autres, fixa les yeux sur le pré-



sident, et se mit à agiter ses muscles maxillaires, comme s'il eût murmuré quelque chose. Il était suivi d'une femme, pas jeune, également vêtue d'une capote de prison. Un fichu de prisonnière lui couvrait la tête; son visage était d'une pâleur terne; ses yeux rouges, sans cils ni sourcils. Cette femme semblait parfaitement calme. En arrivant à sa place, sa jupe s'étant accrochée, elle la dégagèa soigneusement, sans se presser, la rajusta et s'assit.

La troisième des accusés était Maslova.

Dès son entrée, les yeux de tous les hommes présents dans la salle se tournèrent vers elle et s'arrêtèrent longuement sur son visage blanc, aux yeux noirs brillants et sur sa haute poitrine, saillante sous sa capote. Même le gendarme, devant lequel elle passa, la suivit des yeux jusqu'au moment où elle s'assit; et quand elle fut assise, il détourna brusquement son visage, comme s'il avait commis une action reprehensible, se secoua, et fixa les yeux sur la fenêtre qui se trouvait devant lui.

Quand les prévenus furent assis, et Maslova à sa place, le président se tourna vers le greffier.

La procédure habituelle commença : appel des jurés, constatation des manquants, condamnation à une amende, examen des excuses présentées par certains, remplacement des absents par des suppléants. Puis le président roula des billets, les plaça dans le bocal en verre et, après avoir relevé

légèrement les manches brodées de son uniforme, découvrant ainsi un avant-bras très velu, il se mit, avec des gestes de prestidigitateur, à retirer les billets, l'un après l'autre, à les dérouler et à les lire. Puis, il abaissa ses manches et invita le prêtre à faire prêter serment aux jurés.

Ce prêtre, un petit vieillard au visage jaune, bouffi, en soutane brune, avec une croix d'or sur la poitrine et une petite décoration épinglée sur le côté de sa soutane, en se trainant péniblement sur ses jambes enflées, s'approcha du pupitre placé sous l'icône.

Les jurés se levèrent et le suivirent en foule.

— Approchez, dit le pope, touchant de sa main potelée la croix suspendue sur sa poitrine, en attendant l'arrivée de tous les jurés.

Dans les ordres, depuis quarante-six ans, il se préparait, comme l'avait fait dernièrement l'archiprêtre de la cathédrale, à célébrer dans trois ans son jubilé. Ses fonctions au tribunal dataient de l'inauguration de la juridiction des assises, et il était fier d'avoir fait prêter serment à plusieurs dizaines de mille de personnes, et d'employer sa vieillesse au bien de l'Église, de l'État et de sa famille, à laquelle il comptait bien léguer, outre sa maison, au moins trente mille roubles en titres. Il ne lui venait pas en tête que son travail dans le tribunal, qui consistait à faire jurer sur cet Évangile qui défend expressément tout serment, était

un travail malhonnête, et, loin de lui peser, cette fonction lui plaisait, parce qu'elle lui procurait l'occasion de faire la connaissance de personnages de marque. Ainsi, ce jour-là, il avait été ravi de faire la connaissance du célèbre avocat, qui lui inspirait un grand respect parce que, dans le seul procès contre la vieille dame au chapeau à grandes fleurs, il avait reçu dix mille roubles.

Lorsque tous les jurés eurent gravi les degrés de l'estrade, le prêtre, en inclinant de côté sa tête chauve et blanche, la fit passer dans l'ouverture grasseuse de son étole, remit en ordre ses rares cheveux, et, se tournant vers les jurés :

— Levez la main droite et disposez vos doigts comme ceci, dit-il de sa lente voix de vieillard, en même temps que sa main potelée, à fossettes sur chaque doigt, se soulevait, les doigts pliés comme pour prendre une prise. Maintenant répétez avec moi, dit-il, et il commença s'arrêtant entre chaque mot : Je promets et je jure, par le Dieu tout-puisant, devant le saint Evangile et la croix vivifiante de Notre-Seigneur, que l'affaire dans laquelle...

— Ne baissez pas la main, tenez-la ainsi, fit-il observer à un jeune homme qui avait laissé retomber la sienne... que l'affaire dans laquelle...

Le monsieur représentatif, aux favoris, le colonel, le marchand et d'autres tenaient, comme avec un plaisir particulier, la main haute, immobile et les doigts pliés ; d'autres, au contraire, y mettaient

peu d'entrain, plutôt de la mollesse. Certains proféraient très haut la formule du serment, d'un air qui semblait dire : Je parlerai, je parlerai. D'autres répétaient tout bas, restaient en retard, et, prenant peur, se hâtaient de rattraper les autres ; d'autres encore, comme s'ils craignaient de lâcher quelque chose, tenaient fermement leur prise d'un geste provocant ; les autres écartaient les doigts puis les rapprochaient de nouveau. Tous paraissaient gênés, sauf le vieux prêtre, convaincu qu'il accomplissait une œuvre grave et très utile. Après le serment, le président invita les jurés à se choisir un chef. Ils se levèrent de nouveau, gagnèrent la salle des délibérations, où presque tous se mirent aussitôt à fumer des cigarettes. Quelqu'un proposa de donner la présidence au monsieur représentatif, et tous y consentirent ; ils jetèrent leurs cigarettes et rentrèrent dans la salle. Le chef du jury déclara au président qu'il était l'élu, et tous, de nouveau en se marchant sur les pieds, se rassirent en deux rangs sur leurs sièges aux hauts dossiers.

Tout se passa sans accroc, rapidement et non sans solennité ; cette régularité et cette solennité faisaient évidemment plaisir aux personnes qui y avaient leur part, les confirmant dans la conscience qu'elles accomplissaient une œuvre sociale grave et importante. C'était aussi le sentiment éprouvé par Nekhludov.

Les jurés étant assis, le président leur fit un dis-

cours sur leurs droits, leurs obligations, leurs responsabilités. En parlant, il changeait sans cesse de pose : tantôt il s'accoudait soit du bras gauche, soit du bras droit ; tantôt il s'adossait à son fauteuil ; tantôt il s'appuyait sur le bras de son siège, ou encore égalisait ses feuilles de papier sur la table, soulevait le coupe-papier, jouait avec un crayon.

Les droits des jurés, selon ses paroles, étaient : poser des questions aux prévenus, par l'intermédiaire du président ; avoir un crayon et du papier ; examiner les pièces à conviction. Leurs obligations étaient : juger non faussement, mais suivant la justice ; leur responsabilité consistait dans l'observation du secret de leurs délibérations ; et si, dans l'exercice de leurs fonctions de jurés, ils communiquaient avec des étrangers, ils seraient passibles d'une peine.

Tous écoutèrent cela avec recueillement. Le marchand répandait autour de lui un relent de vin et, retenant de bruyantes éructations, hochait la tête à chaque phrase du président, en signe d'approbation.

Après son allocution le président se tourna vers les prévenus.

— Simon Kartinkine, levez-vous, dit-il.

Simon se leva nerveusement ; les muscles de son visage remuèrent encore plus vite.

— Votre nom ?

— Simon Petrov Kartinkine, répondit d'un trait, d'une voix sèche, l'accusé, qui évidemment avait préparé d'avance ses réponses.

— Votre condition ?

— Nous sommes paysan.

— Quel gouvernement, quel district ?

— Gouvernement de Toula, district Krapivno, commune de Koupiansk, bourg de Borki.

— Votre âge ?

— Trente-quatrième année, né en mil huit cent...

— Quelle religion ?

— Nous sommes de la religion russe orthodoxe.

— Marié ?

— Nullement.

— Quel était votre emploi ?

— Garçon à l'hôtel de Mauritanie.

— Avez-vous déjà passé en justice ?

— Nous n'avons jamais passé en justice, parce que, comme nous vivions avant...

— Vous n'avez jamais passé en justice ?

— Dieu me préserve, jamais.

— Avez-vous reçu copie de l'acte d'accusation ?

— Nous l'avons reçue.

— Asseyez-vous. Euphémie Ivanovna Botchkova, poursuit le président en s'adressant à l'inculpée suivante.

Mais Simon restait toujours debout et masquait Botchkova.

— Kartinkine, asseyez-vous.

Kartinkine restait debout.

— Kartinkine, asseyez-vous !

Mais Kartinkine persistait à demeurer debout et ne s'assit que quand l'huissier, s'approchant de lui, la tête en avant et faisant les gros yeux, lui chuchota d'une voix tragique : Assis, assis !

Kartinkine s'assit aussi rapidement qu'il s'était levé, et, ayant refermé sur ses jambes les pans de sa capote, il se remit à remuer ses joues.

— Votre nom ? demanda le président à l'accusée, avec un soupir de fatigue, sans même la regarder, et en consultant les papiers qui étaient devant lui. Habitué à cette procédure, et pour aller plus vite, il pouvait bien faire deux choses à la fois.

Botchkova avait quarante-trois ans ; condition : bourgeoise de Kolomna ; métier : servante dans le même hôtel de Mauritanie. Elle n'avait jamais passé en justice ; elle avait reçu copie de l'acte d'accusation. Il y avait dans les réponses de Botchkova une sorte de provocation hardie ; elle semblait vouloir dire : « Oui, Euphémie Botchkova, c'est bien moi, et j'ai reçu la copie, et je m'en flatte, et encore je ne donne à personne le droit d'en rire ». On n'eut pas à dire à Botchkova de s'asseoir, elle le fit dès que son interrogatoire fut terminé.

— Votre nom ? — dit le galant président, avec une douceur toute particulière, à l'autre accusée. — Il faut vous lever, — ajouta-t-il d'une manière affable, voyant que Maslova restait assise.

Maslova se leva d'un mouvement rapide, et, l'air soumis, la poitrine en avant, sans répondre, elle fixa le président de ses yeux noirs, rieurs, qui louchaient légèrement.

— Comment vous nomme-t-on ?

— Lubov, répondit-elle vivement.

A chaque interrogatoire des prévenus, Nekhludov, muni de son pince-nez, considérait celui qui en était l'objet. — « Mais, c'est impossible — », se



dit-il les yeux rivés sur le visage de celle-ci. — « Mais comment — Lubov » — pensa-t-il en entendant sa réponse.

Le président voulait poser une autre question, mais le juge aux lunettes, lui ayant dit avec humeur quelques mots, l'arrêta. Le président acquiesça d'un signe de tête et se tourna vers la prévenue.

— Comment Lubov ? — demanda-t-il ; — vous êtes inscrite sous un autre nom.

L'accusée gardait le silence.

— Je vous demande quel est votre vrai nom ?

— Votre nom de baptême ? — intervint le juge grincheux.

— Autrefois on m'appelait Catherine.

« Mais c'est impossible », se dit encore Nekhludov ; et pourtant il ne doutait plus, c'était bien là cette même fille, la pupille femme de chambre dont il avait été autrefois amoureux, oui, amoureux, et qu'il avait séduite dans un moment de folie, puis abandonnée ; depuis il ne se l'était jamais rappelée, ce souvenir lui était trop désagréable, lui montrait trop clairement que lui, si fier de sa loyauté, non seulement n'était pas loyal mais s'était conduit lâchement vis-à-vis de cette femme.

Oui, c'était-elle. Maintenant il reconnaissait clairement sur ses traits ce quelque chose de mystérieux qui caractérise chaque visage, le distingue

entre tous, le rend unique, et fait qu'il ne se répète pas. Malgré la pâleur et la bouffissure, il retrouvait cette singularité dans tout l'ensemble du visage charmant : la bouche, les yeux louchant légèrement, et, surtout, le regard naïf, souriant, et l'expression soumise non seulement du visage, mais de toute la personne.

— Vous auriez dû répondre cela tout de suite, dit le président, toujours sur le même ton bienveillant. — Le nom de votre père ?

— Je suis fille naturelle, répondit Maslova.

— Tout de même, comment vous a-t-on appelée, du nom de votre parrain ?

— Mikhaïlovna.

« Mais quel crime a-t-elle bien pu commettre ? » se demandait Nekhludov, tout haletant.

— Votre nom de famille, votre surnom ? — demanda le président.

— D'après le nom de ma mère, on m'appelait Maslova.

— Quelle condition ?

— Bourgeoise.

— De la religion orthodoxe ?

— Orthodoxe.

— Votre profession ? Votre métier ?

Maslova se taisait.

— Quel métier ? répéta le président.

— J'étais dans une maison, dit-elle.

— Dans quelle maison ? — demanda sévèrement le juge aux lunettes.

— Vous le savez bien vous-même, répliqua Maslova avec un sourire ; et, après avoir jeté un regard rapide sur la salle, elle se remit à fixer le président.

Il y avait dans l'expression de ses traits quelque chose de si extraordinaire ; dans ses paroles, ses sourires, et aussi dans le regard rapide qu'elle avait promené sur les assistants, quelque chose de si pitoyable, que le président baissa la tête, en même temps qu'un silence absolu se faisait pour une minute dans la salle. Ce silence fut rompu par un rire qui éclata dans le public. On fit : Chut ! Le président releva la tête et reprit son interrogatoire.

— Vous n'avez jamais passé en jugement ?

— Jamais, répondit à voix basse Maslova, et elle soupira.

— Avez-vous reçu copie de l'acte d'accusation ?

— Je l'ai reçue.

— Asseyez-vous, dit le président.

L'accusée souleva le bas de sa jupe, avec la grâce que mettent les dames en grande toilette à relever la traîne de leur robe ; elle s'assit, enfonça ses petites mains blanches dans les manches de sa capote et continua à regarder le président.

On fit ensuite l'appel des témoins qu'on fit sortir, puis on invita le médecin-expert à venir dans la salle d'audience. Enfin le greffier se leva et com-

mença la lecture de l'acte d'accusation. Il lisait d'une voix forte et claire, mais il prononçait mal les *l* et les *r*, et, comme il lisait rapidement, le son continu de sa voix donnait envie de dormir. Les juges s'appuyaient tantôt sur l'un tantôt sur l'autre des bras de leurs sièges, tantôt sur la table, tantôt sur le dossier de leurs fauteuils; ils fermaient et ouvraient alternativement les yeux, et s'entretenaient à voix basse. Un gendarme étouffa plusieurs fois un bâillement nerveux.

Sur le banc des prévenus, Kartinkine ne cessait d'agiter ses maxillaires. Botchkova était assise, tout à fait calme et droite, et par instants grattait du doigt ses cheveux sous le fichu.

Maslova tantôt restait immobile, les yeux fixes et écoutant le lecteur, tantôt s'agitait, comme si elle eût voulu protester, rougissait, puis soupirait péniblement, changeait la position de ses bras, jetait un regard vers le fond de la salle et le ramenait sur le lecteur.

Nekhludov, assis sur le deuxième siège du premier rang des jurés, sans quitter son pince-nez, continuait à examiner Maslova; et, dans son âme, s'accomplissait un travail compliqué et douloureux.

L'acte d'accusation était ainsi formulé : L'an 188\*, le 17 janvier, la police fut informée par le gérant de l'hôtel de Mauritanie, sis en cette ville, de la mort subite, survenue dans son établissement, d'un marchand de deuxième guilde, originaire de Sibérie, de passage ici : Theraponte Smielkov. D'après déclaration du médecin du quatrième arrondissement, la mort de Smielkov était due à une rupture cardiaque provoquée par l'usage excessif des spiritueux ; et le corps de Smielkov fut enterré le troisième jour après sa mort. Mais le quatrième jour qui suivit le décès, passa, revenant de Pétersbourg, un de ses camarades, un marchand de Sibérie, Timokhine ; ayant appris la mort de son compagnon Smielkov et les circonstances dans lesquelles elle s'était produite, il émit le soupçon que cette mort n'était pas naturelle, que Smielkov avait été

empoisonné par des malfaiteurs qui lui avaient volé son argent et une bague en diamants qu'on n'avait pas retrouvée dans l'inventaire de ses bagages; en conséquence une instruction a été ordonnée, qui a révélé ce qui suit : Premièrement, que le gérant de l'hôtel de Mauritanie et le commis du marchand Starikov, avec qui Smielkov était en relations d'affaires dans la ville, savaient que Smielkov devait posséder 3.800 roubles qu'il avait retirés de la banque, tandis que dans la valise et le portefeuille de Smielkov, scellés aussitôt après la mort, on n'a retrouvé que 312 roubles 16 kopeks. Deuxièmement, que la veille de sa mort, Smielkov a passé toute la journée et toute la nuit en compagnie de la prostituée Lubka, qui était allée à deux reprises dans sa chambre d'hôtel. Troisièmement, que cette prostituée a vendu à sa tenancière la bague en brillants qui avait appartenu à Smielkov. Quatrièmement, que la servante d'hôtel, Euphémie Botchkova, le lendemain de la mort du marchand Smielkov, a déposé dix-huit cents roubles à son compte courant, dans la Banque du Commerce. Cinquièmement, que, d'après la déclaration de la prostituée Lubka, le garçon de l'hôtel, Simon Kartinkine, a remis à celle-ci un paquet de poudre, l'incitant à verser cette poudre dans du vin et à le donner au marchand Smielkov, ce que la prostituée Lubka, elle-même, a reconnu avoir fait.

« Dans son interrogatoire, la prostituée Lubka a

déclaré que pendant la visite du marchand Smielkov dans la maison de tolérance où elle travaillait, comme elle le dit, elle a été en effet envoyée par lui dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel de Mauritanie, pour prendre et apporter au marchand de l'argent, et qu'ayant ouvert la valise avec la clef remise par lui, elle y prit quarante roubles, selon l'ordre donné, mais qu'elle n'en prit pas davantage, de quoi peuvent témoigner Simon Kartinkine et Euphémie Botchkova, en présence desquels elle avait ouvert et refermé la valise et emporté l'argent.

« En ce qui concerne l'empoisonnement de Smielkov, la prostituée Lubka a déclaré que pendant sa troisième visite chez Smielkov, poussée par Simon Kartinkine, elle a effectivement versé dans du cognac qu'elle donna à boire au marchand, une certaine poudre qu'elle croyait être simplement un soporifique, afin qu'il s'endormît et qu'elle en fût libérée plus tôt ; mais qu'elle n'a pris aucun argent, et que la bague lui a été donnée par Smielkov lui-même, après qu'il l'eut battue, car elle avait voulu s'en aller.

« Interrogés par le juge d'instruction au titre d'accusés, Euphémie Botchkova et Simon Kartinkine ont déclaré ce qui suit : Euphémie Botchkova a déclaré qu'elle ne sait rien de l'argent volé, qu'elle n'est pas entrée dans la chambre du marchand, et que Lubka y fit seule ce qu'elle voulut. Que si l'on a volé quelque chose au marchand, cela

ne pouvait être le fait que de Lubka, lorsqu'elle était venue chercher l'argent avec la clef donnée par le marchand. »

A ce passage de l'acte d'accusation Maslova tressaillit et, bouche bée, regarda Botchkova.

« Lorsqu'on montra à Euphémie Botchkova son reçu de la Banque, de 1.800 roubles, — continuait à lire le greffier, — et qu'on lui demanda d'où elle tenait tant d'argent, elle déclara qu'elle l'avait gagné pendant douze ans de service, en commun avec Simon, qu'elle avait l'intention d'épouser.

« Interrogé à titre d'accusé, Simon Kartinkine a avoué, dans un premier interrogatoire, que lui et Botchkova ayant été incités par Maslova, venue de la maison de tolérance avec la clef, il avait volé l'argent et l'avait partagé avec Maslova et Botchkova; il a avoué également avoir donné à Maslova la poudre pour endormir le marchand. Mais, au deuxième interrogatoire, il a nié sa participation au vol et le fait d'avoir remis de la poudre à Maslova, rejetant tout sur cette dernière. Quant à l'argent déposé à la Banque par Botchkova, il a déclaré comme elle qu'ils l'avaient gagné ensemble pendant leur service de dix-huit ans à l'hôtel, grâce aux pourboires donnés par les clients.

« Afin de faire la lumière sur les circonstances de cette affaire, on a jugé nécessaire de faire l'autopsie du corps de Smielkov et d'examiner le contenu de ses viscères ainsi que les modifications survenues



dans l'organisme. En conséquence, on a donné l'ordre d'exhumer le cadavre de Smielkov. L'examen des viscères a démontré, en effet, que la mort du marchand Smielkov a été déterminée par l'empoisonnement.»

Suivait l'énoncé des confrontations et interrogatoires des témoins, et l'acte d'accusation concluait ainsi :

« Le marchand de deuxième guilde Smielkov, adonné à l'ivrognerie et à la débauche, était entré en relations avec la prostituée surnommée Lubka, dans la maison de tolérance de la femme Kitaieva; se trouvant dans la dite maison de tolérance le jour du 17 janvier 188\*, il envoya la susnommée prostituée Lubka, munie de la clef de sa valise, dans la chambre d'hôtel qu'il occupait, pour qu'elle retirât de cette valise une somme de quarante roubles, dont il avait besoin pour faire des largesses. Arrivée dans la chambre, Catherine Maslova, en retirant l'argent, se mit de connivence avec Botchkova et Kartinkine afin de voler tout l'argent et les objets précieux du marchand Smielkov et de se les partager; ce à quoi ils consentirent. »

(Ici, de nouveau, Maslova tressaillit, eut même un sursaut et devint toute rouge.)

« Maslova a reçu une bague en brillants — continuait à lire le greffier, — et probablement une petite somme d'argent qu'elle a soit cachée,

soit perdue, car elle s'est trouvée cette nuit-là même en état d'ébriété. Afin de dissimuler les traces du crime, les complices résolurent d'attirer de nouveau le marchand Smielkov dans sa chambre, et de l'y empoisonner avec de l'arsenic que détenait Kartinkine. A cette fin, Maslova retourna dans la maison de tolérance et persuada au marchand Smielkov de revenir avec elle à l'hôtel de Mauritanie. Dès que celui-ci y fut de retour, Maslova, qui avait reçu la poudre des mains de Kartinkine, la versa dans le vin qu'elle donna à boire à Smielkov ; il en résulta la mort de Smielkov.

« Comme suite de l'exposé de ces motifs, le paysan du village Boriki, Simon Kartinkine, trente-trois ans ; la bourgeoise Euphémie Ivanovna Botchkova, quarante-trois ans, et la bourgeoise Catherine Mikhaïlovna Maslova, vingt-sept ans, sont accusés d'avoir, le 17 janvier 188<sup>t</sup>, étant complices, volé au marchand Smielkov son argent, s'élevant à la somme de 2500 roubles, et, ayant résolu de le tuer afin de cacher les traces du crime, d'avoir fait boire du poison au marchand Smielkov et d'avoir ainsi occasionné sa mort.

« Ce crime est prévu par l'article 1455 du Code pénal. En vertu de quoi et de tels et tels articles de la juridiction pénale, le paysan Simon Kartinkine, Euphémie Botchkova et la bourgeoise Catherine Maslova sont déférés devant la Cour d'assises »

Ayant ainsi terminé la longue lecture de l'acte d'accusation, le greffier en rangea les feuilles devant lui, s'assit et lissa des deux mains ses longs cheveux. Toute l'assistance poussa un soupir de soulagement, avec l'agréable conviction que les débats étaient désormais ouverts et que tout allait s'éclaircir, pour la satisfaction de la justice. Seul Nekhludov n'éprouvait pas ce sentiment : il était tout absorbé par l'horreur de ce qu'avait pu commettre cette Maslova que, dix années auparavant, il avait connue jeune fille pure et charmante.

Quand la lecture de l'acte d'accusation fut terminée, le président, après avoir pris avis de ses assesseurs, se tourna vers Kartinkine, d'un air qui disait clairement : à présent, nous allons tout connaître d'une façon certaine, dans les moindres détails.

— Le paysan Simon Kartinkine, dit-il en se penchant vers sa gauche.

Simon Kartinkine se leva, les mains sur la couture de sa capote, et pencha tout son corps en avant, sans cesser d'agiter ses muscles maxillaires.

— Vous êtes accusé d'avoir, le 17 janvier 188\*, de complicité avec Euphémie Botchkova et Catherine Maslova, volé, dans la valise du marchand Smielkov, une somme d'argent qui était sa propriété, puis de vous être procuré de l'arsenic, d'avoir conseillé à Catherine Maslova de le verser dans

le vin du marchand Smielkov, ce qu'elle a fait et ce qui a occasionné la mort dudit Smielkov. Vous reconnaissez-vous coupable? conclut le président, en s'inclinant à droite.

— C'est absolument impossible, parce que notre affaire est de servir les clients ..

— Vous direz cela plus tard. Vous reconnaissez-vous coupable?

— Aucunement. J'ai seulement...

— Vous direz cela plus tard. Vous reconnaissez-vous coupable? réitéra le président d'une voix calme, mais ferme.

— Je ne puis pas le faire parce que...

De nouveau l'huissier s'approcha de Simon Kartinkine et l'arrêta d'un chut! tragique.

D'un air qui voulait dire que cette partie de l'affaire était entendue, le président, tenant un papier dans sa main levée haut, changea son coude de place et s'adressa à Euphémie Botchkova.

— Euphémie Botchkova, vous êtes accusée d'avoir, le 17 janvier 188\*, de complicité avec Simon Kartinkine et Catherine Maslova, volé une somme d'argent et une bague dans la valise du marchand Smielkov, puis, vous étant partagé le produit du vol, d'avoir fait avaler au marchand Smielkov, pour dissimuler votre crime, du poison dont il est mort. Vous reconnaissez-vous coupable?

— Je ne suis coupable de rien, — répondit l'accusée d'une voix ferme et hardie. — Je ne suis pas

même entrée dans la chambre... Et puisque cette saleté y est entrée, c'est elle qui a tout fait.

— Vous direz cela plus tard, — fit de nouveau le président de sa voix tranquille et ferme. — Alors vous ne vous reconnaissez pas coupable ?

— Je n'ai pas pris d'argent, je n'ai rien donné à boire, je ne suis pas même entrée dans la chambre. Si j'y étais entrée, je l'aurais jetée dehors.

— Vous ne vous reconnaissez pas coupable ?

— Jamais.

— Très bien.

— Catherine Maslova, — dit ensuite le président en s'adressant à l'autre prévenue, — vous êtes accusée, après être venue de la maison publique dans une chambre de l'Hôtel de Mauritanie, avec la clef de la valise du marchand Smielkov, d'avoir dérobé dans cette valise de l'argent et une bague, — disait-il, comme s'il eût récité une leçon apprise par cœur, en penchant en même temps l'oreille vers l'assesseur de gauche, qui faisait remarquer que, dans l'énumération des pièces à conviction, il manquait un bocal, — d'avoir dérobé dans cette valise de l'argent et une bague, — répéta le président, — et après avoir partagé les objets volés, étant revenue avec le marchand Smielkov à l'Hôtel de Mauritanie, d'avoir donné à boire à Smielkov du vin contenant un poison, et dont la mort s'est suivie. Vous reconnaissez-vous coupable ?

— Je ne suis coupable de rien, — répondit-elle

vivement. — Ainsi que je l'ai dit dès le commencement, je le dis encore : je n'ai rien pris, rien pris, rien pris ; et c'est lui-même qui m'a donné la bague.

— Vous ne vous reconnaissez pas coupable d'avoir pris les deux mille six cents roubles? demanda le président.

— Je dis que je n'ai rien pris, rien que les quarante roubles.

— Et d'avoir versé la poudre dans le verre du marchand Smielkov, vous en reconnaissez-vous coupable?

— Je l'avoue. Mais on m'avait dit, et je le croyais, que cette poudre était pour endormir et qu'elle ne produirait aucun mal. Je le croyais. Je le jure devant Dieu que je le croyais, — dit-elle.

— Ainsi vous ne vous reconnaissez pas coupable d'avoir dérobé l'argent et la bague du marchand Smielkov, — dit le président. — Mais, par contre, vous avouez que vous avez versé la poudre?

— Je l'avoue ; mais je croyais que c'était une poudre pour endormir. Je la lui ai donnée seulement pour qu'il s'endorme ; je ne l'ai pas voulu et ne l'ai pas pensé.

— Très bien, — dit le président, visiblement satisfait des résultats obtenus. — Alors racontez-nous comment la chose s'est passée, — continuait-il en s'adossant à son fauteuil, et posant ses mains sur la table. — Dites tout ce qui s'est passé.

Vous pouvez adoucir votre situation par un aveu sincère.

Maslova continuait à fixer le président, mais se taisait.

— Allons, dites-nous comment les choses se sont passées.

— Comment elles se sont passées ? — dit brusquement Maslova. — Je suis arrivée à l'hôtel ; on m'a conduit dans la chambre où il se trouvait, déjà très gris. — Elle prononça le mot *il* avec les yeux largement ouverts et une expression de terreur. — Je voulus m'en aller, mais il ne m'a pas laissée.

Elle se tut de nouveau, comme si elle eût perdu le fil de son récit, ou qu'un autre souvenir eût traversé sa mémoire.

— Et après ?

— Après ? Après je suis restée, et puis je suis repartie.

A ce moment le substitut se leva à demi, s'appuyant avec affectation sur un de ses coudes.

— Vous désirez poser une question ? — demanda le président, et sur la réponse affirmative du substitut, le président lui fit comprendre du geste qu'il pouvait interroger.

— Voici la question que je voudrais poser : Antérieurement la prévenue connaissait-elle Simon Kartinkine ? — demanda le substitut sans regarder Maslova.



Et, la question posée, il pinça les lèvres et fronça les sourcils.

Le président répéta la question. Maslova jeta sur le substitut des regards d'effroi.

— Simon? Oui, je le connaissais, — dit-elle.

— Il me faudrait encore savoir quelles étaient les relations de l'accusée et de Kartinkine? Se voyaient-ils souvent?

— Quelles étaient nos relations? Il m'invitait pour les voyageurs de l'hôtel, mais ce n'étaient pas des relations, — répondit Maslova promenant son regard inquiet alternativement du président au substitut.

— Je voudrais savoir pourquoi Kartinkine recommandait seulement Maslova aux voyageurs, à l'exclusion d'autres filles? — demanda le substitut, les yeux à demi-clos, avec un sourire méphistophélique.

— Je ne sais pas. Comment pourrais-je le savoir, — répondit Maslova, lançant autour d'elle, un regard effrayé, qu'elle arrêta un instant sur Nekhludov. — Il recommandait celles qu'il voulait.

« M'aurait-elle reconnu? » songea Nekhludov avec effroi, sentant tout le sang lui monter au visage; mais Maslova ne l'avait pas distingué des autres et, vite, avait reporté sur le substitut ses regards effrayés.

— Ainsi la prévenue nie avoir eu aucune rela-

tion intime avec Kartinkine? Très bien. Je n'ai rien autre chose à demander.

Et le substitut, retirant vivement son coude du pupitre, se mit à écrire quelque chose. En réalité il n'écrivait rien et se bornait à repasser sa plume sur les lettres de ses notes ; mais il avait vu qu'après avoir posé chaque question, les procureurs et les avocats notaient pour leurs discours certains points destinés ensuite à écraser leurs adversaires

Le président ne s'adressa pas tout de suite à la prévenue, car il demandait à ce moment au juge aux lunettes son approbation sur l'ordre des questions préparées et notées d'avance.

— Que s'est-il passé ensuite? demanda-t-il, poursuivant son interrogatoire.

— Je rentrai à la maison, — continua Maslova, avec déjà un peu plus de courage et en regardant seulement le président, — je donnai l'argent à la patronne et me couchai. A peine m'étais-je endormie que la fille Bertha me réveilla en me disant : « Descends, ton marchand est revenu ». Je ne voulais pas descendre, mais madame me l'ordonna. *Il* était là, — de nouveau elle prononça ce mot *il* avec une terreur évidente, — *il* était au salon, offrait à boire à toutes les filles, voulait commander encore du vin et n'avait plus d'argent. La patronne ne voulut pas lui faire crédit. Alors il m'envoya dans sa chambre d'hôtel, me dit où était

son argent et combien je devais prendre. Et je suis partie.

Le président poursuivait à voix basse sa conversation avec l'assesseur de gauche et n'avait rien écouté du récit de Maslova, mais, pour laisser croire, cependant, qu'il avait tout entendu, il répéta les derniers mots :

— Vous êtes partie, et après ? — dit-il.

— Je suis arrivée à l'hôtel, et j'ai fait exactement ce qu'il m'avait ordonné. Je suis allée dans la chambre, mais je n'y suis pas entrée seule ; j'ai appelé Simon Mikhaïlovitch et celle-là, — dit-elle, montrant Botchkova.

— Elle ment ; pour être entrée, je ne suis pas entrée, commença Botchkova ; mais on l'interrompt.

— C'est en leur présence que j'ai pris quatre billets rouges, — continua Maslova d'un air sombre, sans regarder Botchkova.

— En prenant ces quarante roubles, l'accusée n'a-t-elle pas vu combien il y avait d'argent dans la valise ? — demanda de nouveau le substitut.

A cette question du procureur, Maslova tressaillit de nouveau. Elle ne savait pas comment ni pourquoi, mais elle sentait qu'il lui voulait du mal.

— Je n'ai pas compté ; j'ai vu qu'il n'y avait que des billets de cent roubles.

— Ainsi l'accusée a vu des billets de cent roubles ; je n'ai plus rien à demander.

— Alors, vous avez rapporté l'argent ? — reprit le président en consultant sa montre.

— Je l'ai rapporté.

— Ensuite ? fit le président.

— Ensuite, il m'a fait de nouveau venir dans sa chambre, dit Maslova.

— Eh bien, et comment lui avez-vous fait prendre la poudre ? demanda le président.

— Comment ? Je l'ai versée dans l'eau-de-vie tout simplement.

— Et pourquoi la lui avez-vous donnée ?

Elle ne répondit pas et soupira lourdement.

— Il ne me lâchait toujours pas, et j'en étais fatiguée. Alors, je suis sortie dans le corridor et j'ai dit à Simon Mikhaïlovitch : « S'il voulait me laisser partir. Je suis fatiguée ». Alors Simon Mikhaïlovitch m'a dit : « Nous aussi, il nous ennuie. Donnons-lui une poudre, il s'endormira et tu pourras t'en aller ». J'ai dit : « Bien », et j'ai pensé que c'était une poudre qui ne faisait pas de mal. Il m'a donné un paquet. Je suis rentrée dans la chambre ; il était couché dans l'alcôve et m'a commandé de lui donner du cognac. Alors j'ai pris sur la table la bouteille de fine-champagne ; j'ai rempli deux verres : un pour lui, l'autre pour moi ; dans son verre j'ai vidé la poudre, et la lui ai donnée. Je ne la lui aurais pas donnée si j'avais su ce que c'était.

— Et comment êtes-vous entrée en possession de la bague ? demanda le président.

— Lui-même me l'a donnée.

— Quand vous l'a-t-il donnée ?

— Aussitôt que je fus dans sa chambre, je voulus m'en aller ; alors il m'a frappée à la tête et m'a brisé mon peigne. Je me suis fâchée et voulus partir. Pour me faire rester, il a retiré la bague de son doigt et me l'a donnée.

En ce moment le substitut se souleva de nouveau et, avec le même air de fausse bonhomie, demanda l'autorisation de poser encore quelques questions ; ayant reçu cette permission, il inclina la tête sur son col brodé d'or et demanda :

— Je voudrais savoir combien de temps l'accusée est demeurée dans la chambre du marchand Smielkov ?

De nouveau Maslova se sentit prise d'effroi et, promenant du substitut au président un regard inquiet, elle répondit très vite :

— Je ne me souviens pas combien de temps.

— Bon, mais l'accusée a peut-être oublié également si elle n'est pas entrée dans un autre endroit de l'hôtel, en sortant de la chambre du marchand Smielkov.

Maslova réfléchit un moment.

— Je suis entrée dans la chambre voisine qui était vide, répondit-elle.

— Et pourquoi y êtes-vous entrée ? demanda le substitut qui s'oublia au point de s'adresser directement à elle.

— C'était pour me rajuster en attendant un fiacre.

— Kartinkine est-il ou non entré également dans cette chambre avec l'accusée ?

— Il y est entré aussi.

— Et pourquoi y est-il entré ?

— Il restait dans la bouteille de la fine-champagne que nous avons buë ensemble.

— Ah ! vous avez bu ensemble. Très bien.

— La prévenue a-t-elle parlé de quelque chose avec Simon, et de quoi ?

Maslova tout à coup s'assombrit, devint pourpre et répondit vivement :

— De quoi ai-je parlé ? Je n'ai parlé de rien. Tout ce qu'il y a eu je l'ai dit ; et je ne sais plus rien. Faites de moi ce que vous voudrez. Je ne suis pas coupable, voilà tout.

— Je n'ai plus rien à demander, dit le substitut au président, avec un haussement d'épaules ; et il s'empressa de noter, dans le canevas de son discours, que la prévenue avouait elle-même être entrée dans une chambre, seule avec Simon.

Il y eut un silence.

— Vous n'avez plus rien à ajouter ?

— J'ai tout dit, répondit-elle en soupirant ; et elle se rassit.

Le président nota alors quelque chose sur ses papiers, écouta une communication qui lui fut faite à l'oreille par le juge de gauche et déclara la

séance suspendue pendant dix minutes ; puis il se leva en hâte et quitta la salle. L'assesseur qui lui avait parlé était le juge à longue barbe et aux gros bons yeux ; il se sentait l'estomac un peu détraqué et il avait exprimé le désir de faire du massage et de prendre certaines gouttes. C'est ce qu'il avait dit au président et pourquoi celui-ci avait suspendu la séance.

Après les juges, les jurés, les avocats, les témoins se levèrent également, et, avec la conscience d'avoir déjà accompli en grande partie une œuvre importante, ils se dispersèrent de divers côtés.

Nekhludov sortit dans la salle du jury et s'assit devant la fenêtre.

Oui, c'était Katucha.

Les relations entre Nekhludov et Katucha avaient été les suivantes :

Nekhludov avait vu Katucha pour la première fois alors qu'étudiant de troisième année à l'Université, il s'était installé pendant l'été chez ses tantes, pour y préparer sa thèse sur la propriété foncière. Il passait ordinairement ses étés avec sa mère et sa sœur, dans le grand domaine de sa mère, près de Moscou. Mais sa sœur s'étant mariée cette année même, sa mère était partie aux eaux à l'étranger. Nekhludov, ayant sa thèse à écrire, s'était alors décidé à passer l'été chez ses tantes. Chez elles, dans leur retraite, tout était calme et il n'y avait pas de distractions ; les tantes aimaient tendrement leur neveu et héritier ; et lui aussi les aimait, ainsi que la simplicité de leur vie à l'ancienne mode.



Cet été qu'il passa chez ses tantes, Nekhludov était dans cette disposition enthousiaste du jeune homme qui, pour la première fois, reconnaît par lui-même, et non sur l'indication des autres, toute la beauté et tout le prix de la vie ; qui conçoit la possibilité d'une perfection continuelle, tant pour lui que pour le monde entier, et qui s'y donne non seulement avec l'espoir, mais avec la certitude d'atteindre toute la perfection qu'il rêve. Cette même année, étant encore à l'Université, il avait lu le *Social statics* de Spencer, et l'argumentation de celui-ci sur la propriété foncière avait fait sur lui une impression très forte, surtout en sa qualité de fils d'une propriétaire de grands domaines. Son père n'avait pas eu de fortune ; mais sa mère avait apporté en dot près de dix mille déciatines de terres. Il avait compris alors, pour la première fois, toute la cruauté et l'injustice du régime de la propriété foncière privée et, étant, par nature, de ceux qui tirent du sacrifice accompli en vue d'un besoin social, une haute jouissance morale, il avait décidé, aussitôt, de renoncer pour sa part au droit de propriété sur sa terre et de donner aux paysans tout ce qui lui revenait de son père. C'était ce thème qu'il avait choisi pour sa thèse.

Cette année, chez ses tantes, à la campagne, il vivait ainsi : il se levait très tôt, parfois dès trois heures du matin, et, avant le lever du soleil, souvent même dans la brume du matin, il allait se

baigner dans la petite rivière qui coulait au pied de la colline, puis il revenait quand la rosée couvrait encore l'herbe et les fleurs. Parfois, le matin, après avoir pris du café, il travaillait à sa thèse, ou compulsait des documents s'y rapportant ; mais très souvent, au lieu de lire ou d'écrire, il sortait de nouveau, errant à travers les champs et les forêts. Avant le dîner il faisait un somme dans un coin du jardin ; pendant le repas il amusait et charmait ses tantes par sa gaité ; ensuite il montait à cheval ou se promenait en barque ; le soir il se mettait à lire, ou bien, au salon, il faisait des réussites avec ses tantes. Comme souvent, surtout par les nuits de lune, il ne pouvait dormir, tant la joie de vivre tenait sa jeunesse en éveil, parfois jusqu'à l'aube, il se promenait dans le jardin, plongé dans ses rêveries et ses pensées.

Telle avait été son existence, paisible et joyeuse, pendant le premier mois de son séjour chez ses tantes ; et durant ce mois il n'avait fait aucune attention à la jeune fille, demi-pupille et demi-femme de chambre, à cette vive et légère Katucha aux yeux noirs.

Elevé sous l'aile maternelle, Nekhludov était encore, à dix-neuf ans, tout à fait innocent. La femme n'évoquait chez lui d'autre idée que celle du mariage. Et toutes celles qu'à son point de vue il ne pouvait souhaiter épouser étaient des personnes et non des femmes. Mais il arriva que ce

même été, le jour de l'Ascension, les tantes reçurent la visite d'une dame voisine, accompagnée de ses enfants : deux jeunes filles, et un fils, lycéen ; plus un jeune peintre, paysan d'origine, qui se trouvait chez elle.

Après le thé les jeunes gens décidèrent de jouer à courir sur un pré dont l'herbe avait été fauchée, et qui s'étendait devant la maison. Katucha ayant été invitée à prendre part au jeu, à un moment donné, Nekhludov eut à courir avec elle. Il avait toujours du plaisir à voir Katucha, mais il ne lui venait pas à l'esprit qu'entre elle et lui pût s'établir aucune relation particulière.

— Ces deux là on ne les rejoindrait jamais, — dit le peintre joyeux, qui pourtant courait fort bien, avec ses jambes de paysan, courtes et un peu cagneuses, mais puissantes ; — seulement il ne faut faire de faux pas.

— Oui, vous ne nous rattraperez pas !

— Un, deux, trois !

On donna le signal en frappant trois fois des mains. Retenant à peine son rire, Katucha changea de place avec Nekhludov, lui serra la main dans sa petite main nerveuse et s'élança légèrement sur la gauche, faisant entendre le froissement de son jupon empesé.

Nekhludov lui aussi courait bien, et comme il ne tenait pas à se laisser attraper par le peintre, il s'élança de toute sa vitesse. Quand il se retourna

il vit le peintre poursuivre Katucha, et celle-ci, qui courait rapidement, de ses jeunes jambes agiles, lui échapper et s'éloigner toujours davantage vers la gauche. Il y avait là un massif de lilas derrière lequel personne ne s'était aventuré; Katucha regarda Nekhludov, et, de la tête, lui fit signe de venir derrière le massif. Il le comprit et l'y suivit. Mais derrière le bosquet de lilas se trouvait un petit fossé recouvert d'orties, qu'il ne connaissait pas; il trébucha, se piqua les mains aux orties, se mouilla de rosée que l'approche du soir avait déjà mise sur les feuilles, et tomba; mais il se releva bien vite en riant, et d'un bond, se retrouva sur un terrain plat.

Katucha éclairée d'un sourire et dont les grands yeux noirs brillaient comme des cassis humides, s'élança au-devant de lui. Ils s'abordèrent et se tendirent la main.

— Je crois que vous vous êtes piqué, dit-elle en souriant et en le regardant dans les yeux, pendant que de sa main libre, elle rajustait sa natte défaite.

— J'ignorais qu'il y eût un fossé ici, lui répondit Nekhludov en souriant également et sans lui lâcher la main.

Elle se rapprocha de lui, et, sans qu'il sût comment, son visage se trouva près du sien; elle ne s'écarta pas; alors, lui serrant plus fortement la main, il lui mit un baiser sur la bouche.

— En voilà une affaire! fit-elle, et, d'un mouve-

ment rapide elle dégagea sa main et s'éloigna de lui.

Arrivée au massif, elle cueillit deux branches de lilas blanc qui déjà commençait à passer, en frappa ses joues brûlantes et jeta en arrière un regard vers Nekhludov, puis, balançant vigoureusement ses bras, elle courut rejoindre les autres joueurs.

A partir de ce moment, les relations entre Nekhludov et Katucha se modifièrent ; leur situation devint désormais celle d'un jeune garçon et d'une jeune fille, tous deux innocents et naïfs, mais qui se sentent attirés l'un vers l'autre.

Aussitôt que Katucha pénétrait dans la chambre où il se trouvait, ou si même il apercevait de loin son tablier blanc, tout s'ensoleillait pour Nekhludov, tout lui semblait plus intéressant, plus agréable, plus important, la vie devenait plus joyeuse. Et il en était de même de son côté. Non seulement la présence ou l'approche de Katucha produisaient cet effet sur Nekhludov, mais la pensée seule qu'elle existait le comblait de bonheur ; de même que pour Katucha la pensée que Nekhludov existait la rendait heureuse. Si Nekhludov recevait une lettre de sa mère qui le chagrinait, s'il était mécontent de son travail ou ressentait quelque accès de vague tristesse, comme il arrive aux jeunes gens, il n'avait qu'à songer que Katucha existait, qu'il la verrait, et tout se dissipait.

Katucha avait beaucoup à faire dans la maison,

mais elle s'en acquittait très vivement et, dans ses moments de loisir, lisait; Nekhludov lui prêta des œuvres de Dostoievski et de Tourguenev, que lui-même venait de lire. L'*Accalmie* de Tourguenev lui plaisait le plus.

Leurs conversations avaient lieu à la dérobee, dans le corridor, sur le balcon, dans la cour, et parfois chez la vieille femme de chambre des tantes, Matrèna Pavlovna, dans l'appartement de laquelle logeait Katucha et où Nekhludov venait quelquefois prendre le thé à *prikouskou* (1). Et ces conversations en présence de Matrèna Pavlovna étaient les plus agréables. Quand ils demeuraient seuls, leurs entretiens en souffraient. Aussitôt leurs yeux se mettaient à dire d'autres choses, beaucoup plus importantes, que celles que prononçaient leurs lèvres; alors leurs bouches se taisaient, ils se sentaient gênés, et se quittaient aussitôt.

Tout le temps de son premier séjour chez ses tantes, les relations demeurèrent telles entre Nekhludov et Katucha. Ses tantes s'en aperçurent; elles s'en inquiétèrent et même en informèrent à l'étranger, par lettre, la princesse Hélène Ivanovna, mère de Nekhludov. La tante Maria Ivanovna redoutait une liaison entre Dmitri et Katucha. Crainte vaine: Nekhludov, sans s'en douter, aimait

(1). En mordillant le sucre au lieu de le faire dissoudre dans le thé.

Katucha, mais comme aiment les êtres innocents, et son amour était la principale sauvegarde contre une chute de l'un et de l'autre. Non seulement il n'avait pas le désir de la posséder physiquement, mais une sorte de terreur l'envahissait à la pensée que cela fût possible. L'autre tante, la poétique Sophie Ivanovna, avait une crainte différente : connaissant le caractère entier et résolu de Dmitri, elle avait peur qu'il n'eût la pensée d'épouser la jeune fille malgré son origine et sa condition, et cette crainte était beaucoup plus fondée. Si Nekhludov avait eu conscience de son amour pour Katucha et surtout si l'on avait cherché à le convaincre de l'impossibilité pour lui d'unir sa destinée à celle de la jeune fille, il eut probablement décidé, avec sa franchise habituelle, que rien n'empêcherait son mariage avec quelque jeune fille que ce fût, dès l'instant qu'il l'aimait. Mais les tantes ne lui firent point part de leurs craintes, et il partit sans avoir conscience de son amour pour Katucha.

Il était convaincu que le sentiment qu'il éprouvait pour Katucha était une des manifestations de la joie de vivre qui emplissait alors tout son être et que partageait cette charmante et joyeuse jeune fille. Quand, le jour de son départ, il la vit debout sur le perron, à côté de ses tantes, quand il vit les grands yeux noirs, tout pleins de larmes, un peu loucheurs, fixés sur lui, il eut cependant l'impression que ce jour-là il abandonnait quelque chose de

très beau et de très précieux qu'il ne retrouverait jamais. Et une douloureuse tristesse l'envahit.

— Adieu Katucha, et merci pour tout, dit-il, derrière le bonnet de Sophie Ivanovna, en montant dans la voiture.

— Adieu Dmitri Ivanovitch, — dit-elle de sa voix caressante ; et, s'efforçant de refouler les larmes qui commençaient à couler de ses yeux, elle s'enfuit dans le vestibule pour y pleurer à son aise.



### XIII

Trois années s'écoulèrent avant que Nekhludov ne revît Katucha. Et quand il la revit, pendant un arrêt qu'il fit chez ses tantes, en allant rejoindre l'armée, il venait d'être nommé officier et était déjà un homme tout différent de celui qui, trois ans auparavant, avait passé l'été chez elles.

Alors, il était un jeune homme loyal, généreux, prêt à se sacrifier tout entier à ce qu'il pensait être le bien ; aujourd'hui il n'était plus qu'un égoïste raffiné, un débauché n'aimant que son plaisir. Alors, le monde divin lui apparaissait comme un mystère qu'il s'efforçait de pénétrer avec un joyeux enthousiasme ; maintenant, tout dans cette vie était, pour lui, simple et clair et se définissait par les conditions de la vie dans laquelle il se trouvait. Alors il tenait pour nécessaire et importante la communion avec la nature et avec les hommes qui

avaient vécu, pensé et senti avant lui (philosophie, poésie); à présent il tenait pour nécessaires et importantes les institutions humaines et la communion avec ses camarades. Alors, à ses yeux, la femme était une créature mystérieuse et charmante, puisant son charme dans son mystère même; à présent la femme, excepté ses parentes ou les femmes de ses amis, avait selon lui un sens très défini : la femme était le meilleur instrument d'un plaisir éprouvé déjà. Alors, il n'avait point besoin d'argent, à peine dépensait-il le tiers de la pension que lui faisait sa mère, il pouvait renoncer à la propriété de son père et la donner aux paysans; maintenant il trouvait insuffisants les 1.500 roubles mensuels que lui donnait sa mère, et il avait avec elle de pénibles explications d'argent. Alors, il considérait son être spirituel comme son véritable *moi*; aujourd'hui il considérait comme son *moi* son être bien portant, vigoureux et bestial.

Et ce changement terrible s'était opéré en lui, simplement parce qu'il avait abandonné sa croyance en lui-même et s'était mis à croire aux autres. Il avait cessé de croire en lui-même et s'était mis à croire aux autres parce que vivre en croyant en soi-même lui semblait trop difficile : car pour vivre en croyant en soi-même, il fallait résoudre chaque question non en faveur de son *moi* animal, uniquement soucieux de plaisir, mais presque toujours contre lui; au contraire, à vivre en croyant dans

les autres, il n'y avait rien à décider, tout se trouvant décidé d'avance contre son *moi* moral, à l'avantage de son *moi* animal. En outre, sa croyance en soi l'exposait sans cesse à la désapprobation des hommes; au contraire, en croyant dans les autres, il recevait l'approbation de ceux qui l'entouraient.

Ainsi, quand Nekhludov pensait, lisait, parlait de Dieu, de la vérité, de la richesse, de la misère, tous ceux qui l'entouraient le jugeaient déraisonnable, souvent ridicule, et, avec une bienveillante ironie, sa mère, sa tante, l'appelaient NOTRE CHER PHILOSOPHE; quand il lisait des romans, racontait des histoires scabreuses, fréquentait le Théâtre Français et racontait joyeusement les farces qui s'y jouaient, chacun le louait, l'approuvait. Se croyait-il tenu de limiter ses besoins, et portait-il un manteau défraîchi, ou s'abstenait-il de boire du vin, tout le monde le traitait d'original, agissant par vanité et désir de se singulariser; mais, dépensait-il beaucoup d'argent soit pour la chasse, soit pour aménager luxueusement un cabinet de travail, chacun louait son bon goût et lui donnait des objets de prix. Était-il chaste et exprimait-il le désir de le rester jusqu'à son mariage, sa famille entière tremblait pour sa santé; et loin de s'attrister, sa mère s'était réjouie en apprenant qu'il était vraiment un homme et venait d'enlever à l'un de ses camarades certaine dame française. Mais elle ne pouvait songer sans terreur à ce qui aurait pu

se passer avec Katucha et aux vellétés qu'il avait eues de l'épouser.

De même quand Nekhludov, ayant atteint sa majorité, avait donné aux paysans le petit domaine qu'il avait hérité de son père, parce que la possession de la terre lui semblait une injustice, cet acte avait stupéfié sa mère et sa famille, et tous ses parents lui avaient adressé des reproches et l'avaient accablé de railleries. On lui avait répété à le lasser que, loin de les enrichir, le don fait par lui aux paysans les avait appauvris, qu'ils avaient ouvert trois cabarets dans leur village et avaient cessé de travailler. Mais quand Nekhludov, entré dans la garde, dépensa et perdit au jeu avec ses aristocrates camarades, tant d'argent qu'Hélène Ivanovna dut faire un emprunt sur son capital, elle en fut à peine chagrinée, considérant naturel et même bon, que cette petite vérole soit vaccinée dans la jeunesse et en bonne société.

Au début, Nekhludov avait résisté à ce nouveau genre de vie ; mais la lutte était trop difficile, parce que tout ce qu'il jugeait bon, alors qu'il croyait en soi-même, était tenu pour mauvais par les autres ; tandis que, au contraire, ce qui lui paraissait mauvais quand il croyait en soi était déclaré excellent par son entourage. Et il avait fini par céder : il avait cessé de croire en lui-même, et s'était mis à croire aux autres. Les premiers temps, ce renoncement de soi-même lui avait été

désagréable ; mais cela avait duré peu ; il s'était mis à fumer, à boire du vin, et ce sentiment pénible ayant lui-même disparu, il s'était senti allégé d'un poids.

Alors avec toute la passion de sa nature, Nekhludov s'était livré tout entier à cette vie nouvelle, qui était celle de son milieu, et il avait complètement étouffé en lui la voix qui réclamait autre chose. Cela avait commencé dès son installation à Pétersbourg, et s'était parachevé par son entrée dans l'armée.

En général, le service militaire démoralise les hommes, qu'il place dans des conditions d'oisiveté complète, c'est-à-dire en dehors d'un travail raisonnable et utile, et délivre des devoirs humains, en général, à la place desquels il ne met en avant que l'honneur spécial du régiment, de l'uniforme, du drapeau, et, en même temps d'une part le pouvoir illimité sur d'autres hommes, d'autre part, la soumission servile à ses chefs.

Mais lorsqu'à la dépravation du service militaire lui-même, en général, avec son honneur de l'uniforme, du drapeau, et l'autorisation de la violence et de l'assassinat, vient s'ajouter celle de la richesse et du contact avec la famille impériale, comme cela a lieu pour les régiments de la garde, où servent seulement les officiers riches et nobles, les hommes qui y sont soumis arrivent à un état d'égoïsme insensé, presque fou. C'est dans cet état

que se trouvait Nekhludov depuis qu'il était entré dans l'armée et vivait comme ses camarades.

On n'avait rien à faire qu'à revêtir un bel uniforme, bien brossé, non par soi mais par les autres ; un casque et des armes également faits, nettoyés et servis par d'autres ; caracoler sur un superbe cheval, également nourri et dressé par d'autres ; galoper avec ses camarades, brandir son sabre, tirer des coups de feu et apprendre ce métier à d'autres hommes. C'était là toute la besogne, et les plus haut placés, jeunes et vieux, le tsar et son entourage, tous, non seulement approuvaient cette occupation, mais la louaient et s'en montraient reconnaissants. En outre, on considérait comme bon et important de dépenser de l'argent sans songer d'où il provenait, de manger et surtout de boire ensemble dans les clubs d'officiers ou dans les restaurants les plus chers ; puis les théâtres, les bals, les femmes ; de nouveau la galopade, le moulinet du sabre, le caracolage, et encore l'argent jeté à pleines mains, le vin, les cartes et les femmes.

Une pareille vie agit d'une façon aussi dépravante, surtout sur les militaires, parce qu'un civil qui mènerait une vie semblable, au fond de son âme ne pourrait n'en pas avoir honte. Les militaires, au contraire, la considèrent comme absolument indispensable et s'en glorifient, surtout pendant la guerre, comme cela arrivait à Nekhludov

entré au service après la déclaration de la guerre contre la Turquie.

« Nous sommes prêts à sacrifier notre vie à la guerre, par conséquent cette vie insouciant et gaie que nous menons est non seulement excusable, mais elle est encore indispensable pour nous. Aussi est-elle la nôtre ».

Tel était, à cette période de sa vie, le raisonnement inconscient de Nekhludov ; il jouissait de s'être affranchi de toutes les contraintes morales auxquelles il s'était astreint dans sa jeunesse, et il laissait se développer en lui un véritable état de folie égoïste.

Et c'est dans cet état qu'il se trouvait quand, après trois ans, il revint chez ses tantes.

Nekhludov s'était arrêté chez ses tantes, d'abord parce que leur domaine se trouvait sur la route qu'il devait suivre pour rejoindre son régiment, ensuite parce qu'elles l'en avaient instamment prié ; mais surtout pour revoir Katucha. Peut-être avait-il d'avance à l'égard de la jeune fille, dans le fond de son âme, un dessein mauvais dicté par l'instinct animal qui, maintenant, prédominait en lui ; en tout cas il ne se l'avouait pas, et voulait tout simplement se retrouver dans le lieu où il s'était senti si bien autrefois ; revoir ses tantes, charmantes et bonnes, bien qu'un peu ridicules, qui, toujours, imperceptiblement pour lui, l'avaient enveloppé de tendresse et d'admiration, et revoir la charmante Katucha de laquelle il gardait un souvenir si agréable.

Il arriva fin mars, un vendredi saint, en plein



dégel, par une pluie torrentielle, si bien qu'en approchant de la maison il était transi et mouillé jusqu'aux os mais dispos et très entraîné, comme il en était coutumier à cette période de sa vie. « Pourvu qu'elle soit encore là ! » — songeait-il, en entrant dans la cour toute pleine de neige fondue et en apercevant la vieille demeure et le mur de briques de l'enclos, qu'il connaissait si bien. Il s'attendait à la voir accourir sur le perron, aussitôt le coup de sonnette; mais au lieu d'elle apparurent deux femmes, pieds nus et jupes retroussées, portant des seaux, et occupées, évidemment, à laver les planchers. Elle n'était pas non plus sur le grand perron, seul se montra Tikhone, le valet, lui aussi en tablier et qui était probablement aussi occupé au nettoyage. Dans l'antichambre il fut reçu par Sophie Ivanovna, en robe de soie et en bonnet.

— Comme tu es gentil d'être venu ! — s'écria Sophie Ivanovna en l'embrassant. — Marie est un peu souffrante, ce matin elle s'est fatiguée à l'église. Nous nous sommes confessées.

— Tante Sonia, je vous félicite, — dit Nekhludov en lui baisant la main. — Excusez-moi, je vous ai mouillée.

— Va dans ta chambre. Tu es tout trempé. Et voilà que tu as déjà des moustaches... Katucha ! Katucha ! Qu'on lui prépare vite du café.

— Tout de suite ! — répondit du corridor une voix si agréablement connue. Et le cœur de

Nekhludov se mit à battre joyeusement : « Elle est ici ! » Et c'était comme si le soleil se fût montré entre les nuages. Nekhludov suivit gaîment Tikhone, qui le conduisit, pour se changer, dans sa chambre d'autrefois.

Nekhludov eût bien désiré questionner Tikhone sur Katucha : comment elle allait ? ce qu'elle faisait ? si elle était fiancée ? Mais Tikhone était à la fois si respectueux et si digne, il insistait tellement pour verser lui-même l'eau de la cruche sur les mains de Nekhludov, que celui-ci n'osa pas l'interroger sur Katucha, et se borna à lui demander des nouvelles de ses petits-enfants, du vieux cheval de son frère, du chien de garde Polkan. Tout le monde était en vie et se portait bien, sauf Polkan, atteint de rage l'année précédente.

Tandis que Nekhludov changeait de vêtements, il entendit un pas léger dans le corridor, et un heurt à la porte. Nekhludov reconnut le pas et la façon de frapper. Elle seule marchait et frappait de cette manière.

Il jeta vivement sur ses épaules son manteau tout trempé, s'approcha de la porte et cria :

— Entrez !

C'était elle, Katucha. Toujours la même, mais plus charmante encore. De même qu'autrefois, ses yeux noirs qui louchaient légèrement et riaient avec tant de naïveté, regardaient de bas en haut. Comme autrefois elle portait un tablier blanc,

très propre. Elle venait lui apporter, de la part des tantes, une savonnette parfumée dont on avait, à l'instant même, retiré l'enveloppe, et deux serviettes : une grande, avec des broderies russes, puis une serviette éponge. Et le savon, à peine sorti de son enveloppe avec ses lettres en relief, et les serviettes et elle-même, tout cela était également propre, frais, intact, et délicieux. Mais à sa vue, les lèvres de la jeune fille, rouges, fermes, charmantes comme jadis, se plissèrent d'une joie débordante.

— Heureuse arrivée à vous, Dmitri Ivanovitch !  
— prononça-t-elle avec un léger effort, et son visage se couvrit de rougeur.

— Je te salue... je vous salue, — il ne savait s'il devait lui dire « tu » ou « vous » ; et lui aussi se sentit rougir. — Vous allez bien ?

— Dieu merci... Votre tante vous envoie votre savon préféré, à la rose, — dit-elle en posant le savon sur la table, et en étalant les serviettes sur les bras des fauteuils.

— Ils ont les leurs, — objecta solennellement Tikhone, en montrant du doigt, avec orgueil, une grande trousse aux fermoirs d'argent, remplie d'une énorme quantité de flacons, de brosses, de fixatifs, de parfums et d'objets de toilette, que Nekhludov avait ouverte sur la table.

— Remerciez ma tante. Et comme je suis heureux d'être venu, — ajouta Nekhludov, sentant

qu'au fond de son âme tout redevenait doux et lumineux comme autrefois.

Elle sourit en réponse, et sortit de la chambre.

Les tantes de Nekhludov, qui l'avaient toujours adoré, l'accueillirent cette fois avec plus d'empressement encore que de coutume. Dmitri allant à la guerre pouvait être blessé, tué. Cela les mettait en émoi.

L'intention première de Nekhludov avait été de s'arrêter seulement une journée, mais en revoyant Katucha, il se décida de rester deux jours de plus pour passer chez ses tantes la fête de Pâques, et, comme il avait donné rendez-vous, à Odessa, à son ami Schenbok, il lui télégraphia de venir plutôt le rejoindre chez ses tantes.

Dès qu'il avait revu Katucha, Nekhludov avait senti renaître en lui le sentiment ancien. Comme jadis, il ne pouvait apercevoir sans une sincère émotion le tablier blanc de Katucha, ni entendre sans plaisir ses pas, sa voix, son rire, ni subir avec indifférence, surtout quand elle souriait, le regard de ses yeux noirs comme les cassis mouillés ; et, principalement, il ne pouvait sans trouble la voir rougir à sa rencontre. Il se sentait amoureux, mais non plus comme au temps où son amour était pour lui un mystère qu'il n'osait s'avouer à lui-même, où il avait la conviction qu'on ne peut aimer qu'une fois ; maintenant il se savait amoureux et s'en réjouissait et, tout en essayant

de n'y point penser, il savait aussi en quoi consistait cet amour et ce qu'il en pouvait résulter.

En Nekhludov, comme en tous les humains, il y avait deux hommes : l'un — l'homme moral, cherchant son bien dans le bien des autres ; l'autre — l'homme animal, cherchant seulement son bien personnel, et prêt, pour ce bien, à sacrifier celui de tous les êtres au monde. Et dans cette période de folie égoïste, provoquée chez lui par la vie de Pétersbourg et par la vie militaire, l'homme animal dominait en lui et étouffait complètement l'homme moral. Cependant, quand il eut revu Katoucha et que ses sentiments anciens à son égard se furent réveillés, l'homme moral redressa la tête et réclama ses droits. Ce fut la cause d'une lutte inconsciente mais ininterrompue qui se livra en Nekhludov durant les deux journées qui précédaient Pâques.

Au fond de son âme il savait que son devoir était de partir, qu'il ne devait pas rester davantage chez ses tantes, et qu'il n'en pourrait résulter rien de bon ; mais il se sentait si bien, si joyeux, qu'il ne se l'avouait pas et restait.

Le samedi soir, veille de Pâques, le prêtre, accompagné du diacre et du sacristain, vint pour célébrer l'office ; ils racontèrent toutes les peines qu'ils avaient eues à franchir en traîneau les mares formées par le dégel, dans le parcours des

trois verstes qui séparaient l'église de la maison des tantes.

Nekhludov, qui assista à la cérémonie avec ses tantes et tous les domestiques, ne se lassait pas de regarder Katucha, qui se tenait près de la porte et apportait les encensoirs; après avoir échangé avec le prêtre, puis avec ses tantes, les trois baisers, au moment de rentrer dans sa chambre, il entendit dans le corridor la voix de Matrena Pavlovna, la vieille femme de chambre de Marie Ivanovna, qui, disait-elle, se préparait à se rendre à l'église, avec Katucha, pour faire bénir le pain pascal, et il pensa : « Moi aussi, j'irai. »

La route était si impraticable qu'on ne pouvait songer à se rendre à l'église ni en voiture, ni en traîneau, aussi Nekhludov, qui donnait des ordres chez ses tantes comme chez lui, fit-il seller le vieux cheval, celui qu'on appelait « l'étalon du frère », et, au lieu d'aller se coucher, il revêtit son brillant uniforme au pantalon collant, endossa son manteau et, sur le vieux cheval trop nourri, lourd, hennissant à chaque instant dans la nuit, à travers la neige et la boue, il se rendit à l'église du village.

Cette messe restait pour Nekhludov un des plus doux et des plus lumineux souvenirs de sa vie.

Le service était déjà commencé quand, après une longue course à travers les ténèbres éclairées seulement, par endroits, du reflet blanc de la neige, en faisant clapoter l'eau, il pénétra enfin, dans la cour de l'église, chevauchant l'étalon qui agitait ses oreilles à la vue des lampions allumés autour de l'église.

Ayant reconnu le neveu de Marie Ivanovna, les paysans le conduisirent dans un endroit sec, où il pût mettre pied à terre, emmenèrent son cheval et firent entrer Nekhludov dans l'église. L'église était déjà remplie de monde.

Sur la droite se tenaient les paysans : les vieux en cafetans confectionnés à la maison, les pieds entourés de bandes de toile blanche et chaussés de

*lapti* ; les jeunes en cafetans de drap neuf, les reins ceints d'une écharpe claire, et aux pieds, des bottes. A gauche, les femmes coiffées de fichus de soie rouge, vêtues de casaquins de velours, avec des manches rouge vif, des jupes bleues, vertes, rouges, et chaussées de souliers ferrés. Les plus vieilles, modestes, avec leurs fichus blancs, leurs cafetans gris, leurs vieux souliers ou des *lapti* neufs, s'étaient placées dans le fond ; entre elles et les femmes mieux habillées, se tenaient les enfants, les cheveux bien huilés. Les paysans faisaient de grands signes de croix et de grands saluts, en rejetant leur chevelure en arrière : les femmes, surtout les vieilles, fixaient obstinément l'icône entourée de cierges, appuyaient fortement leurs doigts rapprochés tour à tour sur le front, les deux épaules, et le ventre, en marmottant quelque chose, s'inclinaient ou tombaient à genoux. Les enfants, imitant les grandes personnes, priaient avec ferveur surtout quand on les regardait. L'icônostase d'or ruisselait de lumière, au milieu des cierges enveloppés d'or. Le grand candélabre était tout garni de cierges. Du jubé éclatèrent les chœurs joyeux des chanteurs bénévoles où le mugissement des basses se mariait au soprano aigu des voix enfantines.

Nekhludov vint se mettre en avant. L'aristocratie occupait le milieu : un propriétaire foncier avec sa femme et son fils, celui-ci en veste de matelot ;



puis l'inspecteur de police, l'employé du télégraphe, un marchand chaussé de hautes bottes, le maire du village avec sa médaille au cou ; et, à droite du jubé, derrière la femme du propriétaire, Matrena Pavlovna, en robe aux couleurs changeantes, les épaules couvertes d'un châle bordé d'une bande blanche, et Katucha, en robe blanche plissée, la taille serrée dans une ceinture bleue, et un nœud rouge dans ses cheveux noirs.

Tout avait un air de fête ; tout était solennel, gai, et charmant : les prêtres avec leurs chasubles d'argent, coupées d'une croix d'or ; le diacre et le sacristain avec leurs étoles brodées d'or et d'argent ; les chants d'allégresse des chantres de bonne volonté, aux cheveux luisants ; les motifs joyeux, cadencés, des cantiques de fêtes ; les bénédictions répétées du prêtre élevant le cierge au-dessus des fidèles ; la façon dont tout le monde, à maintes reprises, psalmodiait : Christ est ressuscité ! Christ est ressuscité ! Tout cela était beau, mais plus belle encore était Katucha avec sa robe blanche, sa ceinture bleue, son nœud rouge dans ses cheveux noirs, et ses yeux étincelants de joie.

Nekhludov sentait que, sans se retourner, elle le voyait. Il vit cela en passant tout près d'elle pour aller vers l'autel. Il n'avait rien à lui dire ; mais quand il fut près d'elle, il inventa et dit :

— Ma tante vous prévient qu'on se décarèmera après la messe de minuit.

Son jeune sang, comme toujours quand elle voyait Nekhludov, lui afflua au visage, et ses yeux noirs s'arrêtèrent sur lui, rians, heureux, dans un regard naïf de bas en haut.

— Je sais, répondit-elle en souriant.

En ce moment, le sacristain qui traversait la foule avec un vase de cuivre passa près de Katucha, et, sans la voir, l'effleura de son étole. Le sacristain, évidemment par déférence pour Nekhludov, avait voulu s'effacer devant lui et ainsi avait repoussé Katucha. Nekhludov fut stupéfait de voir que le sacristain ne comprenait pas que tout ce qui existait dans l'église, dans le monde, n'existait que pour Katucha, et qu'on pouvait négliger tout au monde hormis elle, parce qu'elle était le centre de tout. C'était pour elle que brillait l'or de l'icônostase, que brûlaient tous les cierges du candélabre, que montaient tous ces chants d'allégresse : « La Pâque du Seigneur ! hommes réjouissez-vous ! » Tout ce qui était beau et bon sur la terre était pour elle. Et il lui semblait que Katucha le comprenait. Nekhludov pensait ainsi en voyant les formes sveltes de la jeune fille, dans sa robe blanche plissée, et son visage plein de joie recueillie, lui disant que tout ce qui chantait en lui devait aussi chanter en elle.

Entre la première et la seconde messe, Nekhludov sortit de l'église. Devant lui la foule s'écartait et le saluait. Certains le reconnaissaient ;

d'autres demandaient : « Qui est-il ? » Il s'arrêta sur le parvis. Les mendiants l'entourèrent : il leur distribua la menue monnaie qu'il avait dans sa bourse et descendit l'escalier du perron.

L'aube commençait à poindre, mais le soleil ne paraissait pas encore. Les fidèles allaient s'asseoir parmi les tombes qui entouraient l'église. Katucha était restée à l'intérieur, et Nekhludov s'arrêta pour l'attendre.

En faisant résonner les clous des bottes sur les dalles, la foule continuait de sortir et se répandait dans la cour et dans le cimetière de l'église.

Un très vieil homme, à la tête branlante, le pâtissier de Marie Ivanovna, arrêta Nekhludov et l'embrassa trois fois ; puis sa femme, une vieille toute ridée, la tête couverte d'un fichu de soie, lui tendit un œuf teint en jaune safran. Derrière eux, un jeune et vigoureux paysan, vêtu d'un cafetan neuf avec une ceinture verte, s'approcha en souriant :

— Christ est ressuscité ! dit-il, un bon sourire dans les yeux ; et, passant ses bras autour du cou de Nekhludov et lui chatouillant le visage de sa barbe courte, frisée, tandis qu'il l'imprégnait de son odeur particulière, agréable, de moujik, il l'embrassa trois fois à pleine bouche, de ses lèvres fortes et fraîches.

Pendant que Nekhludov s'embrassait avec le paysan et recevait de lui un œuf teint en brique, il

vit sortir de l'église la robe changeante de Matrena Pavlovna et la chère petite tête brune au nœud rouge.

Elle l'aperçut tout de suite à travers les têtes des gens qui marchaient devant elle; et il vit comment son visage s'éclaira.

Elle sortit sur le parvis avec Matrena Pavlovna et s'arrêta pour donner de l'argent aux mendiants. L'un des mendiants qui s'approcha de Katucha avait une plaie rouge à la place du nez. Elle prit quelque chose dans son mouchoir, puis s'avança vers lui, et l'embrassa trois fois sans témoigner la moindre répulsion, au contraire, avec le même rayonnement dans les yeux. Pendant qu'elle embrassait le mendiant, ses yeux rencontrèrent ceux de Nekhludov; ils paraissaient demander : « Est-ce bien ce que je fais là? »

« Mais oui, ma bien-aimée, tout est bien, tout est beau, je t'aime. »

Les deux femmes descendirent les degrés, et Nekhludov vint à leur rencontre. Il ne voulait point leur souhaiter la Pâque, mais il ne pouvait s'empêcher de s'approcher d'elles.

— Christ est ressuscité! — dit Matrena Pavlovna, avec un signe de tête, un sourire et une voix qui démontraient l'égalité de tous ce jour-là; puis elle s'essuya la bouche avec son mouchoir et tendit ses lèvres à Nekhludov.

— Ressuscité! répondit-il; et il l'embrassa.

Il jeta un regard sur Katucha. Elle rougit et s'approcha de lui.

— Christ est ressuscité ! Dmitri Ivanovitch.

— En vérité, ressuscité ! dit-il.

Ils s'embrassèrent deux fois et s'arrêtèrent, se demandant s'ils devaient continuer ; puis, ayant décidé qu'ils le devaient, ils s'embrassèrent une troisième fois, et tous deux sourirent.

— Vous n'allez pas chez le prêtre ? demanda Nekhludov.

— Non, nous attendrons ici, Dmitri Ivanovitch, dit Katucha, avec effort, comme si après un travail joyeux elle respirait à pleins poumons ; et elle le regarda droit dans les yeux, de ses yeux soumis, innocents, aimants, qui louchaient un peu.

Dans l'amour entre homme et femme survient toujours la minute où cet amour atteint son apogée et n'a plus rien de réfléchi, de conscient, ni de sensuel. Une telle minute Nekhludov l'avait connue en cette nuit de résurrection du Christ. Maintenant, s'il essayait de se rappeler toutes les circonstances dans lesquelles il avait vu Katucha, cette minute surgissait, effaçant tout le reste. La petite tête noire soigneusement peignée, la robe blanche plissée, enveloppant sa taille vierge et souple, et sa poitrine naissante, et cette rougeur, et ces yeux noirs rayonnants et tendres et, dans tout son être, les deux traits principaux : la pureté de son amour virginal, non seu-

lement pour lui, — il le savait — mais pour tous et pour tout, non seulement pour ce qu'il y avait de beau au monde, mais encore pour ce mendiant qu'elle avait embrassé.

Cet amour, il le sentait cette nuit-là en elle comme en lui-même ; et il sentait que cet amour les fondait tous deux en un être unique.

Ah ! s'il avait pu en rester à ce sentiment éprouvé dans cette nuit ! « Oui, tout ce qui s'est passé de terrible entre nous, n'est venu qu'après cette nuit de Pâques ! » songeait-il, assis devant une fenêtre dans la salle des jurés.

Au retour de l'église, Nekhludov soupa avec ses tantes et, pour se fortifier, suivant une habitude contractée au régiment, il but de l'eau-de-vie et du vin ; puis il regagna sa chambre et s'endormit tout habillé.

Un coup frappé à la porte le réveilla. La façon de frapper lui indiqua que c'était elle. Il sauta à bas de son lit en se frottant les yeux.

— Katucha, est-ce toi ? Entre, dit-il en se levant.

Elle entre-bâilla la porte.

— On vous appelle pour manger, dit-elle.

Elle portait la même robe blanche, mais n'avait plus le nœud dans ses cheveux. Elle le regardait dans les yeux, le visage rayonnant, comme si elle lui eût annoncé quelque chose d'extraordinairement heureux.

— Tout de suite, répondit-il en prenant un peigne pour remettre ses cheveux en ordre.

Elle resta encore une minute. Ayant remarqué cela, il jeta son peigne et, brusquement, s'élança vers elle. Mais au même moment, elle se retourna d'un mouvement rapide et glissa, de son pas léger, sur le passage du corridor.

« Quel imbécile j'ai été de ne la point retenir », se dit Nekhludov.

Et il courut après elle dans le corridor.

Il ne savait lui-même ce qu'il voulait d'elle. Mais il avait eu l'impression, quand elle était entrée dans sa chambre, qu'il devait faire ce que tous font en pareille occasion, et il ne l'avait pas fait.

— Katucha, arrête-toi, lui dit-il.

Elle se retourna.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle en s'arrêtant.

— Rien, seulement...

Et, faisant un effort sur lui-même, se rappelant comment les hommes de sa condition agissent en pareil cas, il passa son bras autour de la taille de Katucha.

Elle s'arrêta et le fixa dans les yeux.

— Il ne faut pas, Dmitri Ivanovitch, il ne faut pas, dit-elle, devenue toute rouge et sur le point de pleurer; puis, de sa petite main forte et rugueuse elle écarta son bras.

Nekhludov la lâcha et soudain éprouva une sensation non seulement de malaise et de honte, mais



de répugnance pour soi-même. Alors il eût dû croire en lui-même ; mais il ne comprit pas que cette honte et cette répugnance étaient le jaillissement de ce qu'il y avait de meilleur en son âme, au contraire il lui sembla que sa sottise seule parlait en lui et qu'il était de son devoir de faire comme tout le monde.

Il la poursuivit de nouveau, la reprit par la taille et l'embrassa dans le cou. Ce baiser ne ressemblait point à ceux donnés deux fois déjà : le premier, inconscient, derrière le massif de lilas, puis ceux du matin, à l'église. Celui-ci était terrible, et elle le sentit.

— Que faites-vous donc ? s'écria-t-elle.

A sa voix, il semblait qu'il eût détruit quelque chose d'infiniment précieux, et elle s'enfuit à toutes jambes.

Il gagna la salle à manger. Ses tantes, en grande toilette, le médecin et une voisine en étaient aux hors-d'œuvre. Tout se passait comme à l'ordinaire, mais dans l'âme de Nekhludov grondait la tempête. Il ne comprenait rien à ce qu'on lui disait, répondait de travers et ne pensait qu'à Katoucha, à son dernier baiser, quand il l'avait saisie dans le corridor. Il ne pouvait plus penser à rien d'autre. Quand elle entra dans la salle, il ne leva pas les yeux sur elle, mais tout son être sentait sa présence, et il devait faire un effort sur soi pour ne pas la regarder.

Aussitôt après le repas, il retourna dans sa chambre où, très ému, il marcha longtemps de long en large, l'oreille tendue aux bruits de la maison et guettant ses pas. Non seulement l'animal qui était en lui avait relevé la tête, mais il avait étouffé l'être spirituel qui le gouvernait lors de son premier séjour, et ce matin encore à l'église ; et maintenant cette redoutable bête humaine régnait seule dans son âme. Nekhludov ne cessait d'épier Katucha, malgré cela il ne put se trouver seul avec elle une seule fois de la journée. Probablement qu'elle l'évitait. Cependant, vers le soir, elle fut obligée de rentrer dans une chambre voisine de la sienne. Le médecin ayant consenti à rester jusqu'au lendemain, Katucha avait reçu l'ordre de lui préparer une chambre pour la nuit. Au bruit de ses pas, Nekhludov, marchant doucement et retenant sa respiration, comme s'il allait commettre un crime, se glissa derrière elle dans la chambre.

Ses deux mains passées dans une taie, afin d'y introduire l'oreiller, elle se retourna vers lui et sourit, non plus de ce sourire joyeux et confiant de jadis, mais d'un sourire craintif, angoissé. Ce sourire semblait lui dire que ce qu'il faisait était mal. Nekhludov s'arrêta un instant. A ce moment la lutte était encore possible. Quoique faiblement, il entendait la voix de son véritable amour qui lui parlait d'elle, de ses sentiments, de sa vie. Mais une autre voix lui disait : « Prends garde, tu vas laisser

échapper *ton* bonheur, *ton* plaisir. » Et cette dernière voix étouffa la première. Il s'approcha résolument d'elle. Le terrible et irrésistible instinct bestial s'empara de lui.

Sans lâcher son étreinte, Nekhludov la fit asseoir sur le lit, et, sentant qu'il fallait faire encore quelque chose, s'assit près d'elle.

— Dmitri Ivanovitch, mon chéri, je vous en supplie, laissez-moi, murmura-t-elle d'une voix suppliante. Voici Matrénéa Pavlovna ! — s'écria-t-elle en se dégageant brusquement.

Quelqu'un, en effet, s'approchait de la porte.

— Alors j'irai te rejoindre la nuit, — lui chuchota Nekhludov. — Tu seras seule ?

— Que dites-vous ? C'est impossible ! Il ne faut pas, dirent ses lèvres ; mais toute sa personne émue, troublée, disait autre chose.

C'était bien Matrénéa Pavlovna qui s'approchait de la porte. Elle entra dans la chambre apportant des couvertures ; elle jeta à Nekhludov un regard de reproche et gronda Katoucha qui avait oublié de prendre la couverture qu'il fallait.

Nekhludov sortit sans mot dire. Il n'éprouvait même pas de honte. Il avait lu un blâme dans le regard de Matrénéa Pavlovna, et elle avait, il le savait, le droit de le blâmer, car ce qu'il faisait était mal ; mais maintenant l'instinct bestial, supplantant son ancien amour, le dominait, régnait seul sur lui, et n'admettait aucun autre sentiment.

Il savait maintenant ce qu'il fallait faire pour satisfaire cet instinct et ne songeait plus qu'aux moyens d'y parvenir.

De toute la soirée il ne put tenir en place : tantôt il entrait chez ses tantes, revenait dans sa chambre, sortait sur le perron. Sa seule pensée était de la revoir ; mais elle l'évitait, surveillée d'ailleurs par Matrèna Pavlovna.

XVII

Ainsi se passa toute la soirée et la nuit vint. Le médecin alla se coucher. Les tantes regagnèrent leurs chambres. Nekhludov savait qu'en ce moment Matrénéa Pavlovna était dans la chambre à coucher de ses tantes et que Katoucha devait être seule à l'office. De nouveau il sortit sur le perron. La nuit était sombre, humide, chaude; et ce brouillard blanc, produit au printemps par la fonte de la dernière neige, emplissait l'air. De la rivière, à cent pas de la maison, venaient des bruits étranges : c'était la glace qui craquait.

Nekhludov descendit le perron, et, enjambant les flaques d'eau pour poser ses pieds sur la neige durcie, s'avança jusqu'à la fenêtre de l'office. Son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'il l'entendait battre; sa respiration tantôt s'arrêtait, tantôt s'exhalait en un souffle pénible. Une petite lampe

éclairait l'office; Katucha y était seule assise près de la table, les yeux perdus devant elle, l'air pensif. Longtemps il resta à la considérer désirant savoir ce qu'elle faisait, alors qu'elle ne se croyait vue de personne. Elle resta assise, immobile, pendant deux minutes, puis leva les yeux, sourit, fit un signe de tête, comme si elle se fût adressé un reproche à elle-même; puis, brusquement, appuya ses bras sur la table et se remit à regarder dans le vide.

Il restait à la regarder, écoutant, malgré lui, les battements de son propre cœur, et les bruits étranges venant de la rivière. Là-bas, sur la rivière, dans le brouillard, un travail incessant et lent se poursuivait, quelque chose semblait tantôt ronfler, tantôt craquer, s'effondrer, et de minces glaçons résonnaient comme du verre.

Immobile, il suivait sur le visage de Katucha, fatigué et pensif, les phases d'un travail intérieur pénible, et il avait pitié d'elle; mais, chose étrange, cette pitié ne faisait qu'augmenter son désir de la posséder.

Ce désir l'avait envahi tout entier.

Il frappa à la fenêtre. Comme mue par un choc électrique, elle frémit de tout son corps, son visage exprima la terreur. Puis elle se leva en sursaut, courut à la fenêtre, et colla son visage à la vitre. Elle garda son expression d'effroi quand, les deux mains posées au-dessus de ses yeux pour mieux

voir, elle le reconnut. Jamais encore il ne lui avait vu un air aussi grave. Elle ne sourit même qu'après qu'il lui eût souri, et, par soumission, car dans son âme il n'y avait point de sourire mais de la crainte. De la main il lui fit signe de venir le rejoindre dans la cour. Elle secoua négativement la tête faisant signe qu'elle ne sortirait pas et resta près de la fenêtre. Il colla encore son visage à la vitre, prêt à lui crier de sortir, mais, au même moment, elle se retourna vers la porte, quelqu'un l'avait sans doute appelée. Nekhludov s'éloigna de la fenêtre. Le brouillard était si épais qu'à cinq pas de la maison on ne distinguait plus les fenêtres, mais seulement une grande masse sombre, trouée par la lueur rouge, qui paraissait énorme, d'une lampe. Sur la rivière toujours le même ronflement, le même frottement, le même craquement, le même tintement de la glace. Non loin, à travers le brouillard, dans la cour, un coq chanta, d'autres répondirent; et plus loin, dans la campagne, d'autres lancèrent leurs appels alternés, fondus bientôt en un même grand bruit. Tout était calme alentour, excepté la rivière. C'était déjà le chant des coqs annonçant l'aube.

Ayant fait quelques pas de long en large devant la maison et s'étant plusieurs fois mouillé les pieds dans les flaques d'eau, Nekhludov s'approcha de nouveau de la fenêtre de l'office. A la lueur de la lampe, il revit Katucha assise près de la table,

dans une attitude indécise. A peine se fut-il approché de la fenêtre qu'elle leva les yeux sur lui. Il frappa. Aussitôt, sans même regarder qui frappait, elle sortit de l'office ; il entendit le grincement de la porte ouverte puis refermée. Il courut l'attendre près de l'entrée, et sans un mot, la serra dans ses bras. Pressée contre lui elle leva la tête, et offrit ses lèvres au baiser. Et ils étaient là, debout, dans un endroit sec, et, de plus en plus, grandissait en lui le désir impatient. Tout à coup la porte grinça, et, dans la nuit, la voix irritée de Matrénéa Pavlovna, cria :

— Katucha !

Elle s'arracha de ses bras et courut à l'office. Il entendit tirer le verrou. Puis, dans le silence revenu, la lueur rouge de la lampe disparut ; et plus rien que le brouillard et le fracas de la rivière.

Nekhludov s'approcha de la fenêtre et ne put rien voir. Il frappa, point de réponse. Il rentra dans la maison par le grand perron, mais il n'alla pas se coucher. Il ôta ses bottes, s'avança, pieds nus, dans le corridor jusqu'à la chambre voisine de celle de Matrénéa Pavlovna, où couchait Katucha. D'abord il entendit le ronflement paisible de Matrénéa Pavlovna et déjà voulait entrer, quand soudain quelque chose grinça ; elle se retournait sur son lit. Il resta immobile pendant cinq minutes. Quand tout se tut, et que de nouveau il entendit le ronflement



paisible, évitant avec soin de faire craquer le plancher, il alla plus loin et se trouva devant la porte de Katucha. Tout était calme; elle ne dormait certainement pas, sans quoi il eût entendu sa respiration. A peine eut-il murmuré, « Katucha » qu'elle se précipita vers la porte, et d'une voix qui semblait fâchée, l'invita à s'en aller.

— Mais que faites-vous là? Est-ce possible? Vos tantes vont se réveiller, disaient ses lèvres, mais tout son être disait : « Je suis toute à toi. »

Et c'est *cela* seul qu'entendit Nekhludov.

— Ouvre-moi seulement pour une minute, je t'en supplie, disait-il, sans comprendre ce qu'il disait.

Un silence se fit, puis il entendit une main qui à tâtons, cherchait le crochet de la porte. Le crochet grinça, la porte s'ouvrit et Nekhludov entra dans la chambre.

Il saisit Katucha telle qu'elle était, vêtue seulement d'une chemise de grosse toile, bras nus, la souleva et l'emporta.

— Ah! que faites-vous? murmurait-elle.

Mais, sans écouter ses paroles, il l'emportait chez lui.

— Ah! il ne faut pas, laissez-moi, disait-elle, et cependant elle se pressait contre lui.

. . . . .

Quand elle l'eût quitté, toute tremblante et silencieuse, sans répondre à ses paroles, il sortit sur le

perron, et resta là, debout, cherchant à comprendre tout ce qui venait de se passer.

Dehors, il faisait plus clair : en bas, le craquement, l'écoulement, le tintement des glaçons augmentaient toujours, et à ces bruits, s'ajoutait le murmure de l'eau. Derrière le rideau de brouillard, qui commençait à descendre, transparaisait vaguement le croissant de la lune, éclairant d'un jour blafard quelque chose de sombre et d'effrayant.

« Qu'est-ce que tout cela ? M'est-il arrivé un grand bonheur ou un grand malheur ? » se demandait-il. « Bah ! tout le monde agit de même », se dit-il ; et il alla se coucher.

## XVIII

Le lendemain, le brillant et gai Schenbok vint retrouver Nekhludov chez ses tantes, et celles-ci furent tout à fait séduites par son élégance, sa politesse, sa générosité et son affection pour Dmitri. Bien que leur plaisant beaucoup, sa générosité provoquait un peu d'étonnement par son exagération. Il donnait un rouble aux mendiants aveugles, en distribuait quinze comme pourboires aux domestiques, et, sans hésitation, avait déchiré un mouchoir de batiste brodé pour panser Suzette, le caniche de Sophie Ivanovna, qui s'était écorché la patte, (et Sophie Ivanovna savait que de pareils mouchoirs ne coûtent pas moins de quinze roubles la douzaine). Jamais les tantes n'avaient rien vu de pareil ; elles ignoraient que ce Schenbok avait deux cent mille roubles de dettes qu'il était sûr de ne jamais payer, de sorte que vingt-cinq roubles

de plus ou de moins n'avaient guère d'importance pour lui.

Schenbok ne resta qu'une journée, et la nuit suivante repartit avec Nekhludov. Ils ne pouvaient prolonger leur séjour, car ils étaient parvenus à la limite extrême du délai qui leur était accordé pour rejoindre leur régiment.

Durant cette dernière journée passée chez ses tantes, l'âme de Nekhludov ne pouvait se détacher du souvenir de la nuit précédente; deux sentiments opposés s'y livraient combat : l'un, le souvenir brûlant d'un amour bestial qui, bien que n'ayant pas donné tout ce qu'il promettait, laissait cependant une certaine satisfaction du désir réalisé; l'autre, la conscience d'avoir commis un acte mauvais, qui devait être réparé, et non point pour elle, mais pour lui.

Car dans l'état de folie égoïste où il se trouvait, Nekhludov ne pouvait penser qu'à soi; il s'inquiétait de la façon dont on pourrait envisager sa conduite envers la jeune fille, et il ne songeait nullement à ce que celle-ci pourrait ressentir ni à ce qu'il adviendrait d'elle.

Il croyait bien que Schenbok avait deviné ses relations avec Katucha, et cela flattait son amour-propre.

— Voilà donc la cause de ton affection subite pour tes tantes, lui dit Schenbok, dès qu'il eut aperçu Katucha, et c'est pourquoi tu restes ici une

semaine. Ma foi, à ta place, j'en aurais fait autant  
Elle est charmante !

Nekhludov pensa, en dépit de ses désirs non rassasiés, qu'il était plus avantageux encore de partir et de rompre d'un seul coup des relations difficiles à continuer. Il pensa aussi qu'il était de son devoir de donner de l'argent à Katoucha, non point pour elle, ni parce qu'elle pourrait en avoir besoin, mais parce que cela se fait toujours ainsi et qu'on l'eût considéré comme un homme sans honneur s'il ne l'avait point payée pour l'avoir possédée. Et il lui donna une somme en rapport avec leur situation respective.

Le jour du départ, après le dîner, il l'attendit dans l'antichambre. A sa vue, elle devint toute rouge et voulut passer, montrant du regard la porte ouverte de l'office ; mais il la retint.

— Je voulais te dire adieu, — dit-il, en froissant dans sa main une enveloppe où il avait mis un billet de cent roubles. — Voici, je...

Elle devina, fronça les sourcils, secoua la tête et repoussa sa main.

— Non, prends, murmura-t-il, et il lui enfonça l'enveloppe dans l'ouverture de son corsage ; et, comme si lui-même s'était brûlé, fronçant à son tour les sourcils et geignant, il courut dans sa chambre.

Et longtemps après cela, marchant de long en large, il se tordait, sursautait, poussait des exclamations.

mations, comme torturé par une douleur physique au souvenir de cette scène.

Mais que faire ? C'est toujours ainsi. C'était ainsi qu'avait agi Schenbok à l'égard de l'institutrice dont il lui avait conté l'histoire ; de même son oncle Gricha ; de même son propre père, quand il avait eu d'une paysanne de ses terres ce fils naturel, Mitenka, qui vivait encore. Et, puisque tout le monde agit ainsi, c'était donc ainsi qu'il devait agir.

Il essayait ainsi de se rassurer sans toutefois y parvenir complètement. Ses souvenirs brûlaient sa conscience.

Dans le tréfonds de son âme il jugeait son action si laide, si basse, si cruelle, que non seulement il avait perdu le droit de juger les autres, mais même de les regarder en face, et cependant il était forcé de se considérer soi-même comme un jeune homme rempli de noblesse, d'honneur et de générosité. A ce prix seulement il pouvait continuer à vivre gaiement et joyeusement comme il le faisait. Il n'avait pour cela qu'un seul moyen : ne plus penser à cela. C'est ce qu'il fit.

La vie où il entrait, — le milieu nouveau, les camarades, la guerre, — aida à cet oubli. Et plus il vivait plus il oubliait ; si bien qu'il avait totalement oublié.

Une fois seulement, à son retour de la guerre, s'étant arrêté chez ses tantes dans l'espoir d'y

revoir Katucha, il avait éprouvé un serrement de cœur en apprenant qu'elle n'était plus là, qu'elle avait quitté la maison, peu après son départ, pour accoucher, qu'elle avait accouché quelque part, et que depuis, au dire des tantes, elle était tombée très bas. Selon les dates, cet enfant, né d'elle, pouvait être de lui; mais il pouvait aussi ne pas être le sien. Ses tantes lui racontèrent qu'elle était une débauchée, la nature de sa mère. Ce jugement des tantes le satisfaisait, car il se trouvait en quelque sorte absous. Cependant il eut d'abord l'intention de les rechercher, elle et son enfant; mais, ensuite, précisément parce qu'au fond de son âme, le souvenir de sa conduite lui était pénible et honteux, il ne tenta aucun effort pour la retrouver; et, plus encore, il oublia sa faute et cessa complètement d'y penser.

Et voici qu'à présent, un hasard extraordinaire lui rappelait tout cela, et lui faisait toucher du doigt l'égoïsme, la cruauté, la bassesse, grâce auxquels, dix années durant, il avait pu vivre tranquillement, avec un pareil péché sur la conscience. Mais il était encore loin d'un aveu pareil, et en ce moment encore il songeait uniquement à éviter que tout se découvrit sur le champ, et que ses révélations ou celles de son défenseur ne le couvrissent de honte devant tout le monde.

## XIX

Telle était la disposition d'esprit de Nekhludov quand, de la salle du tribunal, il passa dans celle du jury. Assis près de la fenêtre, il entendait le brouhaha des conversations de ses collègues et fumait sans arrêt.

Le marchand jovial, sans nul doute, appréciait fort la manière dont Smielkov charmaît ses loisirs.

— Eh ! l'ami, il noçait gaillardement, à la sibérienne. Et lui, pas bête, en avait choisi, une fille !

Le chef du jury exposait des considérations quelconques tendant à démontrer que tout dépend de l'expertise. Pierre Guerrassimovitch plaisantait et riait aux éclats avec le commis juif. Nekhludov répondait par monosyllabes aux questions qu'on lui adressait, n'ayant qu'un désir : qu'on le laissât tranquille.

Quand l'huissier, à la démarche sautillante,



entra dans la salle pour rappeler les jurés, Nekhludov éprouva un sentiment d'effroi, comme s'il allait, non juger, mais être jugé lui-même. Déjà, au fond de son âme, il se trouvait misérable, indigne de regarder en face les autres hommes, et cependant, la force de l'habitude le ramena, d'un pas très assuré, sur l'estrade, où il reprit son siège, le deuxième après celui du chef du jury ; puis il croisa les jambes et se mit à jouer avec son pince-nez.

On ramenait en ce moment les prévenus, qui avaient été emmenés hors de la salle.

De nouvelles figures avaient été introduites, les témoins, et Nekhludov remarqua que Maslova paraissait ne pas pouvoir détacher ses regards d'une grosse dame tapageusement vêtue de soie et de velours et coiffée d'un énorme chapeau orné d'un grand nœud, assise au premier rang derrière la grille, et tenant passé dans son bras nu jusqu'au coude, un élégant réticule. Bientôt il apprit que ce témoin était la tenancière de la maison où vivait Maslova.

Immédiatement, on procéda à l'interrogatoire des témoins : noms, religion, etc. Après qu'on leur eut demandé s'ils voulaient ou non déposer sous la foi du serment, le même vieux prêtre, en traînant péniblement ses jambes et rajustant sa croix d'or, reparut sur l'estrade, avec la même sérénité, la même assurance de remplir une fonc-

tion importante et utile, pour faire prêter serment aux témoins et à l'expert. Cette formalité remplie, le président fit sortir tous les témoins sauf la femme Kitaieva, tenancière de la maison de tolérance. On lui demanda ce qu'elle savait de l'affaire. Avec un sourire affecté, balançant à chaque phrase sa tête chapeauté, la Kitaieva déposa avec force détails et un accent allemand très prononcé :

D'abord le garçon de l'hôtel, Simon, était venu dans son établissement y chercher une fille pour un riche marchand sibérien. Elle avait envoyé Lubacha. Quelque temps après, Lubacha était revenue avec le marchand. Le marchand était déjà en extase — ajouta la Kitaviéva avec un léger sourire, — puis il continua à boire chez nous, et à régaler toutes les filles, jusqu'à ce que, n'ayant plus d'argent sur lui, il envoya à l'hôtel où il était descendu, cette même Lubacha, pour laquelle il avait une réelle « prédilection », — ajouta-t-elle en tournant les yeux vers la prévenue.

Nekhludov crut voir Maslova sourire à ces paroles, et ce sourire lui inspira du dégoût. Un sentiment étrange, imprévu, de répulsion mêlée de pitié, envahit son cœur.

— Le témoin voudrait-il nous faire connaître son opinion sur Maslova ? — demanda, timide et rougissant, le défenseur désigné d'office, de Maslova.

— Aussi bonne que possible, — répondit la

Kitaiéva, — c'est une personne très instruite et qui a du chic. Elle a été élevée dans une famille noble, et sait même lire le français. Peut-être lui est-il arrivé de boire un peu trop, mais jamais au point de s'oublier. Une jeune fille tout à fait bien.

Katucha regardait la tenancière, mais tout d'un coup ses yeux se tournèrent vers les jurés, s'arrêtèrent sur Nekhludov, et son visage devint grave, même sévère. Un de ses yeux sévères louchait. Pendant un temps assez long cet étrange regard resta posé sur Nekhludov, et, malgré son effroi, celui-ci ne pouvait détacher sa vue de ces yeux qui louchaient et dont le blanc étincelait. Il se remémora l'affreuse nuit, le craquement de la glace, le brouillard, et surtout cette lune échanquée, renversée, qui, se levant au matin, avait éclairé quelque chose de sombre et de terrible. Et ces deux yeux noirs, rivés aux siens, lui rappelaient vaguement cette chose noire et terrible.

« Elle m'a reconnu », — songea-t-il. Et Nekhludov se renfonça dans son siège, attendant le choc. Mais elle ne l'avait pas reconnu. Elle soupira tranquillement, et, de nouveau, fixa le président. Nekhludov songeait aussi. « Ah ! que cela finisse plus vite », Il éprouvait une impression souvent déjà ressentie à la chasse, alors qu'il s'agissait d'achever un oiseau blessé : de la répulsion, de la pitié, du chagrin. L'oiseau blessé se débat dans la carnassière, à la fois on ressent du dégoût,

de la pitié, on voudrait l'achever au plus vite et oublier.

En écoutant l'interrogatoire des témoins, Nekhludov ressentait précisément ce sentiment complexe.

Comme un fait exprès, l'affaire traînait en longueur : quand on eut, un à un, interrogé les témoins et l'expert ; quand, suivant la coutume, le substitut du procureur et les avocats eurent posé, d'un air très important, quantité de questions parfaitement inutiles, le président invita les jurés à prendre connaissance des pièces à conviction, consistant en une bague énorme avec une rose de brillants, faite pour un index de grosseur extraordinaire, et en un filtre ayant servi à analyser le poison. Lesquels objets étaient scellés et étiquetés.

Les jurés s'apprétaient à examiner ces objets quand le substitut se leva de nouveau pour demander qu'avant de montrer les pièces à conviction, il fût donné lecture des résultats de l'autopsie pratiquée sur le cadavre.

Le président, qui pressait l'affaire pour aller au

plus vite rejoindre sa Suisse, n'ignorait pas que le seul effet de cette lecture serait d'ennuyer tout le monde et de retarder l'heure du dîner, il n'ignorait pas davantage que le substitut exigeait cette lecture uniquement parce qu'il en avait le droit; ne pouvant s'y opposer il y consentit donc. Le greffier exhiba des papiers, et d'une voix monotone, articulant mal les *l* et les *r*, il se mit à lire.

Il ressortait de l'examen extérieur du cadavre, que :

1° Théraponte Smielkov mesurait deux *archines*, douze *verchoks*.

— Un fameux gaillard, ma foi, murmura le marchand à l'oreille de Nekhludov.

2° L'âge, autant qu'il était possible d'en juger d'après l'examen extérieur, était d'au moins quarante ans;

3° Au moment de l'autopsie, le cadavre était très gonflé;

4° L'épiderme était de couleur verdâtre et parsemé de taches noires;

5° La peau était soulevée en cloques de diverses grosseurs, par endroits éclatées et pendantes;

6° Les cheveux, d'un blond foncé, très épais, se détachaient de la peau au moindre contact du doigt.

7° Les yeux étaient hors des orbites et la cornée ternie.

8° Des narines, des deux oreilles, et de la bouche

entr'ouverte décollait un pus mousseux et fétide.

9° Le cou avait presque disparu, par suite de l'enflure de la face et de la poitrine.

Etc., etc.

Sur quatre pages, en vingt-sept points, s'allongeaient ainsi la description détaillée résultant de l'examen extérieur de l'effrayant cadavre, gonflé et décomposé, du marchand, qui s'était si bien amusé en ville. Cette lecture macabre augmenta encore l'indéfinissable sentiment de dégoût éprouvé par Nekhludov. L'existence de Katucha, le pus décollant des narines, les yeux sortis de leurs orbites, et sa propre conduite passée, envers elle, tous ces faits lui paraissaient du même ordre et semblaient l'étreindre et le suffoquer. Cette lecture de l'examen extérieur enfin terminée, le président, croyant que c'était fini, poussa un soupir de soulagement et releva la tête ; mais aussitôt le greffier passa à un second document, l'examen intérieur du cadavre.

Le président laissa retomber sa tête, s'accoua sur la table et ferma les yeux. Le marchand, voisin de Nekhludov, s'efforçant d'échapper au sommeil, n'en perdait pas moins l'équilibre ; les accusés eux-mêmes et les gendarmes qui les gardaient restaient assis immobiles.

L'examen intérieur du cadavre avait démontré que :

1° La membrane enveloppant le crâne était légè-

rement détachée des os, toutefois sans trace aucune d'hémorragie ;

2° Les os du crâne étaient de dimensions normales et intacts ;

3° Sur l'enveloppe cervicale se voyaient deux petites taches pigmentaires de quatre *duïmes* (1) et l'enveloppe elle-même était d'une nuance mate pâle, etc., etc., et encore treize points.

Suivaient les noms des témoins, leurs signatures, et enfin les conclusions du médecin-expert, d'après lesquelles des modifications constatées dans l'estomac, les intestins et les reins du marchand Smielkov, on pouvait déduire avec *un certain degré de vraisemblance* que Smielkov était mort de l'absorption d'un poison avalé par lui avec du vin. Quant à juger exactement, par les modifications apportées dans l'estomac et les intestins, de la nature même du poison, cela était difficile ; quant à l'hypothèse de l'absorption du poison concurremment avec du vin, elle reposait sur la grande quantité de ce liquide trouvé dans l'estomac du marchand.

— Il buvait ferme, — lui murmura de nouveau, à l'oreille, le marchand, soudain réveillé.

La lecture du procès-verbal avait duré presque une heure ; cependant elle ne suffisait pas encore au substitut. Quand le greffier eut fini de lire le procès-verbal, le président dit, en se tournant vers lui :

(1) Un *douïme* mesure 2 cm. 340.



— Il n'y a pas utilité, je crois, à lire le résultat de l'analyse des viscères.

— Je demande au contraire que lecture en soit donnée, — dit le procureur d'un ton sévère, sans regarder le président, et en se penchant légèrement de côté; et le ton de sa voix signifiait qu'il avait le droit d'exiger cette lecture, qu'il n'y renoncerait à aucun prix, et que le refus de cette lecture serait un motif pour la cassation du procès.

Le juge à la grande barbe et aux bons yeux, qui se sentait fatigué par son catharre d'estomac, s'adressa au président :

— Pourquoi cette lecture? Cela ne peut être qu'une perte de temps. Ce nouveau balai ne nettoie pas mieux mais il y met plus de temps.

Le juge aux lunettes d'or ne disait rien mais regardait devant lui, l'air sombre et décidé, n'attendant rien de bon ni de sa femme, ni de la vie.

Et la lecture de l'acte commença :

...Année 188\*. Quinzième jour de février, nous, soussigné, d'après l'ordre, n° 638 — s'était remis à lire le greffier, d'un ton résolu, élevant la voix pour essayer de vaincre la somnolence de tous les assistants, — en présence de l'inspecteur médical, avons procédé à l'analyse des viscères :

1° Du poumon droit et du cœur (enfermés dans un bocal en verre de six livres).

2° Du contenu de l'estomac (enfermé dans un bocal en verre de six livres).

3° De l'estomac (enfermé dans un bocal en verre de six livres).

4° Du foie, de la rate et des reins (enfermés dans un bocal en verre de trois livres).

5° Des intestins (enfermés dans un bocal en grès de six livres)...

Au début de cette lecture, le président murmura quelque chose à l'oreille de l'un de ses assesseurs, puis à l'autre, et tous deux ayant répondu affirmativement, il interrompit la lecture à ce passage.

— La Cour estime la lecture de cet acte inutile, dit-il.

Aussitôt le greffier se tut, rassembla ses feuillets, tandis que le substitut, l'air furibond, griffonnait quelque chose.

— Messieurs les jurés peuvent examiner les pièces à conviction, dit le président.

Le chef des jurés et quelques jurés se levèrent, visiblement préoccupés de savoir comment ils tiendraient leurs mains pendant cet examen, et ils s'approchèrent de la table où, successivement, ils examinèrent la bague, les bocaux et le filtre. Le marchand se risqua même à glisser la bague à l'un de ses doigts.

— Quel doigt, — dit-il en retournant à sa place. — Comme un gros concombre, ajouta-t-il, visiblement amusé de la taille herculéenne qu'il attribuait au marchand.

Après l'examen des pièces à conviction, le président déclara close l'enquête judiciaire, et, sans interruption, pressé d'ailleurs d'expédier l'affaire, il donna la parole au substitut du procureur, espérant que celui-ci, étant homme, devait avoir hâte aussi de fumer et de manger et qu'il aurait pitié d'eux. Mais le substitut n'eut pas plus de pitié de lui-même que des autres. Sot par nature, il avait en outre le malheur d'être sorti du lycée avec une médaille d'or, et, plus tard, d'avoir remporté, à l'université, un prix pour sa thèse sur les servitudes en droit romain; aussi était-il au plus haut degré vaniteux, infatué de sa personne (ce à quoi ses succès auprès des dames avaient contribué encore), et, comme conséquence, il était prodigieusement sot. Quand le président lui eut donné la parole, il se leva posément, redressant dans son uniforme brodé son torse élégant, et, les mains sur son

pupitre, la tête un peu penchée, promenant sur l'assistance un ample regard, qui évitait les prévenus, il commença :

— L'affaire qui vous est soumise, messieurs les jurés, constitue, si je puis m'exprimer ainsi, un fait de criminalité essentiellement caractéristique, — ainsi débutait son réquisitoire, préparé pendant la lecture des procès-verbaux.

Son réquisitoire devait avoir, à son avis, une portée sociale, et ressembler ainsi aux fameux plaidoyers prononcés par les avocats devenus célèbres. A vrai dire, son auditoire n'était formé, ce jour-là, que de trois femmes : une couturière, une cuisinière, la sœur de Simon, et un cocher ; mais cela ne faisait rien. Les célébrités du barreau avaient débuté de même. Son principe, à lui, consistait à être toujours à la hauteur de sa situation, c'est-à-dire à pénétrer le fin fond de la psychologie du crime et à mettre à nu les plaies de la société.

— Vous voyez devant vous, messieurs les jurés, un crime absolument caractéristique, si je puis m'exprimer ainsi, de notre fin de siècle ; portant en soi, pour ainsi dire, les traits spécifiques de ce processus spécial de décomposition morale qui atteint de nos jours nombre d'éléments de notre société, et qui se trouve particulièrement éclairé, pour ainsi dire, par les ardents rayons de ce procès...

Le substitut parla très longtemps ainsi, cher-

chant, d'une part, à se rappeler toutes les choses intelligentes qu'il avait imaginées, d'autre part, et surtout, à ne pas s'arrêter une seule minute, pour que son réquisitoire coulât sans interruption pas moins d'une heure un quart. Une seule fois, cependant, il s'arrêta assez longtemps, remâcha sa salive, mais enfin il reprit son élan et parvint même, par un torrent d'éloquence recrudescence, à racheter son arrêt. Tantôt il parlait d'une voix molle et insinuante, en se balançant sur l'un ou l'autre pied et en fixant les jurés, tantôt d'un ton calme et reposé, en consultant ses dossiers ; ou bien, d'une voix tonitruante et accusatrice, en se tournant vers le public et les jurés. Mais il ne regarda pas une seule fois les accusés, qui, tous trois, le dévoraient des yeux. Son discours fourmillait de considérations nouvelles, en faveur dans son monde, réputées alors, et encore aujourd'hui, comme le dernier mot de la science. Il y parlait d'hérédité, de criminalité innée, de Lombroso, de Tarde, d'évolution, de lutte pour l'existence, d'hypnotisme et de suggestion, de Charcot, et de décadence.

Le marchand Smielkov, d'après lui, était le type du russe puissant et naturel, qui, avec sa nature large, confiante, généreuse, était devenu la proie d'êtres profondément débauchés, au pouvoir desquels il était tombé.

Simon Kartinkine, produit atavique de l'ancien servage, était l'homme écrasé, ignorant, dépourvu

de principes et même de religion. Euphémie était sa maîtresse et une victime de l'hérédité. On remarquait en elle tous les stigmates de la dégénérescence. Mais le ressort principal du crime était Maslova, qui personnifiait le phénomène de la décadence la plus profonde. Cette femme, — poursuivait le substitut sans la regarder, — a reçu de l'instruction ; nous avons entendu tout à l'heure la déposition de sa patronne. Non seulement elle sait lire et écrire, mais connaît le français ; orpheline, portant, sans doute, en elle le germe du crime, élevée dans une famille noble et instruite, elle eût pu vivre d'un travail honorable ; mais elle a abandonné ses bienfaiteurs pour se livrer à ses passions ; et, pour les mieux satisfaire, elle est entrée dans une maison de tolérance, où elle se distinguait de ses compagnes grâce à son instruction, et surtout, comme vous venez de l'entendre affirmer, messieurs les jurés, par la bouche de sa patronne elle-même, grâce à son pouvoir mystérieux sur les clients, pouvoir étudié en ces derniers temps par la science, par l'école de Charcot surtout, et connu sous le nom de suggestion. Et ce pouvoir, elle l'a exercé sur le géant russe, l'honnête et naïf Sadko (1) ; elle a abusé de sa confiance pour le dépouiller de son argent d'abord, et, ensuite, sans pitié, de la vie.

(1) Héros des bylines russes.

— Quoi, il me semble qu'il divague, — dit en souriant le président qui se pencha vers le juge sévère.

— Un fieffé imbécile, — répondit celui-ci.

— Messieurs les jurés, — poursuivait pendant ce temps le substitut, avec un mouvement gracieux de sa taille fine, — le sort de ces gens est désormais entre vos mains ; et aussi, en partie, le sort de la société, qui dépend de votre jugement. Vous pénétrerez la signification de ce crime ; vous vous convaincrez du danger que font courir à la société ces individus, pour ainsi dire pathologiques, ces créatures telles que la Maslova, et vous préserverez la société de leur contagion, vous sauverez les éléments sains et robustes de cette contamination qui engendre la mort.

Et comme écrasé lui-même par l'importance du verdict à venir, tout enchanté de son discours, le substitut retomba sur son siège.

Le sens de son réquisitoire, dégagé des fleurs d'éloquence, consistait à soutenir que Maslova avait hypnotisé le marchand, qu'elle avait capté sa confiance, et qu'arrivée, munie de la clef, dans la chambre de l'hôtel, pour y chercher l'argent, elle avait voulu s'emparer du tout ; mais que, surprise par Simon et Euphémie, elle avait dû partager avec eux. Puis, pour effacer la trace du vol, elle avait contraint le marchand à revenir avec elle à l'hôtel et l'y avait empoisonné.

Quand le substitut eut terminé son réquisitoire, au banc des avocats, on vit se lever un homme, d'âge moyen, en habit, avec un large plastron empesé, et qui, avec beaucoup d'entrain, commença à plaider la défense de Kartinkine et de Botchkova. C'était un avocat, qui avait reçu d'eux, trois cents roubles. Pour les innocenter tous deux, il rejeta la culpabilité sur Maslova.

Il réfuta d'abord l'affirmation de Maslova, qui avait allégué la présence de Botchkova et de Kartinkine dans la chambre, quand elle avait pris l'argent ; cet argument ne pouvant avoir de valeur émanant d'une personne convaincue d'empoisonnement. L'argent, disait l'avocat, les 2 500 roubles, pouvait être parfaitement le produit des gains de deux personnes laborieuses et probes, qui recevaient chaque jour, des clients, de trois à cinq roubles de pourboires. Mais, sans aucun doute, l'argent du marchand avait été dérobé par Maslova, qui l'avait donné à quelqu'un, ou peut-être perdu, puisque cette nuit-là, elle n'était pas dans un état normal. Quant à l'empoisonnement, Maslova seule l'avait commis.

En conséquence il demandait aux jurés d'innocenter Kartinkine et Botchkova du vol de l'argent ; il ajoutait qu'en tout cas, si les jurés les reconnaissaient coupables de vol, il les priaient d'écarter l'empoisonnement et la préméditation.

Pour conclure et lancer un coup de patte au



substitut, l'avocat fit remarquer que les considérations brillantes de monsieur le procureur sur l'hérédité, bien qu'expliquant les questions scientifiques sur l'hérédité, n'étaient point de mise en l'espèce, Botchkova étant née de père et mère inconnus.

Le substitut, la mine vexée, griffonna rapidement quelque chose sur un papier et haussa dédaigneusement les épaules.

Le défenseur de Maslova se leva ensuite, et, d'un ton timide, hésitant, il prononça sa plaidoirie. Il ne nia point la participation de Maslova au vol de l'argent; il insista seulement sur ce qu'elle n'avait pas eu l'intention d'empoisonner Smielkov et ne lui avait donné la poudre que pour l'endormir. A son tour, il essaya de verser dans l'éloquence en exposant la façon dont Maslova avait été entraînée dans le vice par un homme demeuré impuni, alors que tout le poids de la faute était retombé sur elle; mais cette incursion dans le domaine de la psychologie n'eut aucun succès, et tout le monde en éprouva une sorte de gêne. Comme il ratiocinait sur la cruauté des hommes et la faiblesse de la femme, le président, pour le tirer d'embarras, l'invita à ne pas s'écarter de la discussion des faits.

Après cet avocat, le substitut se leva de nouveau, pour défendre contre le premier avocat sa théorie de l'hérédité, et démontrer que si Botchkova était fille de parents inconnus, cela ne diminuait en rien

la valeur scientifique de son argumentation ; car cette loi de l'hérédité est si solidement établie par la science que non seulement nous en pouvons déduire le crime de l'hérédité, mais même l'hérédité du crime. Quant à la supposition émise par la défense, suivant laquelle Maslova aurait été pervertie par un séducteur imaginaire (le substitut insista avec une ironie particulière sur ce mot « imaginaire »), tout portait plutôt à croire qu'elle avait toujours été la séductrice des nombreuses victimes tombées entre ses mains. Cela dit, il se rassit, l'air triomphant.

On demanda ensuite aux prévenus ce qu'ils avaient à ajouter pour leur défense.

Euphémie Botchkova répéta qu'elle ne savait rien, n'avait participé à rien, et affirma avec énergie que Maslova était coupable de tout. Simon se borna à répéter plusieurs fois :

— Ce sera à votre volonté ; je suis innocent.

Maslova ne dit rien. Le président lui ayant demandé ce qu'elle avait à ajouter pour sa défense, elle leva simplement les yeux sur lui, puis, comme une bête traquée les promena sur toute la salle, enfin les abaissa et éclata en sanglots.

— Qu'avez-vous ? demanda le marchand, assis à côté de Nekhludov, ayant entendu un son étrange que tout à coup venait de pousser son voisin. Ce son était un sanglot refoulé,

Nekhludov, ne se rendant toujours pas compte

de sa nouvelle situation, attribua à la tension de ses nerfs ce sanglot imprévu, et les larmes qui emplissaient ses yeux. Il mit son PINCE-NEZ pour les cacher, puis tira son mouchoir et se moucha.

La crainte de l'opprobre qu'il encourrait si tous les gens présents au tribunal apprenaient sa conduite l'empêchait d'avoir conscience du travail intérieur qui s'opérait en lui. Et cette crainte était, dès le début, plus puissante que tout le reste.

Après le dernier mot des accusés, on rédigea les questions à poser aux jurés, ce qui dura encore assez longtemps ; enfin, les questions étaient rédigées, et le président commença son résumé.

Avant d'aborder le fond de la question, il expliqua longuement aux jurés, sur le ton familier d'une causerie intime, que l'effraction est l'effraction, et que le vol est le vol ; que le vol dans un endroit fermé, est le vol dans un endroit fermé, et que le vol, dans un endroit non fermé, est le vol dans un endroit non fermé. En expliquant cela, il regardait de préférence Nekhludov, comme si ces explications se fussent adressées à lui, dans l'espoir qu'il les comprenait et les ferait comprendre à ses collègues. Puis, ayant pensé que les jurés étaient suffisamment pénétrés de ces vérités, il en aborda une autre : il expliqua que le meurtre est un acte

occasionnant la mort d'un homme, et qu'ainsi l'empoisonnement constituait bien un meurtre. Enfin, quand il lui parut que les jurés étaient également pénétrés de cette vérité, il leur expliqua que, dans le cas où le vol et le meurtre se trouvaient réunis, c'était ce qu'on appelle un meurtre accompagné de vol.

Malgré sa hâte d'en finir au plus vite avec l'affaire, et, bien que sa Suissesse l'attendît déjà, le président avait à un tel point la routine du métier qu'ayant une fois commencé à parler, il ne pouvait plus s'arrêter; aussi expliqua-t-il longuement aux jurés que s'ils trouvaient les accusés coupables ils avaient le droit de les déclarer coupables; et, s'ils les trouvaient innocents, de les déclarer innocents; et que, s'ils les reconnaissaient coupables sur un chef d'accusation et innocents sur l'autre, ils avaient le droit de les déclarer coupables sur l'un, innocents sur l'autre. Ensuite il leur dit que ce droit leur était dévolu dans toute son étendue, mais que leur devoir était d'en user raisonnablement. Il voulait leur expliquer qu'une réponse affirmative faite aux questions posées s'appliquerait à l'ensemble de la question, et que, s'ils voulaient la faire porter uniquement sur telle ou telle fraction de la question, ils devraient le spécifier, mais il consulta sa montre et s'aperçut qu'il était déjà trois heures moins cinq minutes, et il aborda immédiatement le fond de l'affaire.

— Les circonstances de cette affaire sont les suivantes, — commença-t-il; et il répéta tout ce qui avait été dit et redit par les avocats, par le substitut et par les témoins.

Le président parlait, et, à ses côtés, les deux assesseurs l'écoutaient avec recueillement, en regardant leur montre à la dérobée. Ils trouvaient le discours très bien, c'est-à-dire tel qu'il devait être, mais un peu long. Le substitut était du même avis, ainsi que tout le personnel du tribunal et la salle entière. Enfin, le président termina son résumé.

Tout semblait dit. Mais le président ne pouvait se décider à renoncer à son droit de parler, tant il se plaisait à entendre les intonations caressantes de sa voix; si bien qu'il jugea opportun de dire encore quelques mots sur l'importance conférée par la loi aux jurés, sur la sagesse et la circonspection avec lesquelles ils devaient user de ce droit, user, non abuser; il leur rappela comment ils étaient liés par leur serment, qu'ils représentaient la conscience de la société, et que le secret de leurs délibérations était sacré, etc., etc.

Dès que le président avait commencé à parler, Maslova avait fixé ses regards sur lui, comme par peur d'en perdre un seul mot; aussi Nekhludov ne craignait-il pas de rencontrer son regard, et ne cessait-il de l'observer. Il se produisait avec lui ce phénomène ordinaire : le visage d'une

personne aimée, qu'on n'a pas vue depuis longtemps, frappe d'abord par les changements extérieurs qui se sont produits pendant l'absence, puis, peu à peu, il redevient tel qu'il était plusieurs années auparavant, et, devant les yeux de l'âme, apparaît seule la personnalité spirituelle, exclusive, de cet être unique. C'est ce qu'éprouvait Nekhludov.

Oui, malgré la capote de prisonnière, malgré tout l'ensemble du corps devenu plus large, la poitrine amplement développée, l'empatement du bas du visage, les rides du front et des tempes, le boursoufflement des paupières, c'était bien la même Katucha qui, dans la nuit de Pâques, avait levé vers lui son regard si innocent, l'avait regardé de ses yeux pleins d'amour et de bonheur, et tout resplendissants de vie.

« Et un aussi prodigieux hasard ! Cette affaire, précisément jugée en cette session où je suis juré, si bien que, ne l'ayant pas revue depuis dix ans, je la retrouve ici, sur le banc des accusés. Comment tout cela va-t-il finir ? Ah ! si cela pouvait se terminer vite ! »

Il ne céda pas, cependant, au sentiment de repentir qui commençait à parler en lui. Il croyait voir là quelque chose d'imprévu, de temporaire, qui passerait sans modifier sa vie. Il se sentait dans la situation d'un petit chien qui, s'étant mal conduit dans la chambre, a été saisi par son maître qui lui a mis le nez dans son ordure. Le petit chien

crie, recule, tente de fuir aussi loin que possible pour échapper aux conséquences de son acte et les oublier, mais son maître implacable ne le lâche point. Nekhludov sentait de même toute la bassesse qu'il avait commise, et aussi la main puissante du maître; mais il ne comprenait pas encore toute la gravité de son acte, pas plus qu'il ne reconnaissait le maître. Il voulait toujours ne pas croire que l'œuvre qui était devant lui était la sienne, mais la main invisible, implacable le maintenait, et il présentait ne pouvoir s'en échapper. Il s'efforçait de paraître à l'aise, croisait d'un air dégagé ses jambes l'une sur l'autre, jouait négligemment avec son PINCE-NEZ, et, avec abandon et naturel, se tenait assis sur le deuxième siège du premier rang. Et cependant, au fond de son âme, il se rendait déjà compte de toute la cruauté, de l'ignominie et de la bassesse non seulement de son acte, mais de toute sa vie oisive, débauchée, cruelle, licencieuse; et le terrible rideau tiré par miracle pendant ces douze dernières années entre son crime et toute sa vie, déjà commençait à s'agiter, lui permettant, par instants, de jeter derrière un regard.



### XXIII

Enfin le président termina son résumé ; d'un geste gracieux il souleva la feuille qui portait la liste des questions, et la remit au chef du jury qui s'était approché de lui. Les jurés se levèrent, heureux de quitter leurs sièges, et, embarrassés de leurs mains, comme s'ils avaient honte de quelque chose, passèrent à la file dans leur salle de délibération. Aussitôt que la porte se fut refermée sur eux, un gendarme s'en approcha, et, tirant son sabre du fourreau, se mit en faction. Les juges se levèrent et sortirent à leur tour. On emmena également les accusés.

Arrivés dans leur salle de délibération, les jurés, comme ils l'avaient déjà fait, allumèrent des cigarettes et se mirent à fumer. Le sentiment de ce qu'il y avait d'artificiel et de mensonger dans leur situation, impression éprouvée plus ou moins pro-

fondément par tous quand ils étaient assis au tribunal, s'effaçà dès qu'ils furent entrés dans la salle des délibérations et eurent allumé une cigarette ; alors soulagés et remis à l'aise, ils s'installèrent à leur gré, et aussitôt la conversation commença.

— La petite n'est pas coupable, — fit le brave marchand, — il faut être indulgent pour elle.

— Nous allons examiner cela, — dit le chef du jury. Gardons-nous bien de céder à nos impressions personnelles.

— Le président a fait un bien beau résumé, — opina le colonel.

— Oui, beau ! j'allais m'endormir.

— Le principal, c'est que, sans Maslova de connivence avec eux, les domestiques n'auraient pas eu connaissance de l'argent du marchand, — dit le commis au type juif.

— Alors, d'après vous, elle aurait volé ? — demanda un juré.

— Jamais je n'admettrai cela, — s'écria le bon marchand, c'est cette canaille de servante aux yeux rouges qui a fait le coup.

— Tous sont fameux ! — interrompit le colonel.

— Mais la femme affirme cependant n'être pas entrée dans la chambre.

— Oui, croyez-la. Moi, de ma vie je ne croirai une telle charogne.

— Oui, mais ce n'est pas encore assez que vous ne le croyiez pas, fit le commis.

— Elle avait bien la clef.

— Qu'est-ce que cela fait? — répliqua le marchand.

— Et la bague?

— Mais elle vous l'a bien expliqué, — réitéra le marchand. — Ce brave marchand était un homme de caractère; et puis, il avait bu un coup, et alors il a cogné. Après, bien entendu, il a eu pitié. Va, prends, ne pleure plus. N'oubliez pas quel homme c'était : deux archines, 12 verstchoks de hauteur, et huit pouds de poids.

— La question n'est pas là, — observa Pierre Guerassimovitch, — il s'agit de savoir si elle a perpétré et commis le crime, ou si ce sont les domestiques.

— Mais les domestiques n'ont pas pu agir sans elle puisqu'elle avait la clef.

La discussion se poursuivit assez longtemps ainsi, à bâtons rompus.

— Permettez, messieurs, — dit le chef du jury. — Asseyons-nous autour de la table et délibérons. Je vous en prie, ajouta-t-il en s'asseyant dans le fauteuil présidentiel.

— Quelles pestes que ces filles! — fit le commis; et, pour confirmer son opinion que Maslova était la principale coupable, il raconta comment une de ces filles avait un jour, sur le boulevard, volé la montre d'un de ses collègues.

A cette occasion, le colonel raconta quelque chose

de plus bizarre encore, le vol d'un samovar d'argent.

— De grâce, messieurs, arrivons aux questions, — dit le chef du jury en frappant sur la table avec son crayon.

Tous se turent. Les questions étaient ainsi posées aux jurés :

1° Le paysan Simon Pétrovitch Kartinkine, du village de Borki, district de Krapivno, trente-trois ans, est-il coupable d'avoir, le 17 janvier 188., dans la ville de N..., avec l'intention d'ôter la vie au marchand Smielkov, dans le but de le voler, de complicité avec d'autres personnes, donné du poison dans du cognac; d'avoir causé ainsi la mort de Smielkov, après laquelle il aurait dérobé une somme d'environ 2.500 roubles et une bague en brillants ?

2° La bourgeoise Euphémie Ivanovna Botchkova, quarante-trois ans, est-elle coupable du crime défini dans la première question ?

3° La bourgeoise Catherine Mikhaïlovna Maslova, vingt-sept ans, est-elle coupable du crime défini dans la première question ?

4° Si l'accusée Euphémie Botchkova n'est pas coupable du crime énoncé dans la première question, est-elle coupable d'avoir, le 17 janvier 188., en la ville de N..., étant en service à l'Hôtel de Mauritanie, dérobé dans la valise fermée à clef d'un voyageur de cet hôtel, le marchand Smielkov, la

somme de 2.500 roubles, et, dans ce but, d'avoir ouvert sur place la valise avec une clé apportée par elle?

Le chef du jury posa la première question.

— Eh bien, messieurs?

La réponse ne se fit pas attendre. Tous se mirent à dire : « Oui, coupable », le reconnaissant coupable tant pour le vol que pour l'empoisonnement.

Un seul juré se refusa à déclarer Kartinkine coupable — un vieil employé qui répondait à toutes les questions dans le sens de l'acquittement.

Le chef du jury, pensant qu'il n'avait pas compris, se mit à lui expliquer que Kartinkine et Botchkova étaient certainement coupables; mais le vieillard prétendit avoir fort bien compris et que, selon lui, le mieux était d'avoir pitié. « Nous ne sommes pas des saints », dit-il; et il garda son opinion.

Après de longues discussions, la réponse à la seconde question concernant Botchkova fut : « Non coupable », puisqu'il n'y avait pas de preuves de sa complicité dans l'empoisonnement, ce que du reste avait plaidé avec insistance son avocat.

Le marchand qui tenait à ce que Maslova fût acquittée persista à soutenir que Botchkova était le pivot de toute l'affaire. Plusieurs jurés étaient de son avis; mais le chef du jury, soucieux de rester dans la stricte légalité, observa qu'il n'en existait aucune preuve matérielle.

Après une longue discussion, son avis l'emporta.

Sur la quatrième question, celle d'avoir dérobé l'argent, on déclara Botchkova : « Oui, coupable », mais, à la demande du vieil employé, on ajouta : « Mais avec circonstances atténuantes. »

La question concernant Maslova provoqua un débat très vif. Le chef du jury insistait sur sa culpabilité, tant en ce qui concernait l'empoisonnement que le vol ; le marchand soutenait le contraire ; le colonel, le commis et le vieil employé étaient de cet avis ; les autres jurés hésitaient, mais l'opinion de leur chef l'emportait, principalement parce que tous étaient fatigués et préféraient l'opinion qui mettrait plus vite tout le monde d'accord et libérerait les jurés.

D'après les interrogatoires et ce qu'il savait de Maslova, Nekhludov avait la conviction qu'elle n'était coupable ni du vol ni de l'empoisonnement, et il avait pensé d'abord que ce serait l'avis de tous ; mais, quand il s'aperçut que, grâce à la défense maladroite du marchand, basée évidemment sur ce fait, qu'il ne cachait pas, que Maslova lui plaisait ; grâce à la résistance qu'opposait, précisément à cause de cela, le chef du jury, et principalement à cause de la fatigue générale, la décision penchait vers l'accusation, il voulut prendre la parole ; mais il fut saisi de peur à la pensée d'intercéder en faveur de Maslova, — comme si tout le monde eût pu deviner ses relations avec elle. Il se disait cependant que les choses ne pouvaient se passer ainsi et que son

devoir était d'intervenir. Il rougissait, pâlisait, et enfin allait se décider à parler, quand Pierre Guerassimovitch, silencieux jusque là, mais évidemment agacé par le ton autoritaire du chef du jury, intervint pour dire précisément ce que voulait dire Nekhludov.

— Permettez. — fit-il, — vous affirmez qu'elle est coupable de vol parce qu'elle avait la clef, mais les domestiques n'ont-ils pas pu venir après elle et ouvrir la valise avec une autre clef?

— Parfaitement, parfaitement, — appuya le marchand.

— Elle ne pouvait même prendre l'argent, n'en pouvant rien faire dans sa situation.

— Naturellement, c'est ce que je dis, — reprit le marchand.

— A mon avis, c'est sa venue à l'hôtel qui a inspiré l'idée du vol aux domestiques ; ils ont profité de l'occasion et, ensuite, tout rejeté sur elle.

Pierre Guerassimovitch parlait nerveusement. Son énervement se communiqua au chef du jury et ne fit que l'ancrer davantage dans son opinion ; mais Pierre Guerassimovitch parla avec tant de conviction que la majorité se rangea à son avis, et l'on reconnut que Maslova n'avait pas participé dans le vol de l'argent, et que la bague lui avait été donnée en cadeau.

Restait la question de sa culpabilité dans l'empoisonnement, dont elle était innocente, selon le

marchand, son ardent défenseur, puisqu'elle n'avait aucune raison de tuer. Mais le chef du jury répondit à cela qu'il était impossible de l'innocenter, puisqu'elle-même avouait avoir versé la poudre.

— Elle l'a versée, c'est vrai, mais croyant que c'était de l'opium, — objecta le marchand.

— L'opium peut aussi causer la mort, — interrompit le colonel qui aimait les digressions, et, à ce propos, il se mit à narrer l'aventure de la femme de son beau-frère qui avait absorbé de l'opium et en serait morte si un médecin ne s'était trouvé là à temps. Le colonel parlait avec tant de dignité et d'assurance que personne n'osait l'interrompre. Seul, le commis, gagné par l'exemple, s'enhardit à placer son mot.

— On peut fort bien s'habituer au poison, dit-il, et en absorber sans danger jusqu'à quarante gouttes. Un de mes parents...

Mais le colonel n'était pas homme à se laisser interrompre; il continua son récit, et tout le monde dut connaître en détail le rôle joué par l'opium dans l'existence de la femme de son beau-frère.

— Mais, messieurs, il est déjà plus de quatre heures, — observa l'un des jurés.

— Eh bien, messieurs, — demanda le chef du jury : — nous la reconnaissons coupable sans intention de voler. Cela va-t-il ainsi?



Pierre Guerassimovitch, satisfait de son succès, consentit.

— Mais avec circonstances atténuantes, — intervint le marchand.

Tous y consentirent, sauf le vieil employé qui insista de nouveau pour la déclarer non coupable.

— Mais c'est à cela que nous arrivons, — leur expliqua le chef du jury, — c'est comme si nous disions : non coupable.

— C'est entendu : avec circonstances atténuantes ; ainsi cela effacera ce qui reste, — dit joyeusement le marchand.

On était si fatigué, on s'était tellement embrouillé dans toutes ces discussions que l'idée ne vint à personne de faire ajouter à la réponse : *oui, mais sans intention de donner la mort.*

Nekhludov était si ému que lui non plus n'y prit pas garde. Les réponses furent donc notées sous cette forme et remises au tribunal.

Rabelais raconte qu'un juriste, appelé à statuer sur un procès, après avoir énuméré une multitude d'articles de lois et lu vingt pages d'un fatras latino-juridique, proposa aux plaideurs de tirer le jugement au sort : pair ou impair. Si le nombre était pair, l'accusateur aurait raison ; s'il était impair, ce serait le demandeur.

Ici, il en fut de même. Telle décision et non une autre était acceptée, non que tous les jurés fussent du même avis, mais : 1° parce que le président du

tribunal avait tellement prolongé son résumé qu'il avait négligé de dire, suivant l'usage en pareil cas, que les jurés pouvaient répondre : — Oui, mais sans intention de donner la mort ; 2° parce que le colonel avait trop longuement et ennuyeusement narré l'aventure de la femme de son beau-frère ; 3° parce que Nekhludov était si ému qu'il ne s'était point aperçu de ce que les mots : sans intention de voler, auraient dû être accompagnés des mots : sans intention de donner la mort ; 4° parce que Pierre Guerassimovitch était sorti de la salle pendant que le chef du jury relisait les questions et les réponses ; et principalement, ces réponses furent adoptées parce que les jurés, fatigués et désireux de recouvrer leur liberté, avaient accepté le premier avis qu'on leur avait proposé.

Les jurés sonnèrent. Le gendarme qui s'était tenu devant la porte, sabre au clair, remit son sabre dans le fourreau et s'écarta. Les juges vinrent se rasseoir ; et les jurés, à la file, rentrèrent dans la grande salle.

Le chef du jury tenait, d'un air solennel, la feuille des réponses. Il s'approcha du président et la lui remit. Le président lut, et, visiblement étonné, agitant les mains, il s'adressa à ses collègues. Il était stupéfait de voir que le jury, ayant spécifié la première condition : sans intention de voler, avait omis de mentionner la seconde : sans intention de donner la mort. Il en résultait que

Maslova n'avait ni volé ni dépouillé, et que, pourtant, sans motif aucun, elle avait empoisonné un homme.

— Voyez donc l'ineptie qu'ils ont rapportée, — dit le président à son assesseur de gauche. — Ce sont les travaux forcés, et cependant elle n'est pas coupable.

— Et pourquoi serait-elle innocente? — fit le juge sévère.

— Mais cela saute aux yeux! Il y a lieu, je crois, d'appliquer l'article 817. (L'article 817 établit que le tribunal a le droit de modifier la décision du jury, s'il la juge mal fondée.)

— Qu'en pensez-vous? — demanda le président au juge bienveillant.

Celui-ci ne répondit pas immédiatement; il regarda le numéro du papier qui était devant lui, additionna les chiffres et vit qu'ils n'étaient pas divisibles par trois. Il s'était dit que si le total était divisible, il donnerait son consentement; cependant bien que cela ne fût pas, il se décida, par bonté, à acquiescer quand même.

— Je crois aussi qu'il le faudrait, — répondit-il.

— Et vous? — demanda le président au juge bourru.

— Non jamais, — répondit celui-ci d'un ton résolu, — les journaux parlent déjà assez de ce que les jurés acquittent les coupables; que dira-t-on

si le tribunal lui-même se met à acquitter. Je n'y consens pas.

Le président tira sa montre.

— Je le regrette mais qu'y faire, dit-il; et il remit les réponses au chef du jury pour en donner lecture.

Tous les jurés se levèrent, et leur chef, après s'être tourné d'un pied sur l'autre, lut les questions et les réponses. Tous les magistrats : le greffier, les avocats et jusqu'au procureur, ne purent cacher leur surprise.

Les prévenus, ne comprenant évidemment pas le sens des réponses, restaient immobiles sur leur banc. Puis tout le monde se rassit et le président demanda au substitut quelles peines il requerrait contre les accusés.

Le procureur, enchanté du succès inattendu de son réquisitoire contre Maslova, succès qu'il attribua à son éloquence, consulta un volume, se leva, et dit :

— Je demande, pour Simon Kartinkine, l'application de l'article 1452 et du quatrième paragraphe de l'article 1453; pour Euphémie Botchkova, l'application de l'article 1659; et pour Catherine Maslova l'application de l'article 1454.

C'étaient les peines les plus sévères qu'on pouvait appliquer.

— Le tribunal va se retirer pour délibérer sur l'application de la peine, — dit le président en se levant.

Tous se levèrent après lui, et, avec le sentiment agréable d'avoir accompli une bonne œuvre, sortirent et se dispersèrent dans la salle.

— Eh bien, mon cher, nous avons joliment pataugé, — dit Pierre Guerassimovitch en s'approchant de Nekhludov, à qui le chef du jury racontait quelque chose. Voilà que nous l'avons expédiée aux travaux forcés.

— Quoi, que dites-vous? — s'écria Nekhludov, sans remarquer cette fois, la choquante familiarité du professeur.

— Mais sans doute, — répondit-il. — Nous avons oublié d'ajouter dans notre réponse : coupable, mais sans intention de donner la mort. Le greffier vient de me dire que le procureur demande quinze ans de travaux forcés.

— Mais nous étions d'accord ainsi, — dit le chef du jury.

Pierre Guerassimovitch, protesta, déclarant qu'il allait de soi que, puisqu'elle n'avait pas pris l'argent, elle ne pouvait avoir eu l'intention de donner la mort.

— Mais j'ai relu les réponses avant de rentrer à l'audience, — répliqua le chef du jury, pour se justifier. — Personne n'a protesté.

— J'ai été obligé de sortir pour un instant pendant cette lecture, — dit Pierre Guerassimovitch. — Mais vous, comment avez-vous pu laisser passer cela?

— Je ne m'en suis pas aperçu, — répondit Nekhludov.

— Voilà, vous n'y avez rien vu.

— Mais on peut réparer le mal, — dit Nekhludov.

— Oh ! non, maintenant c'est fini.

Nekhludov jeta les yeux sur les prévenus. Pendant que leur sort se décidait, ils continuaient à demeurer assis et immobiles entre la grille et les soldats. Maslova souriait. Alors une mauvaise pensée se glissa dans l'âme de Nekhludov. Auparavant, tandis qu'il prévoyait son acquittement et sa mise en liberté, il s'était inquiété de la façon dont il aurait à se conduire envers elle. A présent, la déportation en Sibérie allait supprimer d'un coup la possibilité de renouer les relations. L'oiseau blessé allait cesser bientôt de se débattre dans la carnassière, et de forcer le souvenir.

Les prévisions de Pierre Guerassimovitch étaient justes.

Le président, revenu dans la salle des délibérations, prit un papier et lut :

« Le 28 avril 188\*, par ordre de Sa Majesté Impériale, la Chambre criminelle du district de N..., en vertu de la décision de messieurs les jurés, conformément au paragraphe 3 de l'article 771, et du paragraphe 3 des articles 776 et 777 du Code de procédure criminelle, a condamné le paysan Simon Kartinkine, âgé de trente-trois ans, et la bourgeoise Catherine Maslova âgée de vingt-sept ans, à la privation de tous leurs droits civils et individuels et aux travaux forcés : Kartinkine pour une durée de huit années, et Maslova pour quatre ans, avec, pour tous deux, les conséquences de l'article 25 du Code pénal. La bourgeoise Euphémie Botchkova, âgée de quarante-trois ans, à la priva-

tion de ses droits individuels et privilèges de ses biens, et à un emprisonnement de trois ans, avec les conséquences de l'article 48 du Code pénal. — A en outre condamné les trois prévenus, conjointement et solidairement, à payer tous les frais du procès, lesquels, en cas d'insolvabilité, doivent revenir à la charge du Trésor.

« Procéder à la vente des pièces à conviction, restituer la bague et détruire les bocaux ».

Kartinkine demeurait immobile, dans la même attitude militaire, les bras raidis le long du corps, et les joues en mouvement; Botchkova semblait absolument calme. Maslova, à la lecture de l'arrêt, devint écarlate.

— Je ne suis pas coupable, pas coupable, — s'écria-t-elle d'une voix qui retentit dans toute la salle. — C'est un péché. Je ne suis pas coupable, je ne le voulais pas; je ne le pensais pas. C'est vrai ce que je dis. C'est vrai.

Et, s'affaissant sur son banc, elle éclata en bruyants sanglots.

Lorsque Kartinkine et Botchkova sortirent, elle resta assise, sanglotant toujours. Pour la faire lever un des gendarmes dut la tirer par la manche de sa capote.

« On ne peut laisser les choses se passer ainsi », se dit Nekhludov, oubliant sa mauvaise pensée, et, sans réfléchir, il s'élança vers le couloir afin de l'apercevoir encore une fois.



Devant la porte se pressait la foule animée des jurés et des avocats, heureux d'en avoir fini, de sorte que Nekhludov dut attendre quelques minutes avant de pouvoir quitter la salle. Quand il se trouva dans le couloir, elle était déjà loin. Il courut dans sa direction sans se soucier de l'attention qu'il provoquait, et ne s'arrêta qu'après l'avoir rejointe. Elle ne pleurait plus, mais laissait échapper de gros sanglots entrecoupés, tout en essuyant, du coin de son fichu, son visage rougi. Elle passa devant lui sans se détourner. Il la laissa passer puis s'en retourna hâtivement pour voir le président du tribunal. Celui-ci était déjà parti, et Nekhludov ne le joignit qu'à la loge du portier.

— Monsieur le président, lui dit Nekhludov, comme il endossait son pardessus clair et recevait des mains du portier sa canne à pomme d'argent, pourrais-je vous entretenir un moment de l'affaire que l'on vient de juger. Je suis membre du jury.

— Mais, comment donc, prince Nekhludov? Très heureux... Nous nous sommes déjà rencontrés, — répondit le président avec une poignée de main, se rappelant avec plaisir un bal auquel lui-même avait dansé avec plus d'entrain que les jeunes gens, et où se trouvait Nekhludov. — En quoi puis-je vous servir?

— Notre réponse concernant Maslova tient à un malentendu. Elle est innocente de l'empoisonnement, et on l'a condamnée aux travaux forcés, —

dit Nekhludov d'un air sombre et concentré.

— Mais le tribunal a formulé son arrêt d'après vos propres réponses, — objecta le président en s'avançant vers la sortie, — bien qu'il ait paru au tribunal que ces réponses n'étaient pas en rapport avec les questions.

Il se souvint alors qu'il avait eu l'intention d'expliquer aux jurés que les réponses : « oui, coupable », non accompagnées de la réserve : « sans intention de tuer », affirmaient l'assassinat avec préméditation, mais que, pressé de finir, il ne l'avait pas dit.

— Mais, ne pourrait-on réparer cette erreur?

— On trouve toujours des motifs de cassation. Il faut s'adresser aux avocats, — dit le président en mettant son chapeau un peu sur l'oreille et se rapprochant de la porte.

— Mais c'est affreux.

— Voyez-vous, il n'y avait pour Maslova que deux issues possibles; — le président dégagea ses favoris des revers de son pardessus et prit légèrement Nekhludov par le coude pour l'entraîner vers la sortie; il semblait évidemment désireux de se montrer pour lui très aimable et très poli, et il continua :

— Vous sortez aussi?

— Oui, répondit Nekhludov, qui mit vivement son manteau et suivit le président.

Ils sortirent; dehors le soleil brillait, et aussitôt,

à cause du bruit des roues sur le pavé, il leur fallut hausser la voix.

— Voyez-vous, la situation est singulière, — poursuivit le président, — et dans le cas de Maslova il n'y avait que deux solutions possibles : presque l'acquittement, c'est-à-dire qu'elle pouvait être condamnée à quelques mois de prison, dont on aurait déduit sa prévention; la peine qui restait était insignifiante; ou bien, les travaux forcés; pas de milieu. Si vous aviez ajouté les mots : « mais sans intention de donner la mort », elle eût été acquittée.

— C'est impardonnable à moi, de n'y avoir point songé, — dit Nekhludov.

— Eh bien, toute l'affaire est là, — conclut le président en souriant et regardant sa montre.

Le dernier délai du rendez-vous fixé par Clara allait expirer dans trois quarts d'heure.

— Et maintenant, si vous le désirez, adressez-vous à un avocat. Il faut trouver un motif de cassation. Cela se trouve toujours. Rue Dvorianskaia, dit-il à un cocher. Trente kopeks, je ne donne jamais plus.

— Que Votre Excellence daigne monter.

— Au revoir. Et si je puis vous être utile, maison Dvornikov, rue Dvorianskaia; c'est aisé à retenir.

Et, saluant très amicalement, il s'éloigna.

Son entretien avec le président, et le contact de l'air frais, avaient un peu calmé Nekhludov. Il pensait maintenant que le sentiment qu'il venait d'éprouver avait été exagéré, à cause de toute cette matinée passée dans des conditions aussi inaccoutumées.

« Voilà certainement une rencontre étonnante et extraordinaire ! Il est nécessaire de faire tout ce qu'il est possible pour adoucir son sort. Et il faut faire vite. Il faudra prendre immédiatement au tribunal l'adresse de Fanarine ou de Mikichine. » Il se rappelait ces deux avocats renommés.

Nekhludov revint sur ses pas, retira son manteau et monta. Dans le premier couloir il rencontra Fanarine. Il l'aborda en lui disant qu'il avait à s'entretenir avec lui. Fanarine le connais-

sait de vue et de nom, et lui dit qu'il serait très heureux de lui être agréable.

— Je suis un peu fatigué... mais si ce n'est pas long, contez-moi votre affaire, passons par ici.

Et Fanarine fit passer Nekhludov dans une chambre, sans doute le cabinet de travail d'un juge.

Ils s'assirent près de la table.

— Eh bien, de quoi s'agit-il ?

— Avant tout, je désirerais que personne ne sût la part que je prends dans l'affaire dont je veux vous entretenir, dit Nekhludov.

— Cela va de soi. Et alors...

— Aujourd'hui j'ai fait partie du jury, et nous avons condamné aux travaux forcés une femme — une femme innocente. Cela me tourmente.

Nekhludov, malgré lui, rougit et se troubla. Fanarine jeta sur lui un rapide coup d'œil, baissa les yeux et écouta.

— Eh bien, — fit-il.

— Nous avons condamné une innocente, et je voudrais que le jugement fût cassé et porté devant une juridiction supérieure.

— Devant le Sénat, -- précisa Fanarine.

— Et je suis venu vous demander de vous charger de cette affaire.

Nekhludov qui avait hâte de trancher un point délicat, ajouta :

— Je me charge de vos honoraires et de tous les

frais, si grands qu'ils soient, — dit-il en rougissant.

— Oh ! nous nous arrangerons toujours, — repartit l'avocat en souriant complaisamment de l'inexpérience de Nekhludov.

— Alors, en quoi consiste cette affaire ?

Nekhludov la lui raconta.

— Très bien ; dès demain je vais demander le dossier et l'examiner. Et après-demain, non, plutôt jeudi, venez chez moi vers six heures, je vous donnerai une réponse. C'est entendu ? Allons, j'ai encore besoin de quelques renseignements.

Nekhludov prit congé de lui et sortit.

L'entretien avec l'avocat, et le fait d'avoir pris déjà des mesures pour la défense de Maslova, avaient augmenté son calme. Il sortit : le temps était beau et il aspirait délicieusement l'air printanier.

Des cochers de fiacre lui offraient leurs services : mais il alla à pied. Alors tout un essaim de pensées et de souvenirs touchant Katucha et sa conduite envers elle bourdonna en lui. Il se sentit plein de tristesse, et tout lui parut sombre. « Non, j'y songerai plus tard », se dit-il ; « au contraire, à présent il faut me distraire de tant d'impressions pénibles. »

Il se rappela le dîner des Kortchaguine et regarda sa montre. Il n'était pas tard ; il pouvait y arriver pour le dîner. La sonnerie d'un tramway retentit derrière lui. Il le rejoignit en courant et y monta.

Il en descendit plus loin, sur la place, choisit un bon fiacre, et dix minutes après, il se trouva devant le perron de la grande maison des Kortchaguine.

— Que Votre Excellence daigne entrer ! on l'attend, — dit le gras portier de la grande maison des Kortchaguine, en ouvrant la porte de chêne du perron qui glissait silencieusement sur des charnières anglaises. — On est à table mais on a donné l'ordre de vous recevoir.

Le portier, allant vers l'escalier, tira le cordon de la sonnette de l'étage supérieur.

— Y a-t-il du monde ? — demanda Nekhludov en se débarrassant de son manteau.

— Monsieur Kolossov, Mikhaïl Serguéievitch, et la famille, — répondit le portier.

Un très beau valet de chambre en habit, ganté de blanc, parut au sommet de l'escalier.

— Que Votre Excellence daigne monter ; on la prie d'entrer.

Nekhludov monta l'escalier, traversa le grand et



somptueux salon, qui lui était si familier, et pénétra dans la salle à manger. Toute la famille était réunie autour de la table à l'exception de la mère, la princesse Sophie Vassilievna, qui ne sortait jamais de sa chambre. Le haut de la table était tenu par le vieux Kortchaguine ayant à sa gauche le docteur, et à sa droite, Ivan Ivanovitch Kolossov, ancien maréchal de la noblesse, actuellement membre du conseil d'administration d'une banque, collègue de Kortchaguine, et d'opinion libérale ; plus loin, à gauche, miss Reder, institutrice de la jeune sœur de Missy ; puis cette sœur, âgée de quatre ans ; à droite, en face d'elle, Pétia, le frère de Missy, le seul fils des Kortchaguine, collégien de sixième année, qui préparait ses examens, obligeant ainsi toute la famille à prolonger son séjour en ville, et un étudiant, son répétiteur ; plus loin, à gauche, en face l'un de l'autre, Catherine Alexéievna, vieille fille de quarante ans, slavophile ; et Mikhaïl Serguéievitch, ou, familièrement, Micha Teleguine, cousin de Missy ; enfin, au bas de la table, Missy elle-même, et, auprès d'elle, un couvert inoccupé.

— Ah ! voilà qui est bien. Asseyez-vous, on n'en est qu'au poisson, — s'écria le vieux Kortchaguine en levant sur Nekhludov ses yeux injectés de sang, presque sans paupières, et en mâchant avec précaution sur ses fausses dents.

— Stépan ! — cria-t-il ensuite au majestueux

maître d'hôtel, avec la bouche pleine, en montrant des yeux le couvert vide.

Nekhludov connaissait depuis longtemps le vieux Kortchaguine et, bien souvent, l'avait vu à table, mais il fut, ce soir-là, désagréablement frappé de son visage sanguin, de sa bouche sensuelle, de son gros cou, émergeant de la serviette dont un des coins était passé sous le revers du gilet, et de toute sa personne grasse, martiale, de général obèse.

Nekhludov, malgré lui, se souvint d'avoir entendu parler de la cruauté de cet homme, qui, étant gouverneur, avait fait fouetter et pendre nombre de malheureux, et Dieu sait pourquoi, puisque, riche et bien apparenté, il n'avait aucun motif de faire du zèle.

— On va servir de suite Votre Excellence, — dit Stépan en prenant dans un tiroir du buffet, plein d'argenterie, une louche à potage, et il indiqua des yeux Nekhludov au beau valet de chambre à favoris qui, aussitôt, mit en ordre le couvert placé à côté de Missy, et dont la serviette empesée et pliée avec art, laissait voir un des coins armoriés.

Nekhludov fit d'abord le tour de la table et serra la main des convives. Tous, à l'exception du vieux Kortchaguine et des dames, se levèrent quand il s'approcha d'eux. Cette promenade autour de la table et ces poignées de mains à des gens, avec lesquels, pour la plupart, il n'avait jamais causé, ce soir-là, lui parurent particulièrement ridicules

et désagréables. Il s'excusa de son retard et allait s'asseoir à la place vacante en haut de la table, entre Missy et Catherine Alexéïevna, quand le vieux Kortchaguine exigea qu'il prit, à défaut d'un petit verre d'eau-de-vie, au moins des hors-d'œuvre ; et il s'approcha de la petite table où étaient le homard, le caviar, le fromage et les harengs. Nekhludov croyait n'avoir pas faim, mais ayant goûté au fromage, il se mit à dévorer avec avidité.

— Eh bien, avez-vous sapé les bases ? — lui demanda Kolossov, reprenant avec ironie, l'expression de certain journal réactionnaire qui faisait campagne contre l'institution du jury. — Vous avez acquitté des coupables, condamné des innocents, n'est-ce pas ?

— Sapé les bases... sapé les bases... — répéta en ricanant le vieux prince, qui avait une confiance illimitée en l'esprit et la science de son ami et camarade aux idées libérales.

Au risque de paraître impoli, Nekhludov ne répondit pas à Kolossov ; il s'assit devant son assiette, prit du potage et continua son repas.

— Laissez-le donc manger, — dit Missy en souriant, et montrant par l'emploi de ce pronom « le », la familiarité de leurs relations.

Pendant ce temps, Kolossov, d'un ton dégagé et à haute voix, racontait un article, qui le révoltait, contre l'institution du jury. Mikhaïl Serguéievitch,

le neveu, était de son avis, et narrait le sujet d'un autre article du même journal.

Missy, comme toujours, était très *DISTINGUÉE*, et portait une toilette d'une élégance discrète et sobre.

— Vous êtes probablement épuisé de faim et de fatigue? — dit-elle à Nekhludov, quand il eut achevé son potage.

— Non, pas trop. Et vous? Êtes-vous allée voir ces tableaux? — demanda-t-il.

— Non, nous avons remis à plus tard. Nous sommes allés au *lawn-tennis* chez les Salamatov. Et c'est bien vrai, vous savez, que Mister Crooks joue admirablement.

Nekhludov était venu ici pour se distraire, et, d'ordinaire, dans cette maison, il se sentait très bien, non seulement à cause du bon ton et du luxe, qui agissaient toujours très agréablement sur lui, mais aussi à cause de cette atmosphère de flatterie caressante dont, imperceptiblement, on l'enveloppait. Mais aujourd'hui, chose singulière, tout dans cette maison lui déplaisait; tout, depuis le portier, le large escalier, les fleurs, les laquais, la décoration de la table, jusqu'à Missy elle-même, qui, aujourd'hui, lui paraissait peu séduisante et affectée. Il était choqué du ton suffisant, vulgaire, libéral, de Kolossov; de la personne bovine, sensuelle, bestiale du vieux Kortchaguine; des citations françaises de la slavophile Catherine Alexéievna; des

mines gênées de l'institutrice et du répétiteur, et, plus encore de ce pronom « le » par lequel Missy l'avait désigné... Nekhludov, quand il s'agissait de Missy, hésitait toujours entre deux sentiments : tantôt tout était beau en elle, puisqu'il la voyait comme en elignant des yeux ou comme au clair de lune, et elle lui semblait fraîche, belle, intelligente, naturelle... Tantôt, il la voyait comme sous les rayons éclatants du soleil, et il lui était impossible de ne pas remarquer ses imperfections. Et ce jour-là il était dans cette dernière disposition. Les rides de tout son visage, la marque du fer à friser dans ses cheveux, les os saillants de ses coudes, il voyait tout. Il était surtout frappé de la largeur de l'ongle de son grand doigt, qui lui rappelait l'ongle du même doigt de son père.

— Quel jeu assommant que ce lawn-tennis, — opina Kolossov ; — de notre temps le jeu de paume était bien plus gai.

— Mais non, vous ne le connaissez pas. Rien n'est plus follement entraînant, — répliqua Missy, et Nekhludov eut l'impression que Missy avait prononcé le mot « follement » avec une affectation particulière.

Une discussion, à laquelle prirent part Mikhail Serguéievitch et Catherine Alexeievna, s'engagea. Seuls l'institutrice, le répétiteur et les enfants demeurèrent muets et visiblement ennuyés.

— Ils se disputent toujours ! — dit avec un rire

broyant le vieux Kortchaguine, en ôtant sa serviette du revers de son gilet et repoussant avec bruit sa chaise qu'un laquais s'empessa de reculer. Tout le monde, après lui, se leva pour s'avancer vers une petite table où se trouvaient des bols d'eau tiède parfumée ; et les convives se rincèrent la bouche en continuant une conversation qui n'intéressait personne.

— N'est-il pas vrai, — demanda Missy à Nekhludov, l'invitant ainsi à corroborer sa propre opinion, que rien ne révèle aussi bien le caractère des gens que le jeu ?

Elle avait remarqué sur le visage de Nekhludov une expression qu'elle craignait en lui, une expression concentrée, impliquant, comme il lui semblait, un blâme, et elle voulait en connaître la cause.

— A vrai dire, je n'en sais rien, je n'y ai jamais réfléchi, répondit Nekhludov.

— Voulez-vous venir chez maman ? — demanda Missy.

— Oui, oui, répondit-il, en allumant une cigarette, mais d'un ton qui indiquait qu'il n'en éprouvait pas grande envie.

Elle se tut, et jeta sur lui un regard interrogateur dont il se sentit gêné.

« Vraiment, venir chez les gens pour les ennuyer, » se dit-il ; et, s'efforçant de paraître aimable il ajouta qu'il se ferait un plaisir d'aller

chez la princesse, si elle voulait bien le recevoir.

— Oui, oui, maman sera enchantée. Vous pourrez fumer chez elle comme ici. Ivan Ivanovitch y est sans doute.

La princesse Sophie Vassilievna, la maîtresse de maison, n'existait que couchée. Depuis huit ans déjà, elle recevait ses visiteurs étendue, enveloppée de dentelles et de rubans, parmi les velours, les dorures, les ivoires, les bronzes, les laques et les fleurs ; elle ne sortait nulle part et ne recevait, comme elle le disait, que « ses amis », c'est-à-dire ceux qui, à son avis, planaient au-dessus de la foule. Nekhludov était de ceux-là parce qu'il passait pour un jeune homme intelligent, que sa mère avait été l'amie de la famille Kortchaguine, et qu'il conviendrait que Missy l'épousât.

La chambre de la princesse Sophie Vassilievna était précédée d'un grand et d'un petit salons. Dans le grand, Missy, qui marchait devant Nekhludov, s'arrêta résolument et le regarda, en saisissant le dossier doré d'une chaise.

Missy avait un très vif désir de se marier, et Nekhludov était pour elle un beau parti. En outre, il lui plaisait et elle s'était faite à l'idée qu'il serait à elle (non elle à lui, mais lui à elle), et elle poursuivait son but avec cette ruse inconsciente et tenace qu'y mettent les névrosées. Elle venait de s'arrêter pour lui parler afin de provoquer une explication.

— Il vous est arrivé quelque chose, je le vois, — dit-elle, — qu'avez-vous ?

Il se rappela sa rencontre de la cour d'assises, fronça les sourcils et rougit.

— Oui, répondit-il, ne voulant pas mentir, et quelque chose d'étrange, d'extraordinaire.

— Quoi donc ? Vous ne pouvez pas me le dire ?

— Non, pas à présent. Permettez-moi de n'en rien dire. Il m'est arrivé une chose à laquelle je dois réfléchir encore, — ajouta-t-il en rougissant de plus en plus.

— Et vous ne me le direz pas ?

Un muscle de son visage se contracta, et elle repoussa le dossier de la chaise.

— Non, je ne le puis pas, — dit-il, sentant que par cette réponse à elle, il se répondait à soi-même, et reconnaissait la gravité de ce qui lui était arrivé.

— C'est bien, alors, venez.

Elle secoua la tête comme pour chasser d'importunes pensées, et reprit plus rapidement sa marche. Il crut remarquer qu'elle faisait un effort pour retenir des larmes. Il se sentit honteux et peiné de l'attrister, mais il savait que la moindre faiblesse pouvait le perdre, c'est-à-dire le lier à jamais. Or, aujourd'hui surtout, c'était ce qu'il redoutait le plus, et, silencieux, il l'accompagna jusqu'à la chambre de la princesse.



## XXVII

La princesse Sophie Vassilievna venait d'achever son dîner très délicat et très réconfortant, qu'elle prenait toujours seule, de crainte qu'on ne la vît dans cette occupation peu poétique. Le café était servi sur un petit guéridon, près de sa chaise longue, et elle fumait une cigarette. La princesse Sophie Vassilievna était brune, maigre, longue, avec de longues dents et de grands yeux noirs, et s'efforçait de se donner encore des airs de jeune femme.

On jasait sur ses relations avec son médecin. Nekhludov, autrefois, ne faisait point attention à ces clabauderies ; et aujourd'hui, non seulement il se les rappelait, mais quand il aperçut, assis tout contre la chaise longue, le docteur à la barbe lustrée et séparée en deux pointes, il éprouva une impression de dégoût.

A côté de Sophie Vassilievna, sur un fauteuil moelleux et bas, était assis Kolossov, agitant son café. Sur le guéridon était posé un petit verre de liqueur.

Missy entra chez sa mère avec Nekhludov, mais ne resta pas dans la chambre.

— Quand maman sera fatiguée et vous congédiera, vous viendrez me rejoindre, — dit-elle à Kolossov et à Nekhludov, de son ton ordinaire, comme si rien d'anormal ne se fût passé entre elle et ce dernier; et elle sortit de la chambre en souriant et d'un pas qui glissait sur le tapis moelleux.

— Eh! bonjour, mon ami, asseyez-vous et racontez, — dit la princesse Sophie Vassilievna, avec son sourire apprêté et qui semblait naturel, de sabouche ornée de longues et belles dents aussi parfaitement imitées. — On me dit que vous êtes revenu de la cour d'assises de fort méchante humeur. Je pense que c'est très pénible pour des hommes de cœur, dit-elle en français.

— Oui, c'est vrai, — fit Nekhludov. — On y sent bien souvent sa... on sent qu'on n'a pas soi-même le droit de juger...

— COMME C'EST VRAI, — dit la princesse, semblant frappée de la justesse de cette réflexion; car elle possédait l'art de flatter toujours ses interlocuteurs. — Eh bien! où en est votre tableau? — reprit-elle, — il m'intéresse énormément. Si je

n'étais si faible je serais depuis longtemps allé le voir chez vous.

— Je l'ai complètement abandonné, — répondit sèchement Nekhludov, pour qui, aujourd'hui, la fausseté de ces flatteries était aussi évidente que la vieillesse qu'elle dissimulait. Et malgré ses efforts, il ne pouvait plus être aimable.

— C'est dommage! Savez-vous que Répine lui-même m'a affirmé le grand talent de notre ami, — dit-elle en se tournant vers Kolossov.

« Comment n'a-t-elle pas honte de mentir ainsi? » songea Nekhludov renfrogné.

Voyant que Nekhludov n'était pas en train, et qu'une conversation agréable et spirituelle était impossible avec lui, Sophie Vassilievna se tourna vers Kolossov et lui demanda son opinion sur un nouveau drame, comme si l'opinion de Kolossov devait résoudre tous les doutes et que chaque parole en dût être conservée pour toujours. Kolossov n'était pas content du drame, et en profita pour exposer ses théories sur l'art. Comme toujours, la princesse Sophie Vassilievna se montrait frappée de la justesse de ses observations, et plaçait un mot, en faveur de l'auteur du drame, pour aussitôt capituler ou trouver un moyen terme. Nekhludov regardait et écoutait, mais il voyait et entendait tout autre chose que ce qui était devant lui.

En écoutant tantôt Sophie Vassilievna tantôt

Kolossov, Nekhludov constatait : premièrement, que Sophie Vassilievna et Kolossov n'avaient pas plus d'intérêt pour le drame qu'ils n'en avaient l'un pour l'autre, et que le seul but de leur conversation était de satisfaire le besoin physiologique de mouvement des muscles de la langue et du gosier après le repas ; deuxièmement, que Kolossov ayant bu de l'eau-de-vie, du vin et de la liqueur, était quelque peu ivre, non pas de cette ivresse des moujiks qui boivent occasionnellement, mais de celle des gens qui sont accoutumés à boire. Il ne titubait pas et ne disait pas de sottises, mais son état d'excitation et de contentement de soi était anormal ; troisièmement, Nekhludov voyait, qu'au plus fort de l'entretien, la princesse Sophie Vassilievna, inquiète, ne quittait pas des yeux la fenêtre où glissait un oblique rayon de soleil, qui risquait d'éclairer trop crûment sa vieillesse.

— Comme c'est vrai, — répondit-elle à une remarque quelconque de Kolossov, tout en pressant le bouton d'une sonnerie électrique.

A ce moment, sans rien dire, en familier de la maison, le docteur se leva et sortit de la chambre. Sophie Vassilievna le suivit des yeux tout en continuant la conversation.

— Philippe, je vous prie de baisser ce rideau, — dit-elle au beau valet de chambre qui était entré à l'appel de sa sonnette, en lui indiquant des yeux le rideau de la fenêtre.

— Non, vous avez beau dire, il y a en lui quelque chose de mystique, et pas de poésie sans mysticisme, — reprit elle, tandis qu'un de ses yeux noirs suivait avec humeur les mouvements du laquais occupé à baisser le rideau.

— Le mysticisme sans poésie est superstition ; et la poésie sans mysticisme c'est de la prose, — poursuivit-elle avec un sourire contrit, et l'œil fixé sur le laquais qui dégageait les plis du rideau.

— Non Philippe, ce n'est pas ce rideau ; c'est celui de la grande fenêtre, — dit Sophie Vassilievna avec un air de souffrance et semblant s'appuyer sur elle-même de l'effort que lui coûtaient tant de paroles ; et, pour se calmer, de sa main lourde de bagues, elle porta à ses lèvres la cigarette parfumée.

Le beau Philippe, marchant légèrement sur le tapis, les jambes musculeuses et les mollets saillants, silencieux et soumis, s'approcha de l'autre fenêtre et, regardant la princesse, il se mit à baisser soigneusement le rideau afin que le moindre rayon ne se permît pas de tomber sur elle. Mais cette fois encore ce n'était pas bien ; et, de nouveau, la souffrante Sophie Vassilievna dut interrompre sa dissertation sur le mysticisme pour diriger l'impitoyable et stupide Philippe, qui la fatiguait tant. Pour un moment, un éclair brilla dans les yeux de Philippe.

« Eh! le diable sait ce qu'il te faut, doit-il penser », se dit Nekhludov en observant cette scène. Mais le beau et robuste Philippe réprima aussitôt son mouvement d'impatience et se mit en devoir d'exécuter les ordres de l'indolente, faible et toute falsifiée princesse Sophie Vassilievna.

— Il y a certainement beaucoup de vrai dans la théorie de Darwin, mais parfois il va trop loin, — reprit Kolossov en s'agitant sur son fauteuil et regardant la princesse de ses yeux somnolents.

— Et vous, croyez-vous à l'hérédité? — demanda Sophie Vassilievna à Nekhludov, dont le silence lui pesait.

— L'hérédité? — interrogea Nekhludov; — non, je n'y crois pas, — répondit-il, sans se détacher des visions étranges qui hantaient son imagination.

Il se représentait, posant à côté du robuste, du beau Philippe, Kolossov nu, avec son ventre en citrouille, sa tête chauve et ses bras maigres, pendant comme des cordages. Et vaguement aussi, il se représentait telles qu'elles devaient être les épaules de Sophie Vassilievna, maintenant recouvertes de soie et de velours; mais cette image était trop hideuse, et il la repoussa.

Sophie Vassilievna le regarda.

— Mais j'oublie que Missy vous attend — dit-elle. — Allez la rejoindre; elle a l'intention de vous jouer le nouveau morceau de Grieg; c'est très intéressant.

« Elle n'a rien à me jouer. A quoi bon ces mensonges », pensa Nekhludov en se levant et en serrant la main transparente, osseuse et chargée de bagues de Sophie Vassilievna.

Il rencontra dans le salon Catherine Alexéievna qui l'arrêta au passage :

— Je vois quand même que les fonctions de juré vous dépriment fort, — lui dit-elle, en français, suivant sa coutume.

— Oui, excusez-moi, je ne me sens pas en train, et je n'ai pas le droit d'imposer mon ennui aux autres, — répondit Nekhludov.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas en train ?

— Permettez-moi de ne pas vous le dire, — dit-il en cherchant son chapeau.

— Vous oubliez que vous-même avez affirmé qu'il faut toujours dire la vérité, et même que vous en avez profité pour nous en dire de dures à tous. Pourquoi, aujourd'hui, ne voulez-vous pas dire la vérité ? Tu t'en souviens, Missy ? — ajouta Catherine Alexéievna, se tournant vers Missy qui venait d'entrer.

— Alors, c'était un jeu, — répondit gravement Nekhludov. — Au jeu tout est permis. Mais dans la vie réelle nous sommes si mauvais... c'est-à-dire, je suis si mauvais... que moi, au moins, je n'ai pas le droit de dire la vérité.

— Ne vous reprenez pas ; dites plutôt que nous tous sommes mauvais, répartit Catherine

Alexéievna, en jouant sur les mots, sans prendre garde à la gravité de Nekhludov.

— Rien n'est pire que de se dire qu'on n'est pas entraîné, — dit Missy. — Moi, je ne me l'avoue jamais, aussi suis-je toujours entraîné. Allons, suivez-moi. Nous allons essayer de chasser votre MAUVAISE HUMEUR.

Nekhludov éprouva le sentiment que doit éprouver un cheval quand on le caresse pour le brider et l'atteler. Il n'avait jamais encore eu si peur de se laisser atteler. Il s'excusa, prétextant qu'il avait besoin de rentrer chez lui, et se prépara à prendre congé.

Missy lui retint la main plus longtemps qu'à l'ordinaire.

— N'oubliez pas que ce qui est grave pour vous, l'est au même titre pour vos amis, — dit-elle. — Vous viendrez demain?

— Je ne le pense pas, — répondit Nekhludov; et, pris de honte, (il ne savait si c'était pour lui ou pour elle), il rougit et s'empressa de sortir.

— Que signifie cela? COMME CELA M'INTRIGUE, — dit Catherine Alexéievna, quand Nekhludov fut parti. — Je le saurai. Quelque affaire d'AMOUR-PROPRE, IL EST TRÈS SUSCEPTIBLE NOTRE CHER MITIA.

« PLUTÔT UNE AFFAIRE D'AMOUR SALE », pensa, mais sans le dire, Missy, qui regardait devant elle d'un air sombre, tout différent de celui qu'elle avait en présence de Nekhludov; mais n'osant pas ris-



quer devant Catherine Alexéievna ce calembour de mauvais ton, elle dit seulement :

— Nous avons tous nos bons et nos mauvais jours.

« Celui-là aussi; se déroberait-il, — pensa-t-elle, — ce serait bien mal de sa part, après tout ce qui s'est passé. »

Si l'on eût demandé à Missy ce qu'elle entendait par ces mots : « tout ce qui s'est passé », elle n'eut pu alléguer rien de précis; elle avait cependant l'impression absolument nette que non seulement il avait provoqué en elle des espérances, mais qu'il s'agissait presque d'une promesse. Tout cela était vague, mais il y avait des regards, des sourires, des allusions, des silences. Aussi le regardait-elle comme lui appartenant, et la pensée de le perdre lui était très pénible.

« Honte et dégoût, dégoût et honte ? » — songeait Nekhludov tandis qu'il revenait à pied chez lui, par les rues bien connues. La pénible impression née en lui de son entretien avec Missy ne se dissipait point. Il sentait que, formellement, si l'on peut s'exprimer ainsi, il n'avait rien à se reprocher ; il ne lui avait rien dit pouvant le lier, et ne lui avait pas fait de déclaration, mais au fond, il sentait qu'il n'en était pas moins lié vis-à-vis d'elle, qu'il lui avait fait une promesse, et cependant, aujourd'hui, il sentait par tout son être l'impossibilité de l'épouser. « Honte et dégoût, dégoût et honte », se répétait-il, à la pensée non seulement de relations avec Missy, mais de tout. « Tout est dégoût et honte », répéta-t-il en gravissant le perron de sa maison.

— Je ne souperai pas, — dit-il à Korneï, qui

pénétra derrière lui dans la salle à manger, où étaient préparés le couvert et le thé. — Vous pouvez aller.

— A vos ordres, — répondit Korneï, qui, au lieu de partir, se mit à desservir la table. Nekhludov regardait Korneï et ressentait pour lui un mauvais sentiment. Il eut voulu que tout le monde le laissât en paix et il lui semblait que tout le monde, comme exprès, le contrariait. Lorsque Korneï sortit, Nekhludov s'approcha du samovar pour préparer son thé, mais il entendit les pas d'Agraféna Petrovna, et, pour ne point la voir, il sortit précipitamment et passa dans le salon, dont il ferma la porte derrière lui. Sa mère était morte dans cette pièce, trois mois auparavant. Deux lampes à réflecteurs l'éclairaient, projetant la lumière sur les deux grands portraits appendus au mur de son père et de sa mère. Et il se souvint de ses dernières relations avec sa mère, et maintenant, elles lui parurent fausses et répugnantes. Oui, c'était honteux et vilain. Il se rappelait, aux derniers temps de la maladie de sa mère, avoir positivement souhaité sa mort. Il avait pensé alors que c'était pour qu'elle fût délivrée de ses souffrances, en réalité, il l'avait désirée pour être délivré lui-même de la vue de ses souffrances.

Voulant éveiller en lui d'autres souvenirs d'elle, meilleurs, il s'approcha du portrait, signé d'un peintre célèbre et payé cinq mille roubles. Elle

était représentée en robe de velours noir, la gorge découverte. L'artiste, cela se voyait, avait mis tous ses soins à bien peindre la naissance des seins, leur écartement, le cou et les épaules splendides. Aujourd'hui, il trouvait cela honteux et dégoûtant. Il fut effrayé de ce qu'il y avait de repoussant et de sacrilège dans cette figure de sa mère, en beauté demi-nue ; et c'était d'autant plus choquant qu'ici même, trois mois auparavant, la même femme s'était étendue sur un divan, desséchée comme une momie et néanmoins dégageant une odeur que rien ne parvenait à masquer et qui empestait non seulement cette chambre, mais toute la maison. Et il lui semblait sentir encore cette odeur. Il se souvint que la veille de sa mort, elle lui avait pris sa main blanche et forte dans ses pauvres mains décharnées et noirâtres, l'avait regardé dans les yeux et lui avait dit : « Ne me juge pas, Mitia, si je n'ai pas fait ce qu'il fallait », et que, de ses yeux ternis par la souffrance, des larmes avaient coulé. « Quel dégoût ! » se dit-il encore en face du portrait où sa mère, avec un sourire triomphant, montrait ses admirables épaules et ses bras de marbre. La nudité de cette poitrine, sur ce portrait, lui fit songer à une autre jeune femme, qu'il avait vue aussi nue ces jours derniers. C'était Missy qui avait inventé un prétexte quelconque pour le faire venir un soir chez elle et se montrer à lui en toilette de bal. Et, avec une vraie répu-

gnance, il se souvint de ses jolies épaules et de ses beaux bras. Et ce père grossier et sensuel, avec son passé de cruauté et cette mère BEL ESPRIT, de réputation suspecte. Tout cela était à la fois répugnant et honteux. Honte et dégoût, dégoût et honte.

« Non, non, — songea-t-il, — il faut se délivrer, rompre toutes ces relations mensongères avec les Kortchaguine, avec Marie Vassilievna, avec l'héritage, avec tout le reste... Oui, respirer en paix. Aller à l'étranger, à Rome, travailler à mon tableau. »

Il se rappela ses propres doutes sur son talent... « Bah! qu'est-ce que cela fait, pourvu que je respire en liberté? J'irai à Constantinople, ensuite à Rome; je partirai dès la clôture de la cour d'assises. Dès que j'aurai réglé cette affaire avec l'avocat. »

Et tout à coup, dans son imagination, parut avec une vivacité extraordinaire, la prisonnière, aux yeux noirs loucheurs. Ah! comme elle avait pleuré aux derniers mots qu'elle avait criés! D'un geste brusque il jeta dans le cendrier la cigarette qu'il venait de terminer, en alluma une autre et se mit à arpenter la pièce. Et, par la pensée, il revit l'une après l'autre les minutes passées avec elle, leur dernier rendez-vous, cette passion bestiale qu'il ressentait alors pour elle, sa désillusion une fois celle-ci assouvie. Il revit la robe blanche,

la ceinture bleue, la messe de nuit. « Oui, cette nuit-là, je l'ai aimée, vraiment aimée, d'un amour bon et pur; et je l'avais aimée avant, et combien, lors de mon premier séjour chez mes tantes, quand je préparais ma thèse! » Il se revit tel qu'il était alors. Et cela l'inonda d'un parfum de fraîcheur, de jeunesse, de vie heureuse; et cela aggrava encore sa tristesse.

La différence entre l'homme d'alors et celui d'à présent lui parut énorme, autant et plus peut-être que celle qui existait entre la Katucha de l'église et la prostituée jugée ce matin qui s'enivrait avec le marchand. Brave, libre alors, rien ne lui semblait impossible; maintenant il était enfoncé dans une existence inutile et vide, misérable et stupide, sans issue et dont même, le plus souvent, il se refusait à sortir. Il se souvint quelle fierté il tirait alors de sa franchise et de son principe de toujours dire la vérité, et en effet, il la disait; tandis que, maintenant, il était plongé dans le plus effroyable mensonge, tenu pour la vérité par ceux qui l'entouraient. Et pas d'issue non plus à ce mensonge, du moins il n'en voyait pas. Et il s'y enfonçait par la force de l'habitude, et s'y vautrait.

Comment s'affranchir de ses relations avec Marie Vassilievna pour ne pas avoir honte de regarder en face son mari et ses enfants? Comment rompre sans mensonge ses fréquentations avec Missy? Comment mettre d'accord le fait d'avoir proclamé

lui-même l'injustice de la propriété foncière, et celui de posséder l'héritage de sa mère, indispensable pour son existence? Comment effacer son péché envers Katucha? Et pourtant les choses ne pouvaient rester ainsi. « Je ne puis abandonner une femme, autrefois aimée, en me contentant de payer un avocat pour l'arracher au bain qu'elle n'a pas mérité; — me laver de ma faute avec de l'argent, ce que je croyais suffisant. »

Il revit la minute où l'ayant rejointe dans le corridor il lui avait glissé l'argent et s'était enfui. « Ah, cet argent » — se dit-il éprouvant l'horreur et le dégoût ressentis jadis. — « Ah! ah! quel dégoût! » prononça-t-il à haute voix, comme alors. « Seul un misérable, un vaurien pouvait agir ainsi! Et moi, je suis ce vaurien, ce misérable! Mais, suis-je en effet ce vaurien? Mais qui donc, sinon moi », se répondit-il, et continuant à se dénoncer soi-même : — « Et ce n'est pas tout : n'est-ce pas de la bassesse que tes relations avec Marie Vassilievna, avec son mari? Et ton attitude en ce qui concerne tes biens? Sous prétexte que l'argent vient de ta mère, ne jouis-tu pas de la richesse que tu considères comme illégitime? Et toute ta vie oisive, malpropre? Et, pour couronner le tout, — ta conduite à l'égard de Katucha. Misérable, tu l'es! Les hommes peuvent me juger comme ils veulent, je puis les tromper, mais non me tromper moi-même ».

Et, tout-à-coup, il comprit que l'aversion qu'il ressentait depuis quelque temps envers les hommes et surtout aujourd'hui envers le vieux prince, envers Sophie Vassilievna, Missy, Korneï, n'était que de l'aversion contre soi-même. Et, chose étrange, cet aveu de sa turpitude, bien que pénible, contenait en même temps quelque chose de calmant et de consolant.

A plusieurs reprises, dans le cours de son existence, Nekhludov avait procédé déjà à ce qu'il nommait des « nettoyages d'âme » : il appelait ainsi un certain état dans lequel, parfois après un long intervalle de temps, ayant constaté tout d'un coup le ralentissement ou parfois même l'arrêt de sa vie intérieure, il se mettait à balayer toutes les souillures qui s'étaient accumulées dans son âme et étaient cause de cet arrêt.

Toujours, après de tels réveils, Nekhludov s'imposait des règles qu'il se jurait de suivre. Il écrivait un journal, recommençait une nouvelle vie, qu'il espérait déjà ne jamais changer, *turning a new leaf*, comme il le disait. Mais à chaque fois les séductions du monde l'avaient reconquis et, sans le remarquer, il était retombé au même point, sinon plus bas qu'avant.

Il s'était nettoyé et réveillé ainsi, plusieurs fois : la première fois quand il avait passé les vacances chez ses tantes. Ce réveil avait été le plus vif et le plus enthousiaste. Ses suites avaient duré assez



longtemps. Le deuxième réveil avait eu lieu après qu'il eut renoncé à sa situation de fonctionnaire et, rêvant de sacrifier sa vie, était entré au service militaire, pendant la guerre. Cette fois la rechute était venue très vite. Un nouveau réveil avait eu lieu quand il avait donné sa démission et qu'il était parti à l'étranger pour s'adonner à la peinture.

Depuis lors, et jusqu'à ce jour, une longue période s'était écoulée sans nettoyage d'âme, aussi n'était-il jamais arrivé à un tel degré de souillure, à un tel désaccord entre ce qu'exigeait sa conscience et la vie qu'il menait, et, s'en rendant compte, il en fut effrayé.

L'abîme était si grand, la souillure si forte, qu'au premier moment il désespéra de pouvoir s'en laver. « Plus d'une fois déjà tu as essayé de te corriger, de devenir meilleur, et tu as échoué, lui disait une voix tentatrice; est-ce la peine de recommencer une fois encore? Tu n'es pas seul dans ce cas, c'est la vie de tous ». Mais l'être libre, l'être moral, le seul véritable, le seul puissant, le seul éternel, cet être, dès ce moment, s'était éveillé en Nekhludov. Il ne pouvait ne pas croire en lui. Si grande que fût la distance entre ce qu'il était et ce qu'il eût voulu devenir, cet être intérieur affirmait que tout lui était encore possible.

« Quoi qu'il m'en puisse coûter, je romprai les liens du mensonge dans lequel je me vautre, et

j'avouerai tout, je dirai et je ferai la vérité », se dit-il résolument à voix haute. « Je dirai la vérité à Missy, que je suis un débauché, que je ne puis l'épouser, que je l'ai troublée en vain ; je dirai à Marie Vassilievna (la femme du maréchal de la noblesse), ou plutôt non, pas à elle, mais à son mari, je dirai que je suis un misérable, que je l'ai trompé. Je disposerai de l'héritage de façon à suivre la vérité. Je lui dirai aussi à elle, à Katucha, que je suis un misérable, que j'ai péché contre elle, et je ferai tout pour adoucir son sort. Oui, je la reverrai et lui demanderai de me pardonner ».

« Oui, je lui demanderai pardon, comme font les enfants ».

Il s'arrêta.

« Je l'épouserai s'il le faut ».

Il s'arrêta, joignant les mains contre sa poitrine, comme il le faisait dans son enfance, leva les yeux et dit, s'adressant à quelqu'un :

— Seigneur, viens à mon aide, instruis-moi, pénètre en moi pour me purifier.

Il pria ; il demandait à Dieu de lui venir en aide, de pénétrer en lui et de le purifier, et ce qu'il demandait dans sa prière s'était déjà accompli. Dieu, vivant en lui, s'était éveillé en sa conscience. Il se sentait Lui ; et c'est pourquoi, il sentait non seulement la liberté, la bonté, la joie de la vie mais toute la force du bien. Il se sentait capable de faire tout le bien qu'il est possible à l'homme d'accomplir.

Tandis qu'il se disait cela, des larmes mouillaient ses yeux ; c'étaient des larmes bonnes et mauvaises : bonnes, en tant que larmes de bonheur, nées du réveil de l'être moral endormi en lui depuis des années ; mauvaises, parce que larmes d'attendrissement sur lui-même et sur sa vertu.

Il étouffait. Il s'avança, ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin. La nuit était calme, fraîche, blanche de lune. Au loin résonna un bruit de roues, puis tout redevint silencieux. Sur le sable de l'allée et sur le gazon, sous la fenêtre, se profilait l'ombre d'un grand peuplier dénudé. A gauche, sous les rayons clairs de la lune, le toit de la remise semblait tout blanc ; dans le fond, s'enchevêtraient les branches des arbres, que coupait l'ombre de la haie. Nekhludov contemplait le jardin, plein d'une douce lumière argentée, et le toit de la remise, et l'ombre du peuplier ; il écoutait et il aspirait le souffle vivifiant de l'air.

« Comme il fait beau, comme il fait beau, mon Dieu, comme il fait beau ! » se disait-il de ce qui se passait dans son âme.

Maslova ne fut ramenée dans la prison que vers six heures du soir, les pieds meurtris après quinze verstes de marche inaccoutumée sur une chaussée empierrée, et de plus, anéantie par la sévérité inattendue de l'arrêt, et très affamée.

Pendant une suspension d'audience, ses gardiens avaient diné, en sa présence, de pain et d'œufs durs; la salive lui était venue à la bouche et elle avait senti qu'elle avait faim; mais il lui parut humiliant de leur demander quelque chose. Encore trois heures se passèrent après cela, et alors, elle ne sentit plus la faim, mais de la faiblesse seulement. Elle était en cet état quand elle entendit l'arrêt inattendu pour elle. Au premier moment, elle crut avoir mal entendu. Elle n'en pouvait croire ses oreilles; elle ne pouvait unir dans sa pensée elle et les travaux forcés. Mais voyant les physio-

nomies calmes des juges et des jurés, qui acceptaient cela comme quelque chose de tout naturel, elle se révolta et cria à toute la salle son innocence. Son cri ayant été accueilli, lui aussi, comme une chose naturelle, prévue, ne pouvant être d'aucun effet sur sa situation, alors elle avait fondu en larmes, résignée à supporter jusqu'au bout l'étrange et cruelle injustice dont elle était victime. La chose qui surtout l'étonnait, c'était que cette dure sentence lui fût infligée par des hommes, des hommes dans la force de l'âge, non pas des vieillards, par ceux-là même qui la regardaient toujours avec complaisance. Le substitut était le seul qu'elle voyait sous un autre aspect. Dans la salle des prévenus, en attendant le commencement de l'audience, puis, pendant les suspensions, elle avait vu ces hommes, sous prétexte qu'ils avaient affaire là, passer devant la porte de la pièce où elle se trouvait, y entrer, uniquement pour avoir l'occasion de la regarder. Et tout à coup, ces mêmes hommes l'avaient condamnée au bagne, bien qu'innocente du crime dont on l'accusait. Elle avait pleuré, s'était calmée, et, dans un état d'abrutissement complet, elle était assise dans la salle des prévenus, attendant son transfert à la prison. Maintenant elle ne voulait qu'une chose : fumer. C'est dans cet état que l'avaient trouvée Botchkova et Kartinkine, ramenés eux aussi, après l'arrêt, dans la même salle. Aussitôt Botchkova s'était

mis à invectiver Maslova, l'appelant galérienne.

— Eh bien! as-tu gagné quelque chose? Tu l'as ce que tu mérites. Au bain tu ne la feras plus ta belle.

Maslova demeurait impassible, les mains enfoncées dans les manches de sa capote, la tête baissée, regardant obstinément à deux pas devant elle le plancher piétiné; elle dit seulement :

— Je ne m'occupe pas de vous, laissez-moi tranquille. Je ne m'occupe pas de vous, — répéta-t-elle à plusieurs reprises, puis elle se tut.

Elle ne s'anima un peu que quand on emmena Botchkova et Kartinkine, et qu'un gardien entra, porteur de trois roubles.

— C'est toi, Maslova? — demanda-t-il. — Voici ce qu'une dame t'envoie, ajouta-t-il en lui tendant l'argent.

— Quelle dame?

— Tiens, prends, nous n'avons pas à vous faire la conversation.

L'argent était envoyé par la Kitaieva. Celle-ci, en sortant de l'audience, avait demandé à l'huissier si elle pouvait donner un peu d'argent à Maslova. L'huissier lui avait répondu qu'elle le pouvait. Alors, ôtant avec précaution le gant de peau de Suède qui recouvrait sa main blanche et potelée, elle avait pris, dans la poche de derrière de sa robe de soie, un portefeuille dernier genre, bourré d'une grande quantité de coupons qu'elle venait

de couper sur ses titres ; elle avait choisi un coupon de deux roubles cinquante, y avait ajouté deux pièces de vingt kopeks, et une pièce de dix kopeks et avait remis le tout à l'huissier.

L'huissier appela le gardien et lui transmit la somme en présence de la dame.

— Je vous en prie, remettez-le lui bien, — dit Caroline Albertovna au gardien.

Celui-ci était vexé d'une telle méfiance, et, pour cette raison, avait parlé avec humeur à Maslova.

Maslova était enchantée de cet argent, qui allait lui permettre de réaliser son désir.

« Pourvu que je puisse vite me procurer des cigarettes », se dit-elle ; et, dans cet unique désir de fumer, se concentraient toutes ses pensées. Elle en avait si grande envie qu'elle aspirait avidement l'air, dès qu'elle y sentait l'odeur du tabac, qui entrait dans le couloir par la porte du cabinet du juge. Mais elle dut attendre longtemps, le greffier, chargé de pourvoir au transfert des condamnés du tribunal à la prison, les ayant oubliés, tandis qu'il discutait avec un avocat l'article du journal prohibé.

Enfin, vers cinq heures, on fit partir Maslova entre ses deux gardiens, celui de Nijni-Novgorod et le Tchouvache, qui la firent sortir par une porte de derrière du Palais. Dans le vestibule du tribunal elle leur avait donné vingt copeks, en les

priant d'aller lui acheter deux pains blancs et des cigarettes.

Le Tchouvache s'était mis à rire, avait pris l'argent et dit : « C'est bon, on va t'en acheter. » Et, en effet, il était allé acheter les pains et les cigarettes et lui avait remis la monnaie. Mais on ne pouvait fumer en route, aussi Maslova était-elle parvenue jusqu'à la prison sans avoir pu satisfaire son envie de fumer. Comme elle y arrivait, on y amenait un convoi d'une centaine de prisonniers, venant de la gare. Elle les croisa au passage.

Il y en avait des vieux et des jeunes, barbus et rasés, Russes et d'autres races; certains avaient la moitié de la tête rasée et portaient des fers aux pieds; ils remplissaient le vestibule de poussière, du bruit de leurs pas et de leurs conversations, et d'une odeur âcre de sueur. Tous, en passant près de Maslova, l'avaient reluquée; quelques-uns s'étaient approchés d'elle pour l'agacer.

— Eh! la belle fille, — avait dit l'un.

— Mes hommages à la petite tante, avait dit un autre en clignant des yeux.

L'un d'eux, un brun, tête rasée, moustachu, en faisant retentir ses fers, s'était approché d'elle pour la prendre à bras-le-corps.

— Tu n'as donc pas reconnu ton petit ami? Allons, ne fais pas de manières! — lui dit-il en montrant ses dents, et les yeux allumés, quand elle l'eût repoussé.



— Eh bien, vaurien, que fais-tu là ? — s'était écrié le sous-directeur de la prison, apparaissant soudain.

Aussitôt le forçat s'était retiré, le dos courbé.

Le sous-directeur se tourna vers Maslova.

— Et toi, que fais-tu ici ?

Maslova voulait dire qu'elle revenait du tribunal, mais elle était si lasse que les forces lui avaient manqué.

— Elle arrive du tribunal, Votre Honneur, — répondit un des soldats, la main au bonnet.

— Il faut la conduire au gardien chef. Que signifie ce désordre !

— A vos ordres, Votre Honneur.

— Sokolov ! reçois-la, — cria le sous-directeur.

Le gardien chef s'approcha, la saisit à l'épaule avec humeur et, lui faisant un signe de tête, la conduisit lui-même dans le corridor des femmes. Là, on lui fit subir, sans rien trouver, une visite minutieuse (la boîte de cigarettes était cachée dans le pain) et on la fit entrer dans la même salle d'où elle était partie le matin.

La salle, où l'on ramenait Maslova, était une grande pièce de neuf *archines* de long sur sept de large, avec deux fenêtres, ayant, pour tous meubles, un vieux poêle, jadis blanc, et une vingtaine de planches servant de lit. Vers le milieu, face à la porte, un cierge brûlait devant une icône noircie de crasse, ornée d'un vieux bouquet d'immortelles. A gauche, derrière la porte, le puant cuveau aux ordures. On venait de faire l'appel du soir et d'enfermer les prisonnières pour la nuit.

Quinze personnes occupaient la salle : douze femmes et trois enfants.

Il faisait encore clair et deux femmes seulement étaient couchées : l'une, la tête couverte de sa capote, une idiote emprisonnée pour vagabondage et qui dormait presque toujours ; l'autre, condamnée pour vol, était poitrinaire. Sans dormir,

elle restait étendue, les yeux grands ouverts, la tête appuyée sur sa capote ; un jet de salive montait à ses lèvres, pour ne pas tousser, elle le retenait par un effort dans sa gorge. Parmi les autres femmes, — vêtues pour la plupart d'une seule chemise de grosse toile, et toutes, têtes nues, — les unes cousaient, assises sur leurs planches ; les autres, debout aux fenêtres, regardaient passer les prisonniers dans la cour. L'une des trois femmes qui cousaient était la vieille Korableva, qui le matin avait parlé à Maslova ; elle était grande et forte, avait une mine renfrognée, d'épais sourcils froncés, des bajoues qui lui retombaient sous le menton, des cheveux rares, d'un blond fané, grisonnant aux tempes, et une verrue poilue sur la joue. Cette vieille avait été condamnée au bain pour avoir tué son mari à coups de hache. Et elle l'avait tué parce qu'elle l'avait surpris en train de débaucher sa fille. Korableva, doyenne de salle, y faisait le commerce du vin. Pour l'instant, elle cousait munie de lunettes, ses grandes mains ouvrières tenant l'aiguille à la manière des paysannes, c'est-à-dire avec trois doigts, et la pointe tournée vers elle. Cousant également, se tenait une petite femme brune très bavarde, au nez camus, avec des petits yeux noirs, un air bonasse. Garde-barrière du chemin de fer, elle avait été condamnée à trois mois de prison pour avoir causé un accident en oubliant d'agiter son drapeau au passage d'un train.

La troisième femme qui cousait était Fédosia ou Fenitchka, comme l'appelaient ses compagnes, — jeune encore, toute blanche et rose, avec des yeux clairs d'enfants, et autour de sa petite tête, deux nattes blondes enroulées. Elle était incarcérée pour tentative d'empoisonnement contre son mari. Elle avait tenté de l'empoisonner aussitôt après le mariage, et avait alors à peine seize ans. Mais, pendant ses huit mois de prévention libre, non seulement elle s'était réconciliée avec son mari, mieux encore, elle en était devenue amoureuse et au moment de son jugement elle lui appartenait corps et âme. Ce qui n'avait pas empêché le tribunal de la condamner aux travaux forcés, en Sibérie, malgré les supplications de son mari, de son beau-père, et surtout de sa belle-mère, pris pour elle d'une vraie tendresse et qui avaient fait tous leurs efforts pour la faire acquitter. Bonne, gaie, souvent souriante, Fédosia était voisine de lit de Maslova à qui elle s'était vite attachée et qu'elle comblait de prévenances et d'égards. Près de là, sur un lit, deux autres femmes étaient assises sans rien faire : l'une, de quaranté ans environ, au visage tiré et pâle, qui avait dû jadis être très belle, maintenant maigre et flétrie, allaitait un enfant. Voici quel avait été son crime : Une fois que, de leur village, on emmenait un conscrit, recruté illégalement, au point de vue des paysans, le peuple avait arrêté les gendarmes qui

emmenaient le conscrit. Cette femme, la tante du conscrit, avait, la première, saisi par la bride le cheval attelé au chariot dans lequel on l'emmenait.

Une petite vieille bossuée, voûtée, aux cheveux gris, était assise près de la jeune mère. Elle feignait de vouloir attraper un gros garçon de quatre ans, ventru, qui courait autour d'elle avec des éclats de rire. Et l'enfant, en chemise, courait en répétant entre ses éclats de rire : « M'attraperas pas? »

Cette vieille avait été condamnée, en même temps que son fils, pour tentative d'incendie. Elle s'était résignée à son sort, mais elle ne cessait de gémir sur son fils, emprisonné également, et surtout sur son vieux mari, car elle craignait, sa belle-fille s'étant en allée, que le vieux n'eût personne pour laver son linge et qu'il ne fut infesté de poux.

Outre ces sept femmes, quatre autres, debout devant une fenêtre ouverte, se tenant aux barreaux de fer, causaient avec des prisonniers qui passaient dans la cour, ceux-là même que Maslova avait rencontrés dans le vestibule. L'une de ces femmes, qui purgeait sa peine pour vol, était une grande rousse, au corps flasqué, avec des taches de rousseur plein son visage jaune. D'une voix de harengère, elle lançait, par la fenêtre, quantité de mots orduriers. Près d'elle se tenait une petite femme brune, à qui sa longue taille et ses jambes courtes donnaient l'air d'avoir dix ans. Son visage

était rouge, taché, ses yeux grands, noirs, très écartés, ses lèvres grosses et courtes, relevées sur une rangée de dents blanches, proéminentes. Elle éclatait de rire à ce qui se passait dans la cour. Cette femme, qu'on avait surnommée « La Belle », avait été condamnée pour vol et incendie. Derrière était une femme enceinte, au ventre énorme, vêtue d'une chemise grise très sale, à la mine pitoyable : maigre, veineuse. Elle restait là, muette, souriant parfois, d'un air approbateur et attendri, de ce qui se passait dans la cour. La quatrième détenue, de taille petite, forte, aux yeux saillants et l'air bonasse, avait été condamnée pour vente clandestine d'eau-de-vie. Elle était la mère du garçonnet qui jouait avec la vieille, et d'une fillette de sept ans, autorisés à partager sa prison, parce qu'on n'avait su à qui les confier. Elle aussi regardait par la fenêtre, mais sans cesser de tricoter son bas, et fermait les yeux, semblant désapprouver ce que disaient les prisonniers qui passaient dans la cour. Quant à la petite fille de sept ans, aux cheveux blond filasse, en désordre, elle se tenait accrochée de sa petite main maigre au jupon de sa mère, le regard fixe, et écoutait attentivement les jurons échangés entre les femmes et les prisonniers, les répétant à voix basse, comme si elle les eût appris par cœur. Enfin la douzième détenue était la fille d'un sacristain. Elle avait noyé son nouveau-né dans un puits.

C'était une grande fille élancée, blonde, avec une natte épaisse, courte et mal tressée, et des yeux saillants et fixes. Pieds nus et en chemise de toile grise, elle marchait sans répit de long en large, entre les rangées de planches, sans voir personne, ni parler à personne, et, arrivée au mur, elle faisait chaque fois un brusque demi-tour.

Quand la serrure grinça et que la porte eut livré passage à Maslova, toutes se retournèrent vers elle. La fille du sacristain elle-même arrêta sa promenade, releva les sourcils pour examiner l'arrivante, puis, sans un mot, reprit sa marche à grands pas résolu. Korableva piqua son aiguille dans le sac qu'elle cousait, et, par-dessus ses lunettes, interrogea Maslova du regard.

— Eh bien ! de retour. Et moi qui pensais qu'on allait l'acquitter ; — s'écria-t-elle de sa voix rauque et basse, presque virile. — On voit qu'on t'a condamnée.

Elle ôta ses lunettes et les posa sur son lit avec son ouvrage.

— Avec la petite tante, nous étions justement en train de dire qu'on l'avait peut-être relâchée sur le champ. Ça arrive, à ce qu'il paraît. Des fois



même on vous donne de l'argent, — dit la garde-barrière d'une voix chantante. — Et voici ce qui t'arrive. Nous avons mal présagé. Nous sommes entre les mains de Dieu, ma belle, — ajouta-t-elle d'une voix attendrie.

— Alors, vrai, tu es condamnée? — demanda Fédosia avec compassion, en regardant Maslova de ses yeux bleus enfantins; et tout son jeune et gai visage se changea, et elle parut prête à pleurer.

Maslova ne répondit rien; elle s'approcha de son lit, voisin de celui de Korableva, et s'assit.

— Peut-être n'as-tu même pas mangé, — dit Fédosia, qui se leva et s'approcha d'elle.

Maslova, sans répondre, posa les pains à son chevet et se déshabilla : elle enleva sa capote pous-sièreuse, défit le fichu qui recouvrait les boucles de ses cheveux noirs et se rassit.

La vieille femme qui jouait avec le gamin, à l'extrémité de la salle, s'approcha à son tour et s'arrêta en face de Maslova.

— Ts... ts... ts!... fit-elle avec un claquement de langue et un hochement de tête compatissant.

Le petit garçon accourut derrière elle, et bouche bée, les yeux écarquillés, resta en arrêt devant les pains apportés par Maslova. Après tout ce qui lui était arrivé, en revoyant tous ces visages pleins de sympathie, Maslova s'était senti envie de pleurer et ses lèvres tremblaient. Elle s'était contenue cependant, jusqu'au moment où la vieille et le petit gar-

çon s'étaient approchés d'elle. Mais devant la bonne et compatissante exclamation de la vieille et surtout les regards curieux de l'enfant, allant des pains à elle, elle ne put se maîtriser. Tous ses traits frémirent, et elle éclata en sanglots.

— Je te l'avais toujours dit : choisis-toi un avocat malin, — dit Korableva. — Et alors, quoi, la déportation ? demanda-t-elle.

Les larmes empêchèrent Maslova de répondre ; elle retira du pain et tendit à Korableva la boîte de cigarettes, où était représentée une dame toute rose, avec un chignon très enlevé, et décolletée en cœur. Korableva regarda l'image, hocha la tête, semblant désapprouver Maslova, principalement d'avoir dépensé son argent aussi sottement, puis elle prit une cigarette, l'alluma à la lampe, et, en ayant aspiré une bouffée, elle la tendit à Maslova, qui tout en pleurant se mit à fumer avec avidité.

— Les travaux forcés, — gémit-elle enfin entre deux sanglots.

— Ils ne craignent donc pas Dieu, ces maudits vampires ! — s'écria Korableva. — On a condamné cette fille pour rien.

A ce moment, les quatre femmes, devant la fenêtre, poussèrent un gros rire. On entendit aussi le rire frais de la fillette mêlé aux rires aigus et enroués des femmes. Un des prisonniers, dans la cour, avait fait quelque chose qui agissait ainsi sur les femmes qui regardaient par la fenêtre.

— Hein! le chien rasé! Avez-vous vu ce qu'il a fait? clama la femme rousse secouée dans tout son gros corps flasque, le visage collé à la grille, et proférant des paroles ordurières et insensées.

— En voilà une peau de tambour! Il y a bien de quoi rire! — fit Korableva en montrant de la tête la femme rousse; et, s'adressant à Maslova: — Pour combien d'années?

— Pour quatre, — répondit Maslova avec une telle abondance de larmes que l'une d'elles tomba sur sa cigarette.

Maslova la froissa avec humeur, la jeta et en prit une autre.

La garde-barrière, bien qu'elle ne fumât pas, ramassa aussitôt le bout de cigarette, et se mit à le lisser.

— Ah! on a bien raison de dire, ma belle, que le pourceau a mangé la vérité, — intervint-elle. — On fait ce qu'on veut. Et nous qui avons cru qu'on te mettrait en liberté. Matvievna disait que tu serais libre; et moi j'ai répondu: Non, ma belle, mon cœur sent qu'ils vont la dévorer; et c'est vrai; — poursuivait la garde-barrière, écoutant avec un visible plaisir le son de sa propre voix.

Pendant ce temps, les prisonniers avaient achevé de traverser la cour. Les femmes qui avaient causé avec eux quittèrent la fenêtre pour s'approcher de Maslova. La première arrivée fut la cabaretière avec sa fillette.

— Eh bien, pourquoi a-t-on été si sévère? — demanda-t-elle en s'asseyant à côté de Maslova, et sans cesser de tricoter vivement son bas.

— Ils l'ont condamnée sévèrement parce qu'elle n'avait pas d'argent. Si elle en avait eu, elle aurait payé un avocat rusé, un malin, qui l'aurait fait acquitter, — repartit Korableva. — Il y en a un, j'ai oublié son nom, un chevelu, avec un gros nez : celui-là, ma chère, vous sortirait toute sèche du fond de l'eau. Il fallait le prendre celui-là!

— Ah, oui, le prendre, dit la Belle en montrant ses dents; celui-là ne demanderait pas moins de mille roubles pour un crachat.

— C'est probablement ton étoile, — opina la bonne vieille condamnée pour incendie. — Ainsi moi, mon vieux a pris la femme de mon fils, et l'a fait mettre sous les verroux, pour nourrir les poux, et moi aussi il m'a fait enfermer pour mes vieux jours, continua-t-elle, recommençant pour la centième fois son histoire. — Pas moyen d'éviter la prison, ni la besace. Si ce n'est l'une c'est l'autre.

— Évidemment chez eux c'est toujours comme ça, — dit la cabaretière; et, tout à coup, regardant la tête de sa fillette, elle posa son tricot, prit l'enfant entre ses genoux et, avec une grande dextérité, se mit à lui chercher dans les cheveux.

« Pourquoi as-tu fait commerce d'eau-de-vie? »

— Et avec quoi aurais-je nourri mon enfant?

répondit-elle en continuant son occupation habituelle.

Ces mots de la cabaretière donnèrent à Maslova envie de boire.

— Je voudrais bien boire, — dit-elle à Korableva. Elle essuya ses larmes avec les manches de sa chemise et ne laissa plus que de loin en loin échapper un sanglot.

— De l'eau de vie? Eh bien, ça va, — dit Korableva.

Maslova sortit l'argent qui était caché dans le pain, et tendit un coupon à Korableva. Celle-ci prit le papier, l'examina, et comme elle ne savait pas lire, elle s'en rapporta à la Belle, qui connaissait tout, et qui lui dit que ce morceau de papier valait deux roubles cinquante; alors elle alla au poêle, ouvrit la bouche de chaleur et en tira un flacon d'eau-de-vie. A cette vue, les femmes qui n'étaient pas leurs voisines de lit regagnèrent leurs places. En attendant l'eau-de-vie, Maslova secoua sa capote et son fichu, monta sur sa couchette et se mit à manger son pain.

— Je t'avais laissé du thé, mais à présent il est froid, lui dit Fédosia, qui prit sur une planche une théière et un gobelet de fer blanc, enveloppés dans un torchon.

La boisson, était, en effet, complètement refroi-

die et sentait plus le fer blanc que le thé, mais Maslova la but cependant en mangeant son pain.

— Finaschka, prends, — fit-elle au petit garçon, qui ne quittait pas des yeux sa bouche, en rompant un morceau de pain, qu'elle lui donna.

Korableva tendit le flacon d'eau-de-vie et le gobelet. Maslova lui en offrit, ainsi qu'à la Belle. Elles composaient, à elles trois, l'aristocratie du lieu, étant les seules qui eussent parfois de l'argent, et elles partageaient toujours entre elles ce qu'elles avaient.

Quelques minutes après, Maslova, toute ragail-lardie, raconta ce qui l'avait frappée au tribunal et singea le procureur. Elle avait été particulièrement frappée de ce fait, qu'elle avait observé, que les hommes, partout où elle était, couraient après elle. Au tribunal tout le monde l'avait regardée, et tous rentraient à chaque instant dans la salle où elle avait été amenée.

— Un des gardiens me disait bien : C'est toi qu'on vient voir. Quelqu'un entre : Où est tel papier ? Et moi je voyais bien qu'il n'avait besoin d'aucun papier, qu'il me mangeait des yeux. En voilà des artistes ! racontait-elle en souriant, avec un hochement de tête où perçait un reproche.

— C'est bien ça, — approuva la garde-barrière, qui recommença à pérorer de sa voix chantante. — Ils tombent comme les mouches sur le sucre. Pour

autre chose on ne les voit pas venir, mais pour cela, ils sont toujours là.

— Et ici, je suis bien tombée aussi, — reprit Maslova en souriant. En rentrant à la prison, le passage était barré par une troupe de prisonniers qu'on amenait de la gare. Ils se sont mis après moi, et je ne savais comment m'en défaire. Heureusement que le sous-directeur m'en a débarassée. Il y en avait un surtout, qui était enragé; j'ai dû le frapper pour l'écarter!

— Et comment était-il? demanda la Belle.

— Un brun, avec des moustaches.

— C'est sûrement lui.

— Qui ça?

— Stcheglov. Il vient de passer dans la cour.

— Quel Stcheglov?

— Comment, tu ne connais pas Stcheglov! Il s'est enfui déjà deux fois du bagne. On l'a repincé, mais il s'évadera encore. Les gardiens ont peur de lui, — ajouta la Belle, qui souvent transmettait en cachette des billets aux prisonniers et connaissait tous les potins de la prison. — Pour sûr qu'il s'évadera de nouveau.

— Peut-être, mais il ne nous emmènera pas avec lui, — observa Korableva. — Ecoute, — reprit-elle en se tournant vers Maslova, — il vaut mieux nous raconter ce que ton avocat t'a dit pour ton pourvoi. Il te va falloir le soigner, maintenant?

Maslova répondit qu'elle n'en savait rien.



A ce moment la femme rousse, ses mains, lachées de rousseur, enfoncées dans son épaisse tignasse et se grattant la tête avec ses ongles, s'approcha des aristocrates, qui continuaient à déguster leur eau-de-vie.

— Veux-tu, Catherine, que je te dise ce qu'il faut faire? — dit-elle. — Tout d'abord tu dois écrire : Je suis mécontente du jugement, puis le déclarer au procureur.

— Qu'est-ce que tu nous chantes? — dit Korableva de sa voix de basse irritée. — Voyez-vous cette espèce, qui a reniflé l'eau de-vie! Inutile de nous faire la leçon; on sait ce qu'il y a à faire; on n'a pas besoin de toi.

— Est-ce qu'on te parle à toi? De quoi te mêles-tu?

— C'est l'eau-de-vie qui te tente, hein; alors tu fais le bon apôtre!

— Allons, verse lui un verre, — dit Maslova toujours généreuse.

— Attends un peu, tu vas voir ce que je vais lui verser!

— Quoi? quoi? Je ne te crains pas! — s'écria la femme rousse en marchant sur Korableva.

— Peau de prison!

— Peau de prison, toi-même.

— Triple molle!

— Moi, triple molle? Vermine de baigne! cria la rousse.

— Va-t-en, te dis-je! gronda sourdement Korableva.

Et comme la rousse avait fait encore un pas en avant, Korableva la frappa sur sa poitrine nue et grasse. Comme si elle n'avait attendu que cette provocation, la rousse enfonça brusquement les doigts d'une de ses mains dans les cheveux de Korableva, en essayant, de l'autre main, de la frapper au visage; mais Korableva saisit cette main. Maslova et la Belle tentèrent de la retenir, mais elle avait si solidement agrippé les cheveux de la vieille qu'on ne pouvait lui faire lâcher prise. Pour un moment, elle lâcha les cheveux, mais seulement pour les mieux saisir. Korableva, la tête baissée, cognait au hasard sur le corps de son ennemie, et s'efforçait de lui mordre le bras. Autour d'elles, les femmes s'étaient amassées, gesticulant et hurlant. La poitrinaire elle-même s'était levée et, en toussotant, regardait la bataille. Les enfants, serrés l'un contre l'autre, pleuraient. Le vacarme était tel que la surveillante et le surveillant accoururent. On sépara les deux adversaires; Korableva défit sa natte grise d'où tombèrent des poignées de cheveux arrachés par la rousse. Celle-ci ramenait sur sa poitrine jaune les lambeaux de sa chemise lacérée, et, ensemble, elles se mirent à crier, à hurler leurs griefs et leurs explications.

— Oui, je sais, dit la surveillante, l'eau-de-vie est cause de tout cela. Demain matin je le dirai au

directeur qui vous règlera votre affaire. Je la sens bien, l'eau-de-vie ! Allons, serrez tout, sinon, gare à vous ! Je n'ai pas le temps de vous mettre d'accord. A vos places, et du silence !

Mais le silence fut long à s'établir. Pendant longtemps les femmes se querellèrent entre elles, se racontant comment cela avait commencé et qui était coupable. Enfin les surveillants s'en allèrent, et les femmes se préparèrent à se coucher pour la nuit. La vieille vint prier devant l'icône.

— Hein ! en voilà deux vermines de baigne ! dit tout à coup, à l'autre bout de la salle, la rousse avec sa voix rauque, en y joignant les termes les plus grossiers de son vocabulaire.

— Toi, répliqua Korableva, usant des mêmes expressions, prends garde que je ne te donne ton compte.

Elles se turent un instant.

— Si on ne m'avait retenue, je t'aurais arraché tes quinquets ! cria de nouveau la rousse, à laquelle Korableva envoya une riposte bien sentie.

De nouveau, un silence un peu plus long et de nouveau, des invectives. Les espaces de silence se prolongeaient de plus en plus, et enfin, tout se calma.

Les prisonnières étaient toutes couchées ; quelques-unes ronflaient déjà, seule la vieille, qui toujours priait longuement, continuait ses salutations devant l'icône ; et la fille du sacristain, qui aussitôt

après le départ des surveillants, s'était relevée pour reprendre sa marche.

Maslova aussi ne dormait pas, ne cessant de penser qu'elle était à présent une vermine de bagne, comme deux fois déjà on l'avait appelée : Botchkova d'abord, puis la femme rousse, et elle ne pouvait se faire à cette pensée. Korableva qui était couchée le dos tourné vers elle, se retourna.

— Moi qui n'avais jamais pensé... -- disait tout bas Maslova. — Les autres font n'importe quoi, et ça passe, et moi, pour rien, je dois souffrir.

— Ne te tourmente pas, ma fille : on vit aussi en Sibérie, tu n'y mourras pas ! remarqua Korableva pour la consoler.

— Je n'y mourrai pas, je le sais bien ; mais il y a la honte. Était-ce là le sort qui m'attendait, moi qui étais habituée à une bonne vie.

— Contre Dieu personne ne peut aller, objecta Korableva en soupirant. Contre Lui, personne ne peut aller.

— Je sais, petite tante, mais c'est dur tout de même.

Elles se turent.

— Ecoutez c'est cette pleurnicheuse, dit Korableva en faisant remarquer à Maslova un bruit étrange venu de l'autre bout de la salle.

Ce son, c'étaient les sanglots contenus de la femme rousse. La rousse pleurait parce qu'on l'avait insultée, battue, parce qu'on lui avait refusé

cette eau-de-vie, qui lui faisait si grande envie. Elle pleurait encore parce qu'elle n'avait subi, dans toute sa vie que des injures, des rebuffades, des humiliations et des coups. Elle avait cru se consoler par le souvenir de son premier amour, le jeune ouvrier Fédka Molodenkov. Elle s'était bien souvenue du commencement, mais aussi de la fin. Cet amour avait fini ainsi : Molodenkov, ivre, l'avait aspergée de vitriol à l'endroit le plus sensible, et s'était amusé avec ses camarades, en la voyant se tordre de douleur. Elle se rappelait cela, et, pleine de tristesse, croyant n'être entendue de personne, elle s'était mise à pleurer, comme les enfants, en reniflant et buvant ses larmes salées.

— C'est pitié, murmura Maslova.

— C'est vrai, c'est pitié, mais elle n'a qu'à ne pas s'y frotter.

La première impression qu'éprouva Nekludov le lendemain matin, à son réveil, fut qu'il lui était arrivé quelque chose; et avant même de se rappeler ce qu'il lui était arrivé, il savait que c'était quelque chose de très bien et de très important. « Katucha, le tribunal ». Oui, il fallait cesser de mentir, et dire toute la vérité. Par une étrange coïncidence, ce même matin, il trouvait enfin dans son courrier la lettre si longtemps attendue de Marie Vassilievna, la femme du maréchal de la noblesse, cette même lettre qui lui était maintenant nécessaire. Elle lui rendait son entière liberté, et lui exprimait tous ses vœux de bonheur pour son prochain mariage.

« Mariage! » songea-t-il avec ironie. « Comme j'en suis loin. »

Il se rappela son projet de la veille de dire tout

au mari, de lui demander pardon, et de lui offrir telle réparation qu'il exigerait. Mais ce matin, ceci ne lui paraissait plus aussi facile que la veille. « Pourquoi faire le malheur d'un homme s'il l'ignore. S'il me le demande, oui, je le lui dirai; mais aller exprès le lui dire moi-même, non, ce n'est pas nécessaire. »

Il n'était pas plus aisé de dire toute la vérité à Missy. Là encore, s'il parlait, ce serait offensant pour elle. Mieux valait s'en tenir aux sous-entendus, comme il arrive souvent dans les rapports humains. Il décida une seule chose, de ne plus aller chez les Kortchaguine, et de leur dire la vérité s'ils la lui demandaient.

Mais, en ce qui concernait ses relations avec Katucha, rien ne devait rester inexprimé.

« J'irai la voir dans sa prison, lui dirai tout; je lui demanderai de me pardonner. Et s'il est nécessaire, oui, s'il est nécessaire, je l'épouserai, » pensa-t-il.

L'idée de tout sacrifier pour satisfaire sa conscience et l'épouser, l'attendrissait particulièrement ce matin.

Sa journée commençait avec une énergie dont il était désaccoutumé depuis longtemps. Agrafena Petrovna étant venue, il lui déclara aussitôt, surpris lui-même de sa fermeté, qu'il n'avait plus besoin de cet appartement ni de ses services. Par une entente tacite, il était admis qu'il entrete-

nait ce grand appartement pour s'y marier. Son projet d'abandonner l'appartement avait donc une importance particulière. Agrafena Petrovna le regarda avec surprise.

— Je vous suis très reconnaissant, Agrafena Petrovna, de vos dévoués services, mais je n'ai besoin, désormais, ni d'un aussi grand appartement, ni d'un personnel aussi nombreux. Ce en quoi vous pouvez encore m'être utile, et que je vous demande, c'est d'avoir la bonté de faire emballer tous les effets, comme cela se faisait du vivant de ma mère. Quand Natacha viendra, elle verra ce qu'il convient d'en faire. (Natacha était la sœur de Nekhludov.)

Agrafena Petrovna hocha la tête.

— Comment, ce qu'il convient d'en faire? Mais vous en aurez besoin, dit-elle.

— Non, Agrafena Petrovna, je n'en aurai pas besoin, sûrement non, dit Nekhludov, répondant à la pensée qu'indiquait son hochement de tête. Dites aussi, je vous prie, à Kornéï que je lui paierai deux mois de gages d'indemnité, mais que je n'ai plus besoin de lui.

— Vous avez tort d'agir ainsi, Dmitri Ivanovitch, remarqua-t-elle. Si même vous allez à l'étranger, il vous faudra toujours un local.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, Agrafena Petrovna. Je ne vais pas à l'étranger, ou si je vais quelque part c'est dans un tout autre endroit.



Tout d'un coup il devint pourpre.

« Oui, ici il n'y a pas à se taire, il faut tout dire à tous », pensa-t-il.

— Il m'est arrivé hier une aventure très bizarre et très grave. Vous souvient-il de Katucha, qui servait chez ma tante Marie Ivanovna?

— Parfaitement. C'est moi qui lui ai appris à coudre.

— Eh bien, voilà, on l'a jugée hier, à la cour d'assises, et j'étais juré.

— Ah! Seigneur, quelle pitié! s'écria Agrafena Petrovna. Et pour quel crime était-elle jugée?

— Pour meurtre. Et c'est moi qui ai tout fait.

— Comment est ce possible que vous ayez tout fait? Voilà qui est en effet bien étrange, dit Agrafena Petrovna; et une flamme passa dans ses yeux éteints.

Elle connaissait toute l'histoire de Katucha.

— Oui, c'est moi qui suis cause de tout. Et tous mes projets en sont bouleversés.

— Et quel changement peut-il en résulter pour vous? interrogea Agrafena Petrovna en retenant un sourire.

— Puisque je suis cause qu'elle a pris cette voie, ne dois-je pas faire tout ce que je puis pour lui venir en aide.

— C'est votre bonne volonté. Mais dans tout cela il n'y a pas de votre faute. La même aventure arrive à tout le monde; avec une personne raison-

nable tout s'arrange, tout s'oublie, et la vie continue, dit Agrafena Petrovna d'un ton grave et sérieux. Et vous n'avez point à vous en accuser. J'ai entendu dire depuis, qu'elle était sortie du bon chemin, mais à qui la faute?

— A moi. Et c'est à moi de l'y remettre.

— Ah! ce sera difficile à réparer.

— C'est mon affaire. Mais si vous êtes en peine pour vous-même, je me hâte de vous dire que ma mère avait exprimé...

— Je ne suis pas en peine pour moi. La défunte m'a comblée de tant de bienfaits que je ne désire rien. La petite Elisabeth (c'était sa nièce, mariée) m'invite à venir auprès d'elle; j'irai quand vous n'aurez plus besoin de moi. Mais vous avez tort de prendre cette affaire à cœur, de pareilles choses arrivent à tout le monde.

— Eh bien, moi, je pense autrement. Et, je vous en prie encore, aidez-moi à louer l'appartement et à me débarrasser des choses. Et ne m'en veuillez pas. Je vous suis très reconnaissant de tout ce que vous avez fait.

Chose étrange : depuis que Nekhludov avait compris qu'il était mauvais et devait éprouver du dégoût pour soi-même, les autres avaient cessé de lui paraître répugnants. Au contraire, il éprouvait pour Agrafena Petrovna et pour Korneï les plus affectueux sentiments. Il ressentit le désir de se repentir également devant Korneï, mais Korneï

avait un air si gravement respectueux, qu'il n'osa pas le faire.

En se rendant au Palais de Justice, dans la même voiture et par les mêmes rues que la veille, Nekhludov s'étonnait du changement survenu en lui depuis hier : il se sentait un tout autre homme.

Son mariage avec Missy, qu'il croyait si proche le jour précédent, lui apparaissait maintenant absolument impossible. La veille, il était persuadé qu'elle serait heureuse de l'épouser ; aujourd'hui, non seulement il se jugeait indigne de l'épouser, mais même de la fréquenter. « Si elle me connaissait tel que je suis, elle ne me recevrait pour rien au monde. Et moi qui étais assez inconscient pour lui reprocher ses coquetteries avec ce monsieur ! Oui, et même uni à elle, pourrais-je avoir un seul instant de bonheur, ou même de repos, sachant que l'autre est en prison et demain, après-demain, s'en ira au bagne par étapes. Cette femme que j'ai perdue irait au bagne, tandis que moi, je recevrais des félicitations et ferais des visites avec ma jeune femme. Ou bien, siégeant à l'assemblée, à côté du maréchal de la noblesse, que j'ai indignement trompé, je compterais les votes pour ou contre le nouveau règlement de l'inspection des écoles, etc., et ensuite fixerais un rendez-vous à sa femme (quel dégoût !), où bien encore, je continuerais ce tableau que je n'achèverai jamais, car je n'ai pas à m'occuper de ces puérités ; non, désor-

mais, rien de tout cela ne m'est plus possible », — se disait il, de plus en plus heureux du changement intérieur qui était survenu en lui.

« Avant tout, — pensait-il encore, — revoir l'avocat, connaître sa décision, et puis après... après cela, aller voir dans sa prison l'accusée d'hier, et tout lui dire. »

Et chaque fois qu'il se représentait la façon dont il l'aborderait, lui dirait tout, lui avouerait sa faute, lui déclarerait que lui seul avait tout fait et qu'il l'épouserait pour réparer sa faute, chaque fois un sentiment particulier, enthousiaste, l'envahissait, et ses yeux se remplissaient de larmes.

### XXXIV

Dans le couloir du Palais de Justice, Nekhludov trouva l'huissier de la veille et lui demanda où étaient transférés les condamnés après le jugement, et de qui dépendait l'autorisation de les voir? L'huissier lui apprit qu'ils étaient répartis en divers endroits et qu'il appartenait au procureur seul de donner cette autorisation avant que l'arrêt leur soit définitivement signifié.

— Je viendrai vous chercher après la séance et vous conduirai chez le procureur, qui, pour l'instant, n'est pas encore arrivé. A présent, je vous prie de vous rendre au plus vite dans la salle des jurés. L'audience va commencer.

Nekhludov remercia, pour son amabilité, l'huissier qui lui parut aujourd'hui particulièrement pitoyable, et se dirigea vers la salle du jury.

Comme il s'en approchait, les jurés en sortaient

pour passer dans la salle d'audience. Le marchand était aussi joyeux que la veille, et, comme la veille, il avait mangé et bu ; il accueillit Nekhludov en vieil ami. Pierre Guerassimovitch, de son côté, ne produisit pas sur Nekhludov, par sa familiarité et son rire, la même impression désagréable.

Nekhludov désirait faire connaître à tous les jurés ses relations avec la femme condamnée la veille. « A vrai dire, j'aurais dû me lever hier, en pleine séance, et avouer publiquement ma faute », songeait-il. Mais, en rentrant dans la salle d'audience, quand il vit se renouveler la procédure de la veille, et de nouveau l'annonce de « la Cour », de nouveau les trois juges au col brodé, réapparus sur l'estrade, de nouveau le silence, l'appel des jurés, les gendarmes, le vieux pope, il comprit que la veille il n'aurait jamais eu le courage de troubler cet imposant appareil.

Les préparatifs du jugement furent les mêmes que la veille (sauf la suppression du serment des jurés et l'allocution du président à leur adresse).

On jugeait ce jour-là un vol avec effraction. L'accusé, gardé par deux gendarmes, sabre au clair, était un garçon de vingt ans, aux épaules étroites, maigre, de visage exsangue, et vêtu d'une capote grise. Il était assis seul sur le banc des accusés, et jetait un regard en-dessous sur ceux qui entraient. Avec un camarade, ce garçon avait forcé la porte d'un hangar et s'était emparé d'un

paquet de vieux tapis valant ensemble trois roubles soixante-sept kopeks. L'acte d'accusation mentionnait qu'un agent avait arrêté le garçon au moment où il s'enfuyait avec son camarade qui portait les tapis sur son dos. Ils avaient fait des aveux complets et, tous les deux, avaient été mis en prison. Le compagnon du prévenu, un serrurier, y était mort; c'est pourquoi celui-ci comparaisait seul devant le jury. Les vieux tapis figuraient sur la table des pièces à conviction.

Le procès suivit les mêmes phases que celui de la veille, avec tout l'arsenal de preuves, de témoins, de serments, d'interrogatoires, d'expertises. L'agent qui avait arrêté l'accusé répondait à toutes les questions du président, du substitut, de l'avocat : « Parfaitement bien. » « Je ne puis le savoir. » Et de nouveau : « Parfaitement bien. »... Mais malgré son abrutissement et son automatisme militaires, on voyait qu'il plaignait l'accusé et racontait sans grand désir sa capture.

Le second témoin, un petit vieillard, propriétaire de la maison où le vol avait été commis, et des tapis, un homme bilieux, répondait avec une mauvaise volonté évidente qu'il reconnaissait bien les tapis; et, quand le substitut lui demanda quel emploi il avait l'intention de faire de ces tapis et s'ils lui étaient d'un grand usage, il répondit d'un ton irrité :

« Si j'avais su avoir tant d'ennuis pour ces tapis,

non seulement je ne les aurais pas cherchés, mais j'eusse donné volontiers dix roubles et même vingt, pour avoir évité tant de soucis. Rien qu'en fiacres j'ai dépensé cinq roubles. Et moi, je suis malade. J'ai une hernie et des rhumatismes. »

Ainsi parlèrent les témoins; quant à l'accusé, il avouait et racontait tout ce qui s'était passé; comme une bête prise au piège, les yeux hagards, la tête allant de tous côtés, il faisait son récit d'une voix entrecoupée.

L'affaire était claire, mais, ainsi que la veille, le substitut levait les épaules, s'ingéniait à poser des questions insidieuses, comme pour déjouer la ruse de l'accusé et le confondre.

Il établit, dans son réquisitoire, que le vol avait été commis dans une habitation close, avec effraction, et comportait, par suite, le châtement le plus sévère.

De son côté, l'avocat désigné d'office, établit que le vol avait eu lieu dans un corps de logis inhabité, et que l'accusé, malgré le délit indéniable; n'était pas aussi dangereux pour la société que l'avait affirmé le substitut.

Puis le président, s'efforçant d'être aussi impartial et aussi juste que la veille, expliqua point par point aux jurés ce qu'ils savaient et ne pouvaient pas savoir. Comme la veille, il y eut des suspensions d'audience; on fuma; l'huissier annonça : « La Cour ! » Comme la veille, les gendarmes, qui



semblaient menacer le criminel de leur sabre nu, résistèrent du mieux qu'ils purent au sommeil.

On apprit par les débats que ce garçon avait été placé par son père, tout jeune, dans une fabrique de tabac, où il était resté cinq ans. Cette année il avait été renvoyé par son patron à la suite d'une querelle entre le propriétaire de la fabrique et ses ouvriers et, resté sans ouvrage, il avait erré au hasard des rues, dépensant à boire tout ce qu'il possédait. Dans un débit, il avait fait la connaissance d'un ouvrier serrurier, également sans travail et buveur, et tous deux, une nuit, étant ivres, avaient enfoncé la porte d'un hangar et s'étaient emparés du premier objet venu qui leur était tombé sous la main. On les avait pris. Ils avaient tout avoué. Le serrurier était mort en prison, en attendant le jugement, et le garçon était seul traduit devant le jury, comme un être dangereux qui menaçait la société.

« Aussi dangereux que la condamnée d'hier », — songeait Nekhludov en écoutant ce qui se passait devant lui. « Tous deux sont des êtres dangereux, soit ! Mais nous, ne sommes-nous pas dangereux ?... Moi, par exemple, le débauché, le menteur ? Et nous tous, tous ceux qui, me connaissant tel que j'étais, loin de me mépriser m'estimaient ? »

« A coup sûr ce gamin n'est pas un grand criminel, mais un être comme les autres (tous le voient), il n'est devenu ce qu'il est que grâce à

certaines conditions qui créent des hommes pareils. Il semble donc clair qu'il faut détruire les conditions qui produisent de telles créatures malheureuses. Il eût suffi qu'un homme ait eu pitié de lui — songeait Nekhludov en regardant le visage pâli et effrayé du gamin, — et l'ait secouru alors que, par nécessité, on l'a envoyé de la campagne à la ville, ou, à la ville même, quand, après ses douze heures de travail à la fabrique, il allait au cabaret, entraîné par des camarades plus âgés. Si alors quelqu'un s'était trouvé pour lui dire : « N'y va pas, Vania, ce n'est pas bien », il n'y fût pas allé, ne se fût pas gâté, et n'eût pas fait le mal.

« Mais personne n'a eu pitié de lui, pendant tout le temps qu'il a vécu à la ville comme un petit animal ; durant son apprentissage, quand, les cheveux coupés ras par crainte des poux, il courait faire les commissions des contremaitres. Tout le monde, au contraire, contremaitre, camarades, pendant qu'il demeura en ville, lui enseigna que, pour un garçon, la bravoure consiste à mentir, à boire, à jurer, à se battre, à courir les filles.

« Quand, par la suite, malade, épaissi, gangrené par un travail malsain, par l'alcoolisme et la débauche, ayant erré au hasard le long des rues, il se laisse entraîner à pénétrer dans un hangar pour y dérober quelques vieux tapis hors d'usage, alors nous, qui n'avons pas pris garde aux causes qui ont poussé cet enfant à son état actuel, nous préten-

dons remédier au mal en le punissant lui-même!...

« C'est horrible! »

Ainsi songeait Nekhludov, sans déjà prêter attention à ce qui l'entourait. Et il s'horrifiait de ce qui se révélait à lui. Il s'étonnait que ni lui ni les autres ne se fussent aperçus de tout cela.

Pendant la première suspension, Nekhludov se leva et sortit dans le couloir, avec l'intention de ne plus revenir au tribunal. Qu'ils fassent de lui ce qu'ils voudront, mais il ne veut pas participer plus longtemps à cette comédie.

Il demanda où était le cabinet du procureur et s'y rendit aussitôt. D'abord, le garçon de bureau refusa de le laisser entrer, alléguant que le procureur était maintenant trop occupé, mais Nekhludov passa outre, ouvrit la porte, et, s'adressant à l'employé qui vint à sa rencontre, le pria d'avertir le procureur qu'il est juré et qu'il a besoin de le voir pour une affaire très importante. Son titre de prince et sa mise élégante le servirent. L'employé alla l'annoncer au procureur, et Nekhludov fut introduit. Le procureur, visiblement mécontent de l'insistance qu'avait mise Nekhludov à le voir, le reçut debout.

— Que puis-je pour vous? lui demanda-t-il d'un ton sévère.

— Je suis juré, je m'appelle Nekhludov, et j'ai absolument besoin de voir la condamnée Maslova, — répondit d'un trait Nekhludov, rougissant et sentant qu'il accomplissait là un acte qui aurait sur toute sa vie une influence décisive.

Le procureur était un homme de taille moyenne, très brun, aux cheveux courts, grisonnants, avec des yeux très vifs et une barbiche pointue sur un menton proéminent.

— Maslova?... Oui, je connais. Accusée d'empoisonnement, — dit le procureur avec calme. — Pourquoi vous faut-il la voir?

Puis, comme s'il désirait adoucir la première impression, il ajouta :

— Je ne puis vous autoriser sans être instruit du motif.

— J'ai besoin de la voir pour une affaire très importante pour moi, — dit Nekhludov en rougissant de nouveau.

— Bien! — fit le procureur, qui leva les yeux et fixa attendivement Nekhludov. — Son procès est-il déjà venu ou non?

— Elle a été jugée hier, et condamnée irrégulièrement à quatre ans de travaux forcés. Elle est innocente!

— Bien! — reprit le procureur, sans paraître faire aucune attention à cette affirmation de Nekh-

ludov, touchant l'innocence de Maslova. — Condamnée hier, elle doit, avant la signification du jugement, se trouver encore dans la maison de détention préventive. Il y a des jours réservés pour voir les détenus. Je vous engage à vous adresser là.

— C'est que j'ai besoin de la voir le plus vite possible, — dit Nekhludov, avec un tremblement de sa mâchoire inférieure, et sentant venu le moment décisif.

— Mais pourquoi donc avez-vous besoin de la voir tout de suite? — demanda le procureur vaguement inquiet, et les sourcils froncés.

— Parce qu'elle est innocente et qu'on l'a condamnée au bagne. C'est moi qui suis cause de tout, — ajouta Nekhludov d'une voix frémissante, et sentant qu'il disait ce qu'il fallait taire.

— Comment cela? — questionna le procureur.

— C'est moi qui l'ai séduite. Je l'ai mise dans la situation où elle est maintenant. Si je n'avais pas agi ainsi, elle n'aurait pas eu à répondre d'une accusation pareille.

— Tout de même je ne vois pas quel lien a cela avec votre désir.

— C'est que je veux la suivre... et l'épouser! — déclara Nekhludov. Et comme toujours quand il parlait de cette résolution, les larmes parurent dans ses yeux.

— Ah, vraiment? — fit le procureur. — Le cas

est exceptionnel en effet. N'est-ce pas vous qui êtes membre du zemstvo de Krasnopersk? — demanda le procureur, comme se souvenant d'avoir entendu parler déjà de ce Nekhludov qui venait l'informer d'une résolution aussi étrange.

— Pardonnez... mais je ne vois pas que cela ait aucun rapport avec ma demande, — objecta Nekhludov d'un ton vexé.

— Assurément non, répondit le procureur avec un imperceptible sourire et sans se troubler, mais votre désir est si extraordinaire... si différent des formes habituelles...

— Eh bien, puis-je obtenir cette autorisation?

— L'autorisation! Oui, certainement. Je vais vous la délivrer sur-le-champ. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

Il s'assit à son bureau et se mit à écrire :

— Asseyez-vous, je vous en prie!

Nekhludov resta debout.

Quand le procureur eut fini d'écrire l'autorisation, il la remit à Nekhludov, tout en l'observant curieusement.

— Je dois vous dire encore une chose, — reprit Nekhludov, — c'est que je ne puis pas continuer d'être juré.

— Il vous faudra alors, comme vous le savez, alléguer des motifs suffisants devant le tribunal.

— Les motifs sont que je trouve tous les jugements non seulement inutiles, mais immoraux.

— Bien, — dit le procureur avec ce même imperceptible sourire, signifiant que de telles déclarations lui étaient connues, et qu'il s'en était amusé plusieurs fois déjà. — Vous comprenez sans peine qu'en ma qualité de procureur je ne puisse être de votre avis sur ce point. C'est pourquoi je vous conseille de faire cette déclaration au tribunal, qui la discutera, la reconnaîtra recevable ou non et, dans ce dernier cas, vous infligera une amende. Adressez-vous au tribunal.

— J'ai dit ce que j'avais à dire et n'irai nulle part, — répliqua Nekhludov avec humeur.

— Je vous salue, — fit alors le procureur, évidemment impatient de se débarrasser au plus vite de son étrange visiteur.

— Qui était chez vous ? — lui demanda, quelques instants après, un juge qui avait croisé Nekhludov à la porte.

— Nekhludov, vous savez bien, celui qui, autrefois, dans le zemstvo de Krasnopersk, s'était fait remarquer par ses propositions extravagantes ! Figurez-vous qu'étant juré, il a retrouvé sur le banc des accusés une fille ou une femme, condamnée au bagne, et, séduite par lui, prétend-il ; et maintenant il veut l'épouser !

— Pas possible ?

— Il vient de me le dire, et si vous saviez avec quelle exaltation !

— On dirait vraiment qu'il se passe quelque



chose d'anormal dans le cerveau des jeunes gens d'à présent !

— Mais celui-là n'a plus l'air tout jeune...

— Dites donc mon cher, en a-t-il sorti, hein, votre fameux Ivachenkov. Cet animal a juré de nous faire mourir. Il parle, il parle, on n'en voit pas la fin !

— On devrait simplement lui retirer la parole ; à un tel degré c'est de l'obstruction...

En quittant le procureur, Nekhludov se rendit directement à la maison de détention préventive. Mais il n'y trouva point Maslova, et le directeur expliqua à Nekhludov qu'elle devait être dans la vieille prison des déportés. Nekhludov s'y fit conduire aussitôt.

En effet, Catherine Maslova était là.

La distance entre les deux prisons était très grande, Nekhludov n'arriva qu'à la nuit tombante. Comme il se dirigeait vers la porte de l'immense bâtiment sombre, le factionnaire l'arrêta, puis sonna. Un gardien sortit. Nekhludov exhiba son laissez-passer ; mais le gardien lui déclara qu'il ne pouvait le laisser entrer sans l'autorisation du directeur. Nekhludov se rendit donc chez ce fonctionnaire. Dans l'escalier qui conduisait à son appartement, il entendit au piano les sons d'un

morceau de musique compliqué et entraînant. Une servante hargneuse, l'œil bandé, lui ayant ouvert la porte de l'appartement, les sons du piano, échappés d'une pièce voisine, retentirent à ses oreilles. C'était la plus rebattue des rapsodies de Liszt, fort bien jouée, mais seulement jusqu'à un certain passage. Arrivé là, on recommençait. Nekhludov demanda à la servante au bandeau si le directeur était chez lui.

La servante répondit que non.

— Reviendra-t-il bientôt ?

A ce moment la rapsodie s'arrêta de nouveau, et, aussi bruyante et retentissante, reprit jusqu'au passage fatidique.

— Je vais aller demander.

Et la servante s'éloigna.

La rapsodie s'élançait dans sa course, quand, sans aller cette fois jusqu'à l'endroit fatal, elle s'arrêta, et une voix se fit entendre :

— Dis-lui qu'il n'est pas là et qu'il n'y sera pas aujourd'hui. Il est en visite ; — fit une voix féminine derrière la porte ; et la rapsodie recommença, mais pour s'interrompre après quelques mesures, et il se fit un bruit de chaises. Sans nul doute, la pianiste irritée voulait elle-même faire observer au visiteur qu'il était importun.

— Mon père est sorti, — déclara d'un ton mal gracieux une jeune fille pâle, qui parut de la chambre, les cheveux en désordre, et les yeux

largement cernés. A la vue d'un jeune homme élégamment mis, elle s'adoucit :

— Entrez, s'il vous plaît : que désirez-vous ?

— Je voudrais voir une femme, en prison ici.

— Une détenue politique, sans doute ?

— Non, pas politique. J'ai un laissez-passer du procureur.

— Je ne sais rien. Mon père n'est pas là. Mais entrez, je vous prie, — l'invita-t-elle de nouveau.

— Ou bien, adressez-vous au sous-directeur. Il doit être au bureau et vous renseignera... Quel est votre nom ?

— Je vous remercie, — dit Nekhludov, éludant sa question, et il sortit.

A peine avait-il refermé la porte derrière lui que retentirent les mêmes sons joyeux, bruyants et gais, peu en harmonie avec le lieu et l'aspect pitoyable de la jeune fille, qui s'y attachait avec tant d'opiniâtreté. Dans la cour, Nekhludov rencontra un jeune officier, la moustache en croc, et lui demanda où il pourrait trouver le sous-directeur. C'était précisément lui-même. Il prit le laissez-passer, y jeta les yeux, et déclara que la mention visant seulement la maison de détention préventive, il ne pouvait prendre sur soi d'en reconnaître la validité pour celle-ci.

— Du reste, il est trop tard. Revenez demain, s'il vous plaît. A dix heures tout le monde peut rendre visite aux détenus. Venez ; le directeur lui-

même sera là. Vous pourrez voir la prisonnière dans le parloir commun ou au bureau, si le directeur y consent.

N'étant pas arrivé à la voir ce jour-là, Nekh-ludov regagna sa demeure. Tout ému à la pensée de cette entrevue, il marchait par les rues, se rappelant maintenant non le tribunal, mais ses conversations avec le procureur et les gardiens. Et le fait d'avoir cherché une entrevue avec elle, d'avoir dit son intention au procureur, et d'être allé dans les deux prisons pour la voir, le bouleversait tellement, qu'il fut longtemps avant de retrouver son calme. Rentré chez lui il alla prendre dans un tiroir son journal intime, depuis longtemps délaissé, en relut quelques passages et y ajouta les lignes suivantes :

« Depuis deux ans déjà, je n'ai plus rien écrit dans ce journal, et je croyais bien ne plus jamais me livrer à cet enfantillage. Est-ce un enfantillage cet entretien avec moi-même, ce moi véritable et divin, qui vit dans chaque homme. Pendant tout ce temps, ce *moi* était endormi au fond de mon âme, et je n'avais personne avec qui m'entretenir. Mais brusquement, le 28 avril, un événement extraordinaire l'a réveillé, qui a eu pour théâtre la cour d'assises où j'étais juré. Au banc des accusés, vêtue de la capote des prisonnières, j'ai retrouvé cette Katucha, trompée par moi. Par un singulier malentendu et par ma faute elle a été condamnée

aux travaux forcés. Aujourd'hui je me suis rendu chez le procureur et à la prison. Je n'ai pu la voir, mais ma résolution bien arrêtée est de tout faire pour la revoir, lui demander pardon, et réparer ma faute, fallût-il même l'épouser. Seigneur, aide-moi. La joie et la quiétude remplissent mon âme. »

Cette nuit, Maslova fut longtemps avant de s'endormir ; elle était couchée, les yeux ouverts et regardait vers la porte, masquée de temps en temps par la fille du sacristain qui arpentait la salle, et elle songeait.

Elle songeait que pour rien au monde, quand elle serait à Sakhaline, elle n'épouserait un forçat, et qu'elle s'arrangerait autrement. Elle essaierait de se mettre bien avec une des autorités : un greffier, un surveillant, ou même un simple gardien. Ils sont faciles à séduire. « Pourvu seulement que je ne maigrisse pas. Alors je serais perdue. » Et elle se rappelait la façon dont l'avaient regardée l'avocat, le président, et comment l'avaient regardée encore, au tribunal, tous ceux qui l'avaient croisée ou s'étaient volontairement approchés d'elle. Son amie, Berthe, étant venue la

voir en prison, lui avait raconté combien son client préféré, un étudiant, avait été désolé de ne plus la retrouver chez la Kitaïeva, combien il avait questionné sur elle, et combien il la plaignait. Elle se souvint de la rixe avec la rousse et en eut pitié ; elle se souvint du boulanger qui lui avait envoyé un pain en plus. Elle se souvint de beaucoup d'autres, Nekhludov excepté. Elle ne pensait jamais à son enfance, à sa jeunesse, et surtout à son amour pour Nekhludov. Ces souvenirs étaient trop pénibles. Elle les avait enfouis au plus profond de son âme. Même en rêve, elle ne voyait jamais Nekhludov. Aujourd'hui, au tribunal, elle ne l'avait pas reconnu, non parce que, la dernière fois qu'elle l'avait vu, il était en uniforme, sans barbe, avec une petite moustache, des cheveux courts et abondants tandis que, maintenant, il avait vieilli et portait toute sa barbe, mais parcequ'elle n'avait jamais pensé à lui. Tous les souvenirs de sa rencontre avec lui avaient été ensevelis dans cette terrible nuit noire où il était passé, à son retour de la guerre, sans s'arrêter chez ses tantes.

Avant cette nuit, tant qu'elle avait espéré revoir Nekhludov, la pensée de l'enfant qui allait naître, loin de la chagriner, au contraire, la rendait joyeuse, et elle s'attendrissait aux mouvements qu'elle sentait parfois dans son sein. Mais depuis cette nuit tout était changé. Et l'enfant prêt à naître ne devait plus être désormais qu'une entrave.



Sachant que Nekhludov devait passer près de leur propriété, les tantes l'avaient prié de s'arrêter chez elles ; mais il avait télégraphié qu'il ne pourrait le faire, étant obligé de regagner au plus vite Pétersbourg. Quand Katucha apprit cela, elle résolut d'aller le voir passer à la gare. Le train la traversait de nuit, à deux heures. Après avoir aidé les demoiselles à se mettre au lit, Katucha avait chaussé de vieux souliers, s'était couvert la tête d'un châle, et avait couru à la gare en compagnie de Machka, la petite fille de la cuisinière.

C'était une nuit d'automne, noire, avec de la pluie et du vent. La pluie tantôt tombait en gouttes serrées, tièdes, tantôt cessait. A travers les champs, on ne pouvait distinguer le sentier ; devant soi et dans la forêt il faisait noir comme dans un four. Katucha, malgré qu'elle connût très bien le chemin, avait failli s'égarer, et était arrivée à la petite station où le train n'avait qu'un arrêt de trois minutes, quand le second signal de la cloche avait déjà été donné. S'élançant sur le quai, Katucha l'aperçut aussitôt par la fenêtre du wagon de première classe. Ce wagon était vivement éclairé. Installés face à face sur les banquettes de velours, deux officiers jouaient aux cartes. Sur la petite table, près de la fenêtre, brûlaient deux grosses bougies. Lui, en pantalon collant et bras de chemise, se tenait assis sur le bras du fauteuil, appuyé au dossier, et riait. Dès qu'elle l'avait aperçu, elle

avait, de ses doigts transis, frappé à la vitre. Mais, au même instant, le signal s'était fait entendre, le train s'était lentement ébranlé, d'abord en reculant, et les wagons avaient commencé à défiler, avec des heurts successifs. L'un des joueurs se leva, les cartes à la main, et regarda à travers la vitre. Mais à ce moment, le wagon devant lequel elle se trouvait s'ébranla, le train avança et elle se mit à le suivre en regardant la fenêtre. L'officier avait essayé de baisser la glace, sans y parvenir. Nekhludov se leva à son tour, écarta son camarade, et commença à faire descendre la vitre. Mais alors le train accéléra son allure et Katucha dut presser le pas. Le train roulait plus rapidement encore quand, la glace étant complètement abaissée, le conducteur écarta la jeune femme et sauta dans le wagon. Elle se mit à courir sur les planches mouillées du quai, arriva à l'extrémité et faillit tomber sur les marches qui reliaient le quai au sol. Elle courait toujours que déjà le wagon de première classe était loin. Ceux de deuxième, puis, plus rapidement, ceux de troisième classe passèrent devant elle, et elle ne s'arrêtait pas encore. Enfin le dernier wagon s'éloigna avec ses lanternes, et Katucha dépassa le réservoir d'eau. Le vent qui, à cet endroit, ne rencontrait plus d'obstacle, lui arracha son châle de la tête et lui plaqua sa jupe aux jambes. Son fichu envolé, Katucha courait toujours.

— Petite tante Mikhaïlovna' lui cria la fillette qui

avait peine à la suivre : — votre châle est tombé !

Katucha s'arrêta, saisit à deux mains sa tête rejetée en arrière et éclata en sanglots.

— Parti ! s'écria-t-elle.

« Lui, dans ce wagon bien éclairé, dans un fauteuil de velours s'amuse et boit, — se disait-elle — et moi je suis seule ici, dans la boue, dans les ténèbres, sous la pluie et le vent, et je pleure ». Elle s'était assise sur le sol et éclatait en sanglots si violents que la fillette effrayée l'enlaçait de sa robe mouillée.

— Petite tante, allons à la maison !

« Un train va passer... me jeter dessous et tout sera fini » — pensait Katucha, sans répondre à la fillette.

Elle allait mettre ce projet à exécution. Mais comme il arrive toujours en un moment d'accalmie succédant à une vive émotion, son enfant à lui, l'enfant qui était en elle, avait tressailli soudain, heurtant aux parois de son ventre, s'étirant doucement, lui donnant la sensation de quelque chose de menu, de tendre et de lancinant. Aussitôt tout ce qui la tourmentait tellement que la vie même lui paraissait impossible, toute sa haine pour Nekhludov, son désir de se venger de lui, même par le suicide, tout cela s'évanouit instantanément. Elle s'était calmée, s'était levée, avait remis son châle sur sa tête et s'en était allée.

Exténuée, toute mouillée et couverte de boue, elle était rentrée à la maison. Mais depuis ce jour s'était produit en elle ce bouleversement moral qui l'avait amenée à ce qu'elle était devenue. C'est en cette nuit terrible qu'elle avait cessé de croire en Dieu et au bien. Jusqu'alors elle avait cru en Dieu, et avait cru que les autres y croyaient. Mais cette nuit-là, elle s'était dit qu'il n'y avait pas de Dieu, que personne n'y croyait, même ceux qui en parlaient ainsi que de sa loi, que tout cela n'était que tromperie et injustice. Lui, qu'elle aimait, qui l'avait aimée, — elle le savait, — l'avait abandonnée et bafouée dans ses sentiments. Et il était le meilleur parmi les hommes qu'elle avait rencontrés. Les autres étaient pires encore. Et tout ce qui lui était arrivé par la suite avait fortifié en elle cette conviction. Ses tantes, ces vieilles demoiselles dévotes, l'avaient chassée le jour où il ne lui avait plus été possible de travailler comme par le passé. Des diverses personnes à qui elle avait eu affaire ensuite, les femmes, n'avaient vu en elle que de l'argent à gagner ; les hommes, — depuis le vieux policier jusqu'aux gardiens de prison, — l'avaient considérée uniquement comme de la chair à plaisir. Personne ne voyait autre chose. Et le vieil écrivain avec lequel elle s'était liée, la deuxième année de sa vie libre, avait achevé de le lui faire comprendre. Il lui avait déclaré franchement qu'en cela — qu'il appelait la poésie et l'esthé-

tique — était tout le bonheur de la vie.

Chacun ne vivait que pour soi, pour son plaisir, et toutes les paroles sur Dieu et sur le bien, n'étaient que tromperies. Et quand, par hasard, se soulevait la question de savoir pourquoi, en ce monde, tout était si mal organisé, et pourquoi les hommes ne faisaient que se tourmenter les uns les autres et souffrir, il fallait n'y pas penser. Une cigarette, un verre d'eau-de-vie, une heure d'amour, et tout s'évanouissait.

### XXXVIII

Le jour suivant, un dimanche, à cinq heures du matin, dès qu'eut retenti dans le corridor de la prison, dans la division des femmes le coup de sifflet habituel, Korableva, qui ne dormait plus, réveilla Maslova.

« Galérienne », se dit Maslova avec épouvante en se frottant les yeux et aspirant, malgré elle, la puanteur infecte de l'air du matin ; elle eut envie de se rendormir pour trouver de nouveau un refuge dans l'inconscience. Mais l'habitude et l'effroi avaient chassé le sommeil, si bien qu'elle se souleva, s'assit sur son lit, les jambes ramenées sous elle, et se mit à regarder autour. Les femmes étaient déjà éveillées, seuls les enfants dormaient encore. La cabaretière aux yeux saillants, pour ne pas réveiller les enfants, tirait avec précaution sa capote sur laquelle ils étaient couchés. L'émeutière

étendait devant le poêle les torchons qui servaient de langes à son nouveau-né, et l'enfant, dans les bras de Fedosia aux yeux bleus, qui le berçait et tâchait de sa voix douce de l'endormir, criait désespérément. La poitrinaire, le visage tout injecté de sang, se tenant la poitrine à deux mains, toussait sa quinte du matin, et, dans les intervalles de répit, exhalait de profonds soupirs, presque des cris. La rousse, étendue sur le dos, étalait sur son lit ses grosses jambes, et à voix haute et joyeuse racontait son rêve. La vieille incendiaire, debout devant l'icône, marmottait sans trêve les mêmes paroles, faisait des signes de croix et des salutations. La fille du sacristain, assise immobile sur son lit, fixait devant elle ses grands yeux épuisés d'insomnie. La Belle papillotait sur ses doigts ses cheveux noirs grassex.

De lourds pas retentirent dans le corridor, et la porte livra passage à deux prisonniers de mine grincheuse et rebarbative, vêtus de vestes et de pantalons gris relevés jusqu'au-dessus de la cheville. Ils soulevèrent le cuveau empesté et l'emportèrent. Une à une les femmes sortirent dans le couloir pour aller se laver au robinet. En attendant son tour, la rousse eut une altercation avec une autre femme sortie d'une salle voisine. De nouveau des injures, des cris et des plaintes...

— Vous tenez donc bien à aller au cachot, — s'écria le surveillant qui, s'approchant de la rousse,

appliqua sur son dos gras et nu un coup si violent, qu'il résonna par tout le corridor. — Que je ne t'entende plus!

— Vrai, le vieux a de la poigne, — dit la rousse, prenant cela pour une caresse.

— Qu'on se dépêche, il est temps pour la messe. Maslova avait à peine achevé de se coiffer quand le directeur arriva avec sa suite.

— En place pour l'appel ! cria le surveillant.

Des femmes sortirent également d'une autre salle; toutes les prisonnières vinrent s'aligner le long du corridor sur deux rangs, celles du second tenant les deux mains posées sur les épaules des femmes placées devant. On les compta.

Après l'appel parut la surveillante qui conduisait les détenues à la chapelle. Maslova et Fedosia se trouvèrent occuper le milieu de la colonne, composée de plus de cent femmes, sorties de toutes les salles. Toutes étaient vêtues de camisoles et de jupons blancs, et la tête couverte de fichus également blancs. Quelques-unes seulement avaient des vêtements de couleur; c'étaient les femmes, quelques-unes avec des enfants, admises à partager le sort de leurs maris. La longue colonne tenait tout l'escalier. On entendait les pas assourdis des pieds en chaussons, un murmure, parfois un rire. A un tournant, Maslova entrevit la figure méchante de son ennemie Botchkova, qui marchait devant, et la montra à Fedosia. En bas des marches,



le silence se fit parmi les femmes, qui, avec des signes de croix et de profonds saluts, entraînent deux par deux dans la chapelle encore vide et étincelante de dorures. Elles allèrent se masser sur la droite. Aussitôt après, les hommes, en capote de drap gris, vinrent se ranger sur la gauche et au centre de la chapelle. C'étaient des détenus condamnés à la déportation en Sibérie sur la décision de leurs communautés rurales et emprisonnés là provisoirement. En haut de la nef, se trouvaient déjà : d'un côté les forçats, avec la moitié de la tête rasée, et dont un bruit de chaînes décelait la présence ; de l'autre côté les détenus préventifs, non rasés et sans chaînes.

La chapelle de la prison avait été édiflée récemment, grâce à la générosité d'un riche marchand qui y avait dépensé plusieurs dizaines de milliers de roubles. Elle ruisselait de dorures et de couleurs vives.

La chapelle demeura un certain temps silencieuse, on n'entendait que des bruits de nez qu'on mouche, des toux, des cris d'enfants, et, par instants, le cliquetis des chaînes. Mais bientôt les prisonniers, rangés au centre, s'écartèrent pour livrer passage au directeur de la prison, qui s'avança au premier rang.

L'office commença.

L'office se célébrait de la façon suivante : le prêtre, revêtu d'un vêtement spécial, étrange, fort incommode, en brocart, rompait et disposait de menus morceaux de pain sur un plat, puis les trempait dans une coupe remplie de vin, tout en marmottant quelques noms et des prières. Pendant ce temps, le sacristain sans s'arrêter lisait d'abord, puis chantait, en alternant avec le chœur des prisonniers, diverses prières slaves, à peu près incompréhensibles par elles-mêmes, mais qui le devenaient encore plus en raison de la rapidité de la lecture et du chant. Le sujet de ces prières était, principalement, de souhaiter le bonheur de l'empereur et de sa famille. Elles étaient répétées avec d'autres, ou séparément, et à genoux. Le sacristain lisait ensuite quelques versets des actes des apôtres, d'une voix si bizarre et si forcée qu'on

n'y comprenait mot. Le prêtre lisait au contraire fort distinctement le passage de l'évangile de Marc, où il est dit que le Christ étant ressuscité, avant de monter au ciel et de s'asseoir à la droite de son Père, apparut d'abord à Marie Magdeleine, de laquelle il chassa sept démons, puis apparut à onze disciples et leur ordonna de prêcher l'Évangile à tout être vivant, en déclarant que celui qui ne croira pas périra, tandis que celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé; et pourra, en plus, exorciser les démons, guérir les hommes de la maladie par l'imposition des mains, parler de nouvelles langues, fasciner les serpents, et, s'il boit du poison, être préservé de la mort.

L'office consistait à supposer que le morceau de pain coupé par le prêtre et plongé dans le vin, se transforme, grâce à certaines manipulations et prières, en chair et en sang de Dieu. Ces manipulations consistaient en ce que le prêtre élevait les bras en cadence, bien que le sac de brocart gênât ses mouvements, puis pliait les genoux, et baisait la table et ce qui s'y trouvait. L'acte le plus important était que le prêtre, tenant de ses deux mains une serviette, l'agitait de mouvements égaux, au-dessus du plat et du calice d'or. On présumait qu'à ce moment, le pain et le vin se transformaient en chair et en sang. Aussi toute cette partie de l'office était-elle entourée d'une solennité particulière.

« Prions la toute sainte, la toute pure, la bienheureuse Vierge Marie », criait après cela, à voix très haute, le prêtre, de derrière une cloison ; et le chœur chantait solennellement qu'il est fort bien de chanter la louange de celle qui, sans que sa virginité fût violée, mit au monde le Christ, de la Vierge Marie, plus honorée à cause de cela que les Chérubins, plus glorieuse que les Séraphins. Après cela il était admis que la transsubstantiation était accomplie ; et le prêtre, ôtant la serviette qui couvrait le plat, rompit en quatre le morceau du milieu, le trempa d'abord dans le vin puis le mit dans sa bouche. Il avait censément mangé un morceau de la chair de Dieu et bu une gorgée de son sang. Le prêtre tira ensuite un rideau, ouvrit une porte du milieu, après s'être muni d'une tasse dorée, pour inviter les fidèles à manger également la chair et à boire le sang de Dieu, contenus dans la tasse.

Seuls, quelques enfants s'approchèrent.

Après leur avoir demandé leurs noms, le prêtre prit avec précaution, à l'aide d'une petite cuillère, des morceaux de pain trempés dans le vin, et les enfonça profondément dans la bouche de chacun des enfants. Et le sacristain, après leur avoir essuyé les lèvres, chanta avec allégresse un cantique où il était dit que ces enfants avaient mangé la chair de Dieu et bu son sang. Après cela le prêtre emporta la tasse derrière la cloison, but là-bas

tout le sang qui se trouvait dans la coupe, mangea tout le morceau de la chair de Dieu qui restait; puis il sécha soigneusement ses moustaches avec ses lèvres, essaya sa bouche et la tasse, et ressortit tout joyeux, d'un pas ferme, en faisant craquer les fines semelles de ses chaussures.

Là se terminait la partie principale de l'office chrétien. Mais, désireux de consoler les malheureux prisonniers, le prêtre fit suivre au service ordinaire une cérémonie particulière. Il se plaça devant une image de ce Dieu, au visage et aux mains noircis, qu'il venait soi-disant de manger, et qui était éclairée d'une douzaine de cierges; et il commença, d'une voix étrange et fausse, à réciter et chanter à la fois la série des paroles suivantes : « Doux Jésus, gloire des Apôtres, Jésus, louange des Martyrs, Seigneur Tout-Puissant, sauve-moi ! Jésus mon sauveur, Jésus mon plus beau, j'ai recours à toi ! Sauve-moi ! Jésus, aie pitié de moi ! Par les prières de ta naissance, Jésus ; par tous tes saints, tous les Prophètes sauve-moi Jésus ! Accorde-moi les douceurs du Paradis, Jésus, ô toi qui aimes les hommes ! »

Ici il s'arrêta, respira, se signa, se prosterna jusqu'à terre; et tous firent de même. Le directeur, les surveillants, les prisonniers, tous s'inclinèrent; et, en haut de la nef, le tintement des chaînes s'accentua. — « Créateur des Anges et maître des Forces », continua le prêtre, « Jésus

le merveilleux, surprise des anges ; Jésus le tout-puissant, sauveur des aïeux ; Jésus le doux, grandeur des Patriarches ; Jésus le glorieux, puissance des rois ; Jésus le bienheureux, volonté des prophètes ; Jésus le splendide, fermeté des Martyrs ; Jésus le résigné, joie des moines ; Jésus le miséricordieux, douceur des prêtres ; Jésus le magnanime, abstinence des jeûneurs ; Jésus le plus doux, félicité des Saints ; Jésus le pur, chasteté des vierges ; Jésus éternel, salut des pécheurs ; Jésus, fils de Dieu, aie pitié de nous ». C'était l'arrêt, et le mot Jésus était prononcé d'une voix stridente ; alors le prêtre, relevant de la main sa soutane doublée de soie, fléchit un genou et salua jusqu'à terre, tandis que le chœur chantait les dernières paroles : « Jésus fils de Dieu, aie pitié de nous ! » et que les prisonniers à leur tour tombaient à genoux et se relevaient, en secouant leur moitié de chevelure et en faisant retentir les fers qui meurtrissaient leurs jambes amaigries.

Cela dura fort longtemps. C'étaient d'abord des louanges finissant par les mots : « Aie pitié de nous ! », puis d'autres louanges, terminées par des « Alleluia » ! Au début les prisonniers s'étaient signés et prosternés à chaque temps d'arrêt ; puis ils commencèrent à ne s'incliner qu'à tous les deux arrêts, et enfin, à tous les trois, et ils furent très heureux quand ce fut fini. Après un soupir de soulagement, le prêtre reprit son bré-

viaire et s'éloigna derrière la cloison. Il restait un dernier acte. Le prêtre prit sur la grande table une croix dorée, dont les extrémités étaient ornées de médailles émaillées, et s'avança au milieu de la chapelle. Tous commencèrent à défiler et à baiser la croix : d'abord le directeur, puis les surveillants; puis, en se poussant et échangeant des jurons à voix basse, tous les prisonniers. Le prêtre, causant avec le directeur, tendait la croix et la main, soit vers les bouches soit vers les nez des prisonniers qui s'efforçaient de baiser la croix et la main. Ainsi se termina l'office chrétien, célébré pour la consolation et l'enseignement des frères égarés.

Et personne dans l'assistance, depuis le prêtre et le directeur jusqu'à Maslova, n'avait songé un instant que ce même Jésus, dont le prêtre venait de répéter tant de fois le nom, avec un sifflement, dont on avait chanté les louanges en termes si extravagants, que ce nommé Jésus a interdit précisément ce qui se faisait ici ; qu'il a interdit non seulement ce verbiage inepte et cette sorcellerie blasphématoire pratiquée sur le pain et le vin par le pasteur d'ouailles, mais qu'il a défendu aux hommes, de la façon la plus formelle, d'appeler les autres maîtres ; qu'il a interdit les prières dans les temples, ordonnant à chacun de prier dans la solitude ; défendu les temples eux-mêmes, disant qu'il était venu pour les détruire et qu'il faut prier non dans les temples, mais en esprit et en vérité ; qu'il a interdit surtout, non seulement de juger



les hommes, de les emprisonner, de les martyriser, de les dégrader, de leur infliger toutes sortes de supplices, comme on le faisait ici, mais encore toutes violences, disant qu'il était venu pour libérer les prisonniers.

Aucun des assistants n'avait songé que ce qui se commettait ici était le plus énorme blasphème et une raillerie envers ce même Christ, au nom duquel tout cela se commettait. Personne n'avait songé que la croix dorée, à médaillons émaillés, apportée par le prêtre et baisée par les fidèles, n'était autre chose que la reproduction de la potence sur laquelle Christ fut supplicié, précisément parce qu'il avait interdit ces mêmes actes qui se commettaient ici, en son nom. Personne n'avait songé que les prêtres, qui s'imaginent manger la chair et boire le sang du Christ sous les apparences, du pain et du vin, en effet, mangent sa chair et boivent son sang, et cela, non sous les apparences des petits morceaux de pain et du vin, mais parce que non seulement ils induisent en erreur les humbles avec lesquels Christ s'est identifié, mais encore leur font perdre le plus grand bien et les jettent dans les plus cruelles souffrances en leur cachant la révélation de la vérité qu'il leur avait apportée.

Le prêtre procédait à la cérémonie avec une conscience tranquille, parce que, dès l'enfance, on lui avait inculqué que c'est la véritable et unique

croissance, professée par tous les saints, et acceptée aujourd'hui par toutes les autorités spirituelles et temporelles. Il croyait non à la transformation du pain en chair, ni que la terminologie ecclésiastique était utile à l'âme, ni qu'il avait mangé une parcelle de Dieu; — il lui était impossible d'y croire, — mais il croyait qu'il fallait croire en cela. Et, ce qui le confirmait principalement dans cette idée, c'était d'avoir, depuis dix-huit ans, tiré des bénéfices de l'accomplissement de son sacerdoce, d'avoir pu assurer l'existence de sa famille, envoyer son fils au collège et sa fille au pensionnat religieux. La croyance du sacristain était identique et plus ferme encore, car il avait oublié complètement l'essence des dogmes de sa religion, et savait seulement que la prière pour les morts, les heures, les messes basses et les messes chantées, que tous ces services avaient un prix déterminé payé volontiers par les vrais chrétiens; aussi clamait-il ses « miserere, miserere », lisait-il et chantait-il tout ce que comportait le service, avec cette même assurance tranquille qu'apportent d'autres hommes, à vendre du bois, de la farine, des pommes de terre. Le directeur de la prison et les surveillants, bien qu'ils ne se fussent jamais douté et n'eussent jamais cherché à savoir en quoi consistaient les dogmes de cette croyance, ou ce que signifiaient les cérémonies religieuses, tenaient cette croyance pour nécessaire, puisque l'autorité

supérieure, et le tzar lui-même, y croient. En outre, ils sentaient vaguement, sans pouvoir l'expliquer, que cette croyance justifiait leurs fonctions cruelles. Sans cette religion, il leur eût été difficile, impossible même, d'employer leurs efforts à martyriser les hommes, en pleine sérénité de conscience, comme ils le faisaient à présent. Le directeur de la prison était un homme foncièrement bon, et il n'eût pu vivre de cette façon s'il n'eût trouvé un appui dans cette religion. Et il était demeuré immobile et impassible, il avait fait force saluts et signes de croix, il avait cherché à s'attendrir quand on avait chanté les « Chérubins », et, quand avait commencé la communion des enfants, il s'était avancé pour soulever lui-même un gamin qui communiait et l'avait soutenu dans ses bras.

Quant aux prisonniers, sauf quelques-uns qui voyaient clairement toute la supercherie et qui, dans leur for intérieur, raillaient cette religion, la majorité croyait que ces icônes dorées, ces cierges, ces coupes, ces chasubles, ces croix, ces litanies incompréhensibles : « Jésus le plus doux », « miserere », recélaient une foi mystérieuse quelconque, grâce à laquelle on pouvait acquérir de grands biens dans cette vie et dans la vie future. Bien que la plupart eussent, à plusieurs reprises et en vain, expérimenté cette obtention des biens terrestres au moyen des prières, des messes, des cierges, et que leurs prières n'eussent point été

exaucées, néanmoins, chacun était fermement convaincu que cet insuccès était dû au hasard et que cette institution, approuvée par les savants et par les évêques, était une institution sérieuse, importante et utile, sinon dans cette vie, du moins dans l'autre.

Maslova croyait de même. Comme les autres, elle éprouvait durant l'office un sentiment à la fois de recueillement et d'ennui. Elle était debout, au milieu de la foule, derrière la séparation, et ne pouvait voir personne, sauf ses compagnes ; mais quand les communicantes s'avancèrent, elle s'avança aussi avec Fedosia et aperçut le directeur, les surveillants et, derrière eux, un homme à barbiche et aux cheveux blonds, — c'était le mari de Fedosia, qui tenait ses yeux tendrement fixés sur sa femme — et alors, Maslova, tout en priant, se signant et saluant comme les autres, s'absorba dans sa conversation avec Fedosia et dans la contemplation de son mari.

Nekhludov sortit de bonne heure de la maison. Dans la petite rue, un paysan criait d'une voix particulière :

— Du lait, du lait, du lait!

La première pluie chaude du printemps était tombée la veille. L'herbe verdissait dans les endroits non pavés; dans les jardins, les bouleaux s'étaient ornés de frondaisons verdoyantes; les merisiers et les peupliers détendaient leurs feuilles allongées et odorantes; dans les maisons, dans les boutiques, on nettoyait et enlevait les doubles vitres.

Sur le marché de la friperie, devant lequel devait passer Nekhludov, il y avait déjà une foule qui se pressait autour des baraques, tandis que des hommes en haillons déambulaient avec des bottes sous les bras, des pantalons et des gilets repassés, jetés sur l'épaule.

Il y avait foule aussi dans les cabarets où l'on voyait entrer des ouvriers en *poddiovka* propres, chaussés de bottes luisantes, heureux d'être délivrés de la fabrique, et des femmes portant sur la tête des fichus de soie de nuances claires, et des jaquettes agrémentées de verroteries. Des agents de police, leurs pistolets retenus à la ceinture par des cordons jaunes, se tenaient immobiles aux coins des rues, attendant d'avoir pour se distraire quelque désordre à réprimer. Dans les allées des boulevards, sur le gazon des pelouses, encore humide, des enfants, des chiens, couraient, jouaient, pendant que les nourrices, assises par groupes sur les bancs, bavardaient joyeusement.

Dans les rues, encore fraîches et humides, du côté de l'ombre, et sèches au milieu, retentissait sans cesse le bruit des lourdes charrettes, des fiacres légers, et la sonnerie des tramways. De tous côtés, dans l'air tintaient des bruits divers, et le son des cloches convoquait les fidèles à assister à un office semblable à celui qu'on célébrait maintenant dans la chapelle de la prison. Et, par groupes, la foule parée se dirigeait vers les paroisses.

Le cocher de Nekhludov n'alla pas jusqu'à la prison, mais s'arrêta au tournant d'un chemin qui y conduisait.

Près de ce tournant, à cent pas de la prison,

se tenait un groupe d'hommes et de femmes, la plupart avec des paquets à la main. A droite, s'étendaient des constructions basses, en bois ; à gauche s'élevait un édifice à deux étages, avec une enseigne quelconque. Au fond se détachait l'énorme bâtiment de pierre de la prison, duquel on ne laissait approcher personne. Un soldat de faction, le fusil sur l'épaule, marchait de long en large, et criait sévèrement contre ceux qui faisaient mine de vouloir passer outre.

Devant la petite porte des constructions en bois ; à droite, en face du factionnaire, était assis un surveillant, en uniforme galonné, tenant un registre sur ses genoux. Il était chargé d'inscrire les noms des prisonniers que les visiteurs demandaient à voir.

Nekhludov s'approcha de lui et nomma Catherine Maslova. Le surveillant galonné nota ce nom.

— Pourquoi ne permet-on pas d'entrer ? — demanda Nekhludov.

— On dit la messe, dès qu'elle sera finie on laissera entrer.

Nekhludov se rapprocha du groupe des visiteurs. Un individu en haillons, le chapeau défoncé, les pieds nus dans ses chaussons, le visage barré de sillons rouges, s'en détacha pour se glisser vers la porte de la prison.

— Toi, où vas-tu ? — lui cria le soldat au fusil.

— Et toi, qu'as-tu à brailler de la sorte ? —

riposta l'homme en retrogradant lentement, et sans plus s'émouvoir des cris du soldat. — Tu ne veux pas me laisser entrer, bon. Mais a-t-on vu brailler ainsi comme s'il était général ?

La foule eut un rire approbateur. La plupart des visiteurs étaient de pauvres diables, presque tous déguenillés ; quelques-uns seulement, hommes et femmes, étaient un peu mieux vêtus. Près de Nekhludov se tenait un homme bien mis, rasé de frais, gras et rose, portant à la main un paquet qui semblait rempli de linge. Nekhludov lui demanda s'il venait à la prison pour la première fois ? L'homme au paquet répondit qu'il y venait chaque dimanche. Il était portier dans une banque, et venait voir son frère condamné pour faux. Il raconta à Nekhludov toute son histoire, et s'apprêtait à le questionner à son tour quand son attention fut appelée sur une calèche aux roues caoutchoutées, attelée d'un vigoureux cheval noir, d'où descendirent un étudiant et une dame en voilette. L'étudiant ténait à la main un gros paquet. Il s'avança vers Nekhludov et lui demanda s'il pensait qu'on l'autoriserait à distribuer aux prisonniers du pain blanc, contenu dans son paquet : « C'est sur le désir de ma fiancée. Voici ma fiancée. Ses parents nous ont conseillé d'apporter ceci aux prisonniers ».

— Je viens moi-même ici pour la première fois, et ne connais point les usages ; mais je pense que



vous devriez vous adresser à cet homme, — répondit Nekhludov, en désignant le surveillant galonné, assis à droite, avec son registre.

A ce moment, près de Nekhludov, la porte cochère, percée d'un guichet au centre, s'ouvrit pour livrer passage à un officier en uniforme, escorté d'un surveillant ; et le surveillant au registre annonça que les visiteurs pouvaient entrer. Le factionnaire se rangea de côté, et tous, à pas rapides, quelques-uns en courant, s'engouffrèrent par la porte de la prison, comme s'ils craignaient d'arriver en retard. Derrière la porte se tenait un gardien qui comptait à haute voix les visiteurs au passage : 16, 17, etc. Plus loin, à l'intérieur du bâtiment, un autre gardien les touchait au bras, avant de leur laisser franchir une petite porte, et les recomptait ; on pouvait ainsi, à la sortie, s'assurer que pas un des visiteurs n'était resté dans la prison, et qu'aucun des prisonniers n'en était sorti. Trop occupé de son calcul pour examiner les figures de ceux à qui il avait affaire, le gardien toucha brusquement l'épaule de Nekhludov, et, au premier moment, ce contact de la main du surveillant irrita Nekhludov ; mais se rappelant aussitôt pourquoi il était venu ici, il eut honte de se sentir mécontent et offensé.

La petite porte donnait dans une grande pièce voûtée, où des barreaux de fer étaient scellés aux fenêtres. Dans cette pièce était une niche où

Nekhludov aperçut avec surprise un grand crucifix.

« A quoi bon ? » songea-t-il, unissant involontairement dans sa pensée l'image du Christ avec des hommes libres, et non avec des prisonniers.

Nekhludov marchait lentement, laissant s'écouler devant lui le flot pressé des visiteurs, et il éprouvait à la fois un sentiment d'horreur devant les malfaiteurs enfermés ici et de pitié pour les innocents, tels que le jeune garçon accusé la veille et Katucha, enfermés en leur compagnie, et un sentiment de gêne et d'attendrissement à la pensée de l'entrevue qu'il allait avoir. A l'autre extrémité de la salle, un gardien disait quelque chose. Mais, plongé dans ses réflexions, Nekhludov ne l'entendit pas et continua de suivre le groupe le plus nombreux, c'est-à-dire qu'il se dirigea vers le parloir des hommes, alors qu'il devait se rendre à celui des femmes.

Se laissant devancer, il entra dans le parloir le dernier de tous. Tout d'abord il fut frappé d'un bruit assourdissant, mélange de centaines de voix, criant toutes en même temps. Il ne comprit la cause de ce tapage qu'arrivé au milieu de la salle, où, pareille à un essaim de mouches sur un morceau de sucre, la foule des visiteurs se pressait devant un grillage qui séparait la salle en deux. Ce grillage était double, allant du plafond jusqu'au sol, et divisait la salle par moitié. Dans l'intervalle circulaient les sur-

veillants. D'un côté se tenaient les prisonniers, de l'autre les visiteurs. Ils étaient ainsi séparés par deux grillages et un espace vide de trois *archines*, si bien qu'il n'était pas possible aux visiteurs de remettre quelque chose aux prisonniers, ni même de les bien voir, surtout pour quelqu'un de myope. Il était également difficile de parler ; pour se faire entendre, il fallait crier de toutes ses forces. Des deux côtés les visages se collaient aux grillages : femmes, maris, pères, mères, enfants, cherchaient à se voir et à dire ce qu'il fallait. Et comme chacun voulait se faire entendre, que les voix se couvraient réciproquement, chacun se voyait bientôt forcé de crier plus fort que ses voisins. C'était la raison du brouhaha dont Nekhludov avait été frappé en entrant dans la salle. Il ne fallait pas songer à savoir ce qui se disait. La seule chose possible était de deviner sur les visages ce dont il était question et les relations existant entre les interlocuteurs. Tout près de Nekhludov, une petite vieille, un fichu sur la tête, était collée contre la grille, et, le menton tremblant, interpellait un jeune homme pâle dont la tête était à demi-rasée. Le prisonnier, les sourcils froncés, semblait écouter avec attention. A côté de la vieille, un jeune homme en *poddiovka* faisait des signes de tête à un prisonnier qui lui ressemblait, à barbe grise, le visage fatigué.

Plus loin, un loqueteux faisait de grands gestes ,

criait et riait aux éclats. Puis, assise par terre, une jeune femme convenablement mise, tenant un enfant sur les bras, pleurait et sanglotait en revoyant, sans doute pour la première fois, un homme âgé, en veste de prison, la tête rasée, et les fers aux pieds, qui se tenait en face d'elle, de l'autre côté de la grille. Derrière cette femme, le portier qui avait parlé à Nekhludov élevait la voix très haut pour être entendu d'un prisonnier chauve, aux yeux brillants.

Quand Nekhludov comprit qu'il devrait parler dans de telles conditions, il fut saisi d'indignation contre les hommes qui avaient pu inventer cela et le réaliser. Il fut stupéfait, en songeant que jamais personne ne s'était indigné d'une raillerie aussi cruelle des sentiments les plus sacrés. Les soldats, les surveillants, les visiteurs, les prisonniers acceptaient, comme chose naturelle et inévitable, cette façon de s'entretenir.

Nekhludov demeura dans cette salle, pendant cinq minutes, opprimé par une étrange impression d'angoisse, ayant conscience de sa propre faiblesse et de son désaccord avec tout ce qui l'entourait. Il ressentit un haut-le-cœur moral, comme un accès de mal de mer.

## XLII

« Cependant il me faut faire ce pourquoi je suis venu, se dit-il en reprenant courage ; mais comment m'y prendre ? » Il chercha des yeux une autorité quelconque et vit, derrière la foule, un petit homme sec, ayant à son uniforme des épau-lettes d'officier ; il s'avança vers lui.

— Pardon, monsieur, ne pourriez-vous m'indiquer la section des femmes, et où l'on peut leur parler ? — lui demanda-t-il avec déférence.

— Vous voulez donc aller à la division des femmes ?

— Oui, je désire voir une femme qui est emprisonnée ici, — répondit Nekhludov, toujours avec la même courtoisie affectée.

— Que ne le disiez-vous tout à l'heure, quand on vous l'a demandé dans la première salle. Et qui désirez-vous voir ?

— Je désire voir Catherine Maslova.

— Une détenue politique? — demanda le sous-directeur.

— Non, elle est simplement...

— Alors une condamnée?

— Oui, condamnée depuis avant-hier, — répondit doucement Nekhludov, craignant, par une parole trop vive, de s'aliéner la bonne disposition du sous-directeur.

— Si c'est la section des femmes, par ici, — dit le sous-directeur, jugeant par l'extérieur de Nekhludov qu'il méritait une considération particulière.

— Sidorov! — appela-t-il un sous-officier tout chamarré de médailles, — par ici, conduis monsieur dans la section des femmes.

— A vos ordres.

A ce moment des sanglots qui fendaient l'âme se firent entendre près du grillage.

Tout paraissait étrange à Nekhludov, et plus étrange encore fut pour lui la nécessité de remercier le sous-directeur et le surveillant-chef, et de se sentir l'obligé de ces gens, instruments d'une œuvre aussi cruelle que celle qui s'accomplissait dans cette maison.

Le surveillant fit passer Nekhludov du parloir des hommes dans le corridor, et, par une porte en face, l'introduisit dans le parloir des femmes.

Cette chambre était, comme l'autre, divisée par deux grillages, en trois parties. Bien qu'elle fût

sensiblement plus petite, et visiteurs et prisonniers moins nombreux, les cris et le bruit y étaient tout aussi violents. Là encore l'autorité marchait entre les deux grillages. Une surveillante, en uniforme, galons aux manches, liserés bleus et ceinture de même couleur, représentait ici l'autorité. Ici comme dans la division des hommes, les visiteurs, en costumes les plus variés, se cramponnaient au grillage; de l'autre côté se tenaient les prisonnières, la plupart en tenue de prison, les autres dans leurs vêtements. Pas une place libre sur toute l'étendue du grillage. Plusieurs étaient obligées de se hausser sur la pointe des pieds pour crier par-dessus les têtes de celles qui se trouvaient devant elles; d'autres s'étaient assises par terre.

Son attention fut attirée par la haute et maigre figure d'une prisonnière, une bohémienne, dont les cheveux crépus sortaient d'un fichu, et qui se tenait presque au milieu de la salle, de l'autre côté de la grille, près d'un poteau. Elle expliquait quelque chose d'une voix perçante, en faisant des gestes rapides, à un visiteur en veste bleue serrée par une ceinture, un tzigane. Près du tzigane, un soldat, assis par terre, s'entretenait avec une prisonnière, puis, collé au grillage, un jeune paysan en *lapti*, à la barbe blonde, le visage tout rouge, qui, sans nul doute, faisait un effort pour retenir ses larmes. Une prisonnière blonde et jolie, aux

yeux bleu-clair lui parlait. C'étaient Fédosia et son mari. A côté se tenait un homme déguenillé, causant avec une femme aux pommettes saillantes et à la chevelure en désordre; puis deux femmes, un homme; encore une femme, et en face de chaque visiteur, une prisonnière. Maslova n'était point parmi elles. Mais, cachée derrière les prisonnières, une femme se tenait debout, et Nekhludov, devinant aussitôt que c'était elle, sentit redoubler les battements de son cœur et s'arrêter son souffle. La minute décisive approchait. Il s'avança du grillage et la reconnut. Placée derrière Fédosia aux yeux bleus, elle écoutait en souriant ce que disait celle-ci. Au lieu de la capote de l'avant-veille, elle portait, serrée à la taille par une ceinture, une camisole blanche qui bombait sur la poitrine. De son fichu s'échappaient des boucles de cheveux noirs, comme au tribunal.

« Le moment approche », — se dit-il. — « Mais comment l'appeler? Ne viendra-t-elle pas d'elle-même. »

Mais elle ne venait pas. Elle s'attendait à la visite de Clara et ne pouvait soupçonner que cet homme fût là pour elle,

— Qui désirez-vous voir? — demanda la surveillante qui marchait entre les grillages s'approchant de Nekhludov.

— Catherine Maslova, — répondit avec effort Nekhludov.



— Maslova, quelqu'un pour toi! — cria la surveillante.

Maslova se retourna, leva la tête, fit bomber sa poitrine, avec cette expression d'empressement que Nekhludov lui avait connue, et, se glissant entre deux prisonnières, elle s'approcha du grillage, et se mit à regarder Nekhludov avec un mélange d'étonnement et d'interrogation, sans le reconnaître.

Mais, tout de suite à sa mise, elle reconnut un homme riche et lui sourit.

— Vous êtes venu pour moi? — demanda-t-elle en collant contre la grille ses yeux rieurs, louchant un peu.

— J'ai voulu... — Nekhludov s'arrêta, ne sachant s'il devait lui dire « vous » ou « toi » ; il se décida pour le « vous ». Il ne parlait pas plus haut qu'à l'ordinaire :

— J'ai voulu vous voir... Je...

— « Ne m'en compte pas », — criait près de lui un visiteur en loques », — l'as-tu pris ou non? »

— « On te dit qu'il se meurt, quoi de plus? » — criait-on de l'autre côté.

Maslova ne put rien entendre des paroles de Nekhludov, mais à l'expression de son visage tandis qu'il parlait, elle se le rappela tout d'un coup. Toutefois elle doutait. Néanmoins sur ses lèvres le sourire s'effaça et un pli de souffrance barra son front.

— On n'entend pas ce que vous dites, — cria-t-elle, le front plissé de plus en plus.

— Je suis venu...

« Oui, je fais mon devoir, j'expie », pensait Nekhludov.

A cette pensée des larmes lui remplirent les yeux et la gorge, et, s'accrochant des doigts à la grille, il se tut, faisant un effort pour ne pas éclater en sanglots.

— « J'ai dit moi : Pourquoi allais-tu où il ne fallait pas... » — criait on à côté de lui.

— « Aussi vrai que Dieu m'entend, je n'en sais rien », — répondit une prisonnière de l'autre côté.

En voyant son émotion Maslova le reconnut.

— Je ne suis pas bien sûre de vous reconnaître, — cria-t-elle sans le regarder ; et ses joues s'empourprèrent, et son visage s'assombrit davantage.

— Je suis venu te demander pardon, — prononça-t-il à haute voix, d'un trait, comme une leçon apprise.

Ayant crié ces paroles il fut saisi de honte et regarda autour de lui. Mais aussitôt la pensée lui vint que c'est tant mieux s'il a honte, car il doit avoir honte. Et à haute voix, il continua :

— Pardonne-moi ; je suis très coupable envers...  
cria-t-il.

Immobile, elle ne le quittait pas de ses yeux louches.

Il n'eut pas la force d'achever sa phrase, et, faisant un effort pour réprimer les sanglots qui secouaient sa poitrine, il s'éloigna du grillage.

Le sous-directeur, celui-là même qui avait fait conduire Nekhludov dans la section des femmes, évidemment intéressé par lui, s'était rendu dans le parloir où était Nekhludov; quand il le vit s'écarter du grillage il lui demanda pourquoi il ne parlait pas avec la femme qu'il était venu voir. Nekhludov se moucha, s'efforça de reprendre contenance et répondit :

— Il est impossible de parler à travers ce grillage, on n'entend rien.

Le sous-directeur réfléchit.

— Eh bien, on pourrait faire venir la prisonnière ici, pour quelques instants.

— Marie Karlovna! — cria-t-il à la surveillante, — faites venir ici Maslova.

Une minute après, par une porte latérale, entra Maslova. Elle s'approcha lentement de Nekhludov, s'arrêta et le regarda en dessous. Comme l'avant-veille, ses cheveux noirs s'échappaient en boucles du fichu ; son visage malsain, bouffi, blême, cependant toujours agréable à voir, respirait le calme ; seuls les yeux noirs, aux paupières gonflées, brillaient d'un éclat particulier.

— Vous pouvez vous entretenir ici, — dit le sous-directeur, en s'éloignant.

Nekhludov s'avança vers le banc placé contre le mur.

Maslova regarda d'abord le sous-directeur, d'un air interrogateur, ensuite elle eut un haussement d'épaules qui marquait sa surprise, puis se décidant à rejoindre Nekhludov, elle releva sa jupe et s'assit à côté de lui, sur le banc.

— Je sais qu'il vous est difficile de me parler — commença Nekhludov; et de nouveau il s'arrêta, sentant les larmes lui monter aux yeux. Puis il reprit : — Mais s'il ne m'appartient pas de réparer le passé, du moins suis-je résolu à faire tout ce que je pourrai. Dites-moi...

— Comment m'avez-vous trouvée ? dit-elle, et son regard loucheur était fixé sur lui.

« Mon Dieu ! Aide-moi. Enseigne-moi ce que je dois faire », se disait Nekhludov en regardant son visage changé et maintenant mauvais.

— C'est avant-hier, — dit-il, — j'étais juré quand on vous a jugée. Vous ne m'avez pas reconnu ?

— Non, pas du tout. Ce n'était guère le moment de reconnaître. Et je n'ai même pas regardé, — répondit-elle.

— Il y a eu un enfant ? — demanda Nekhludov se sentant rougir.

— Il est mort aussitôt, Dieu merci ; — répondit-elle d'une voix brève et méchante, en détournant de lui les yeux.

— De quoi, comment ?

— J'étais malade moi-même et j'ai manqué mourir, — dit-elle sans lever les yeux.

— Comment se fait-il que mes tantes vous aient renvoyée ?

— Garde-t-on une femme de chambre avec un enfant ? Sitôt qu'elles m'ont vue enceinte, elles

m'ont congédiée. Mais à quoi bon... Je ne me souviens plus de rien... J'ai tout oublié. C'est bien fini.

— Non, cela n'est pas fini. Je ne saurais m'y résoudre. Je veux du moins, à présent, racheter ma faute.

— Il n'y a rien à racheter ; ce qui est fait est fait et passé, — reprit-elle ; et, à sa grande surprise, elle le regarda tout à coup avec un sourire séducteur et navré.

Maslova n'avait point songé le revoir jamais, surtout à ce moment et en cet endroit, c'est pourquoi sa vue l'avait surprise d'abord, puis lui avait remémoré des choses oubliées à jamais.

Au premier moment, en le revoyant, elle s'était vaguement rappelé le monde merveilleux de sentiments et de pensées, révélé jadis par le charmant adolescent qui l'avait aimée et qu'elle-même avait aimé ; puis elle s'était rappelé son incompréhensible cruauté, la longue série d'humiliations et de souffrances après ces moments enchantés. Mais cela la faisait trop souffrir, et, ne se sentant pas assez de forces pour s'y arrêter, elle eut recours au moyen déjà employé. Elle refoulait ces souvenirs et tâchait de les noyer dans les ténèbres de sa vie de débauche. C'est ce qu'elle venait de faire une fois de plus. En le revoyant, au premier moment, elle l'avait identifié avec l'adolescent jadis aimé ; mais cela lui étant trop pénible, elle y avait renoncé. Et alors, ce monsieur élégamment vêtu,

à la barbe parfumée, ne fut plus pour elle ce Nekhludov qu'elle avait aimé autrefois, mais un de ces clients accoutumés, qui se servent de créatures comme elle, quand ils en ont besoin, et dont des créatures comme elle ont le devoir de se servir le plus avantageusement possible. C'est pourquoi elle lui souriait de son sourire caressant.

Sans mot dire, elle réfléchissait à la façon dont elle pourrait le mieux se servir de lui.

— Tout cela est fini, — reprit-elle. — Et maintenant voilà qu'on m'a condamnée au bagne. — Et à ces mots terribles ses lèvres frémirent.

— Je savais, j'étais sûr, que vous n'étiez pas coupable, — dit Nekhludov.

— Bien sûr, pas coupable. Je ne suis pas une voleuse. On dit ici que tout est de la faute de l'avocat, — continua-t-elle, — et aussi qu'il faut signer un pourvoi. Mais on dit que cela coûte très cher...

— Oui, sans doute, — dit Nekhludov. — Je me suis déjà adressé à un avocat.

— Mais il en faut prendre un bon. Ne pas regarder à l'argent, dit-elle.

— Je ferai tout ce qui sera possible.

De nouveau le silence.

Elle sourit et reprit :

— Je voudrais vous demander... de l'argent, si vous pouvez. Pas beaucoup... dix roubles. Cela me suffira, — dit-elle.

— Oui, oui, — fit Nekhludov tout confus, en tirant son portefeuille.

Elle jeta un regard rapide sur le sous-directeur qui se promenait dans la salle.

— Donnez sans qu'il le voie ; autrement on me prendrait l'argent.

Nekhludov prit dans son portefeuille un billet de dix roubles, mais au moment où il allait le lui remettre, le sous-directeur se retourna. Il cacha le billet dans sa main. « Mais c'est une créature morte », — songeait Nekhludov, en considérant ce visage si charmant jadis, maintenant vulgaire et bouffi, et le regard mauvais des yeux noirs qui louchaient, suivant les mouvements du sous-directeur et les gestes de la main qui tenait le billet de dix roubles. Et il eut un moment d'hésitation.

Le tentateur dont il avait entendu la voix l'autre nuit, parlait de nouveau en Nekhludov, pour le détourner de penser à ce qu'il devait, et le faire songer plutôt aux conséquences de ce qu'il voulait faire.

« Jamais tu ne feras rien de cette femme », — lui disait cette voix : — « tu ne réussiras qu'à te mettre au cou une pierre pour te noyer et t'empêcher d'être utile aux autres. Donne-lui de l'argent, tout celui qui est dans ton portefeuille, dis-lui adieu et finis-en de tout cela pour toujours. »

Mais il sentit qu'en cette minute s'accomplissait la chose la plus importante pour son âme, que sa



vie intérieure se trouvait en ce moment comme placée sur une balance, et que le moindre poids, le moindre effort, la ferait pencher d'un côté ou de l'autre. Il fit cet effort après avoir appelé à son aide ce Dieu dont il avait, la veille, senti la présence dans son cœur; et ce Dieu se manifesta en lui. Il résolut de tout lui dire, sur le champ.

— Katucha! Je suis venu vers toi pour implorer ton pardon et tu ne m'as pas répondu; tu ne m'as pas dit si tu m'as pardonné ou me pardonneras jamais, dit-il, se mettant à la tutoyer.

Elle ne l'écoutait pas et continuait à épier tour à tour la main et le sous-directeur. Au moment où celui-ci se retournait, elle étendit la main d'un geste rapide, saisit le billet, et le cacha dans sa ceinture.

— C'est étrange, ce que vous me dites, — dit-elle avec un sourire qui lui parut méprisant.

Nekhludov sentait en elle une sorte de haine pour lui, l'empêchant de pénétrer dans son cœur.

Mais, chose étrange, non seulement cette impression ne le détournait pas d'elle, au contraire, elle l'attirait encore davantage avec une force nouvelle, particulière. Il se sentait le devoir de réveiller cette âme, coûte que coûte; et plus la tâche lui semblait difficile, plus elle l'attirait. Jamais il n'avait éprouvé, ni pour elle ni pour personne, un sentiment semblable à celui qu'il éprouvait maintenant pour elle, et dans ce sentiment il n'y avait rien de personnel :

il ne désirait rien pour lui-même, mais uniquement qu'elle cessât d'être telle qu'il la voyait maintenant, pour redevenir telle qu'il l'avait vue jadis.

— Katucha, pourquoi me parler ainsi. Tu sais bien que je te connais, que je me souviens de ce que tu étais à Panovo...

— A quoi bon éveiller les vieux souvenirs — répondit-elle sèchement.

— Je me souviens de tout cela pour effacer, pour réparer ma faute, Katucha, — poursuivit-il; et il allait lui dire qu'il était prêt à l'épouser, mais il rencontra son regard et y lut quelque chose de si terrible, de si vil, de si repoussant, qu'il ne trouva pas la force d'achever.

A ce moment, les visiteurs commencèrent à sortir. Le sous-directeur s'approcha de Nekhludov et l'informa que le moment était venu de clore l'entretien. Maslova se leva, attendant avec résignation le moment de se retirer.

— Au revoir; j'ai encore bien des choses à vous dire, mais, comme vous voyez, maintenant on ne peut pas; — dit Nekhludov en lui tendant la main. — Je reviendrai vous voir.

— Vous avez tout dit, il me semble...

Elle lui toucha la main, mais ne la serra pas.

— Non; mais je tâcherai d'obtenir l'autorisation de vous voir plus librement, et alors je vous dirai la chose très importante que j'ai à vous dire, — fit Nekhludov.

— Eh bien! venez, — répondit-elle, retrouvant pour lui le sourire qu'elle accordait aux hommes à qui elle voulait plaire.

— Vous êtes plus proche de moi qu'une sœur,  
— dit Nekhludov.

— C'est étrange, — fit-elle, en hochant la tête;  
et elle disparut derrière le grillage.

Nekhludov s'était figuré qu'à cette première entrevue, en constatant son repentir et son intention de lui venir en aide, Katucha se réjouirait, s'attendrirait et redeviendrait la Katucha d'autrefois. Mais à son horreur, il comprit que Katucha n'existait plus et que seule, désormais, existait Maslova. Cela le surprit et l'horrifia.

Ce qui l'étonnait surtout, c'était que Maslova non seulement n'avait pas honte de son état, — non de prisonnière, (car elle en avait honte,) de son état de prostituée, — mais même en paraissait satisfaite et presque fière. A dire vrai, il n'en pouvait être autrement. Pour pouvoir agir, chacun a besoin de considérer comme importante et bonne son activité. C'est pourquoi, quelle que soit la condition d'un être humain, il se fait naturellement

telle conception de la vie dans laquelle sa propre activité paraisse importante et bonne.

- On pense ordinairement que le voleur, l'assassin, l'espion, la prostituée, tiennent leur métier pour mauvais et qu'ils doivent en rougir. En réalité c'est tout le contraire. Les hommes placés par leur destinée et leurs fautes dans une certaine situation, si immorale soit-elle, s'arrangent toujours pour que leur conception générale de la vie fasse ressortir comme bonne et considérée leur situation particulière. Pour confirmer en eux cette conception, ils s'accrochent d'instinct à ce milieu, dans lequel la conception qu'ils se sont fait de la vie et de leur place dans la vie est jugée bonne. On s'étonne de voir des voleurs s'enorgueillir de leur adresse, des prostituées de leur corruption, des meurtriers de leur cruauté. Mais cela nous étonne uniquement parce que leur espèce étant limitée, leur cercle et leur atmosphère se trouvent en dehors des nôtres. Nous ne sommes pas étonnés, par exemple, de voir des riches s'enorgueillir de leurs richesses, — c'est à dire de leurs pillages; des chefs d'armées s'enorgueillir de leurs victoires, — c'est-à-dire du meurtre; des souverains s'enorgueillir de leur puissance, — c'est-à-dire de leur violence. Nous n'apercevons pas chez ces hommes leur fausse conception de la vie, du bien et du mal, qu'ils déforment à seule fin de justifier leur

situation; nous ne l'apercevons pas, parce que le cercle de ces hommes est grand, et que nous en faisons partie.

Cette conception de la vie et de sa place dans le monde s'était faite en Maslova. Prostituée, condamnée au bague, elle ne s'en faisait pas moins une conception de la vie propre à justifier sa conduite et même à s'enorgueillir devant les autres de sa condition.

Cette conception reposait sur l'idée que le plus grand bonheur de tous les hommes sans exception, — vieux, jeunes, collégiens, généraux, savants, ignorants, — consiste dans la possession charnelle des jolies femmes. De sorte que tous les hommes, bien que feignant d'être occupés par d'autres soins, en réalité ne désirent que cela. Se sachant une femme agréable, et apte à satisfaire ou non, à volonté, ce désir des hommes, elle se jugeait par cela même très utile et importante. Tout dans sa vie actuelle, comme dans sa vie passée, ne faisait que confirmer la justesse de cette conception.

Partout, depuis dix ans, à commencer par Nekhludov et le vieux policier jusqu'aux gardiens de la prison, elle avait vu que tous les hommes avaient besoin d'elle. Ceux qui n'avaient pas ce désir, elle n'avait jamais pris la peine de les remarquer. Ainsi le monde entier lui apparaissait comme une réunion d'hommes épris de

luxure, qui la guettaient de tous côtés, et s'efforçaient de la posséder par tous les moyens possibles : séduction, violence, argent ou ruse.

Maslova comprenait la vie de cette façon, c'est pourquoi elle pouvait se croire non la dernière mais une créature très importante. Et Maslova s'était d'autant plus attachée à cette conception, qu'en la perdant, elle eût perdu, en même temps, l'importance qu'elle s'attribuait. Et c'était pour ne pas la perdre qu'elle s'accrochait instinctivement au cercle des personnes qui comprenaient la vie de la même façon. Aussi, sentant que Nekhludov voulait l'attirer dans un autre monde, elle résistait, prévoyant qu'elle y perdrait cette conception de la vie qui lui donnait l'assurance et l'estime de soi-même. C'était aussi la raison du soin qu'elle apportait à étouffer les souvenirs de sa première jeunesse, de ses premières relations avec Nekhludov. Ces souvenirs ne concordaient pas avec sa représentation actuelle de la vie ; c'est pourquoi ils étaient complètement rayés de sa mémoire, ou plutôt conservés intacts, mais comme emmurés, ainsi que les abeilles bouchent l'entrée des nids de certains vers, qui pourraient, elles le savent, détruire tout leur travail. C'est pour cela qu'en revoyant Nekhludov, elle n'avait pas voulu retrouver en lui l'adolescent que jadis elle avait aimé d'un amour pur, mais n'avait voulu voir en lui qu'un monsieur riche dont elle avait le droit et le devoir de tirer profit,

en entretenant avec lui des relations du même genre qu'avec les autres hommes.

« Non, je n'ai pas pu lui dire le principal », — songeait Nekhludov en quittant le parloir avec la foule des visiteurs. « Je ne lui ai pas dit que je l'épouserai. Je ne l'ai pas dit, mais je le ferai », — pensa-t-il.

Les gardiens comptaient de nouveau les passants, pour qu'aucun prisonnier ne sortît, ni qu'aucun visiteur ne restât dans la prison. De nouveau on le toucha à l'épaule, mais il ne pensa ni à s'en offenser, ni même à s'en apercevoir.



La résolution de Nekhludov était de changer sa vie extérieure : louer son grand appartement, congédier son personnel et aller vivre à l'hôtel. Mais Agraféna Petrovna lui démontra qu'il n'y avait pour lui aucune raison plausible de changer son train de vie avant l'hiver, car, en été, personne ne voudrait louer l'appartement, et, jusque-là il fallait bien vivre et loger les meubles quelque part. De sorte que tous les efforts de Nekhludov pour modifier son existence (il eut voulu vivre simplement, en étudiant), n'aboutissaient à rien. Non seulement, chez lui, le train de vie continua comme par le passé, mais on s'y mit à décrocher, inventorier, épousseter les effets de laine et les fourrures, travail auquel prirent part le concierge et son aide, la cuisinière et Korneï lui-même. D'abord on retira des gardes-robes et suspendit

à des cordes, quantité d'habits, d'uniformes, de vieilles fourrures bizarres, dont jamais personne ne pouvait faire usage; on décloua les tapis, transporta les meubles d'une pièce à l'autre; le portier, avec son aide, procéda à une foule de nettoyages, et l'odeur de naphthaline envahit bientôt toutes les pièces. En traversant la cour et regardant par les fenêtres, Nekhludov s'étonna de découvrir l'énorme quantité de choses inutiles qu'il avait gardées dans son appartement. Leur unique raison d'être et leur destination, — songeait Nekhludov, — est de permettre à Agraféna Péetrovna, à Korneï, au concierge, à son aide, et à la cuisinière de se donner de l'exercice.

« Du reste, il n'est pas nécessaire de changer mon train de vie, tant que le sort de Maslova ne sera pas décidé », — pensait Nekhludov. — « Puis ce serait trop difficile. Le changement se fera de soi-même: on lui rendra la liberté ou on le déportera en Sibérie, et moi j'irai avec elle. »

Au jour convenu, Nekhludov alla chez l'avocat Fanarine. Celui-ci habitait un grand et somptueux hôtel, qui lui appartenait, orné de plantes rares, avec de splendides rideaux aux fenêtres et, en général, un ameublement riche, témoignant de l'argent gagné sans peine. ainsi que cela se voit chez les gens trop vite enrichis. Dans le salon, Nekhludov trouva, comme chez un médecin, des clients qui attendaient leur tour, mélancolique-

ment assis devant des tables et cherchant quelque consolation dans la lecture des journaux illustrés. Le secrétaire de l'avocat, installé au salon devant un haut pupitre, reconnut aussitôt Nekhludov, s'avança vers lui et lui dit qu'il allait avertir le patron de sa présence. A ce moment la porte du cabinet de Fanarine s'ouvrit, et l'avocat sortit, en conversation animée avec un homme pas jeune, trapu, rubicond, aux grosses moustaches, vêtu d'un costume tout neuf. A l'expression de leurs visages à tous deux, on devinait qu'ils venaient de conclure une excellente affaire, mais pas très propre.

— C'est votre propre faute, petit père, — disait en souriant Fanarine.

— Je voudrais bien aller en paradis, malheureusement mes péchés m'enlisent.

— Bon, bon, nous le savons.

Et tous deux se mirent à rire avec affectation.

— Ah! prince, donnez-vous la peine d'entrer, — dit Fanarine, en apercevant Nekhludov; et après un rapide et dernier salut au marchand qui se retirait, il introduisit Nekhludov dans son cabinet de réception, meublé sévèrement. — Je vous en prie, fumez donc, — reprit-il en s'asseyant en face de Nekhludov et en dissimulant la joie qu'il éprouvait encore de son excellente affaire.

— Merci, je suis venu pour l'affaire de Maslova.

— Oui, oui, parfaitement. Quelles canailles, ces gros bourgeois, — dit-il. — Figurez-vous que le gaillard qui sort d'ici a douze millions de capital. Et il parle « d'enlissement ». Et s'il peut seulement vous subtiliser un billet de vingt-cinq roubles, il l'arrachera plutôt avec ses dents.

« Il parle « d'enlissement », et toi tu dis un « billet de vingt-cinq roubles », — pensa Nekhludov, et il ressentit une involontaire répulsion pour cet homme qui, par ses manières dégagées, semblait vouloir rappeler à Nekhludov qu'ils étaient tous deux du même bord, alors qu'avec d'autres clients il était tout à fait du camp opposé.

— Excusez-moi, mais cette canaille m'a donné sur les nerfs. J'avais besoin de me soulager un peu, — reprit-il comme pour excuser sa digression. — Et maintenant, voyons votre affaire... J'ai étudié soigneusement le dossier et « n'en ai pas approuvé la teneur », comme dit un personnage de Tourgueniev, c'est-à-dire que cet avocaillon a été au-dessous de tout, il a laissé échapper tous les motifs de cassation.

— Alors, que décidez-vous ?

— A l'instant. Dites-lui, — déclara-t-il à son secrétaire qui venait d'entrer, — que ce sera comme j'ai dit : s'il a le moyen, c'est entendu ; sinon, rien de fait.

— Il prétend qu'il ne peut pas accepter.

— Alors rien de fait, répéta l'avocat ; et, tout

à l'heure gai et aimable, son visage devint, tout à coup, taciturne et malveillant.

— On prétend que les avocats gagnent de l'argent sans rien faire, — reprit-il en retrouvant de nouveau son sourire. — Figurez-vous que j'ai tiré un banqueroutier d'un procès presque perdu d'avance, et voilà qu'à présent tous ses pareils viennent me relancer. Et si vous saviez quelle peine cela me donne. Oui, nous aussi, comme dit un écrivain, nous laissons un morceau de notre chair dans l'encrier.

— Pour en revenir à votre affaire ou mieux à l'affaire qui vous intéresse, je vous disais donc, poursuivit-il, qu'elle a été conduite en dépit du bon sens; il n'y a guère de motifs sérieux de cassation, mais enfin on peut toujours essayer; et voici un projet de pourvoi que j'ai préparé pour vous.

Il prit un papier sur sa table et commença à le lire tout haut, en glissant rapidement sur les formules de procédure, pour appuyer au contraire sur certains passages : « Pourvoi d'une telle, etc., etc... devant le département criminel de cassation au Sénat, etc. etc... contre le verdict de la cour d'assises, etc... qui a reconnu la femme Maslova coupable de meurtre par empoisonnement sur la personne du marchand Smielkov, et, en vertu de l'article 1454 du Code pénal, l'a condamnée, etc , etc... aux travaux forcés, etc. ».

Il s'arrêta; évidemment malgré sa longue habi-

tude, il se complaisait dans la lecture de son œuvre. « Ce verdict nous paraît entaché d'illégalités de procédure et d'erreurs graves exigeant qu'il soit rapporté », — poursuivit-il. — « En premier lieu, le président a interrompu tout au début la lecture du procès-verbal de l'autopsie du marchand Smielkov » — primo.

— Oui, mais cette lecture était réclamée par le ministère public ; remarqua Nekhludov avec surprise.

— Cela ne fait rien ; la défense, elle aussi, pouvait avoir à s'appuyer sur ce document.

— Mais ce document était sans utilité pour personne.

— Peu importe, c'est toujours un motif. Continuons : « En second lieu, le président a arrêté le défenseur de Maslova », — reprit-il, — « au point de sa plaidoirie où il jugeait bon de caractériser la personnalité de l'accusée et exposait les motifs secrets de la déchéance de Maslova, ce que le président a déclaré étranger à l'affaire ; or, ainsi que le Sénat l'a indiqué à plusieurs reprises, dans les affaires criminelles la définition psychologique du caractère, et, en général de la physionomie morale de l'accusé est d'une influence primordiale pour la solution juste de la question de la responsabilité ». Secundo, — fit-il, les yeux levés sur Nekhludov.

— Mais il parlait très mal et de façon inintelligible, — remarqua Nekhludov encore plus étonné.

— Mais c'est un sot, il ne pouvait que dire des bêtises, — répondit Fanarine en riant, — mais quand même c'est un motif. Ensuite : « En troisième lieu, le président, contrairement à l'énoncé catégorique du premier paragraphe de l'article 801 du Code de procédure criminelle, n'a pas expliqué aux jurés, dans son résumé, de quels éléments juridiques est composée la conception de la culpabilité, il ne leur a pas dit qu'ils ont le droit, après avoir reconnu comme prouvé le fait que Maslova a versé le poison au marchand Smielkov, de la déclarer non responsable parce qu'elle n'avait pas eu l'intention de lui donner la mort. Avertis par le président de la possibilité d'une pareille restriction, l'acte de Maslova n'était plus considéré comme un meurtre, et devenait un homicide par imprudence », c'est le motif principal.

— Oui, mais c'était à nous de le comprendre. C'est notre faute.

— Enfin, en quatrième lieu, — continua l'avocat, — il y a contradiction évidente dans la réponse des jurés. Maslova était accusée d'empoisonnement prémédité sur la personne du marchand Smielkov, dans un but de lucre qui apparaissait comme le seul mobile du crime; or les jurés ont écarté le vol et la participation de Maslova dans ce vol. En conséquence ils avaient donc l'intention d'écartier également toute intention de meurtre de la part de l'accusée; c'est donc uniquement par un malen-

tendu, né de la lacune du résumé du président, que leur réponse a motivé une interprétation inexacte ; et c'est pourquoi on a pu appliquer à cette réponse des jurés les articles 816 et 808 du Code de procédure criminelle ; le devoir du président était de leur signaler l'erreur et de les renvoyer dans leur salle de délibérations aux fins d'une nouvelle réponse sur la question de la culpabilité de l'accusée, lut » Fanarine.

— Mais pourquoi le président ne l'a-t-il pas fait ?

— Ah ! ça, je vous le demande aussi ! s'écria Fanarine en riant.

— Alors le Sénat réparera l'erreur ?

— Cela dépendra des sénateurs qui siégeront à ce moment. Nous écrivons plus loin : « Un tel arrêt ne pouvait constituer le tribunal en droit de frapper Maslova d'une peine criminelle ; et l'application à l'accusée du 3<sup>e</sup> paragraphe de l'article 774 du Code de procédure criminelle est une violation flagrante des principes fondamentaux de notre droit criminel. Pour ce que dessus, j'ai l'honneur de vous solliciter, etc... la cassation de l'arrêt, en vertu des articles 909, 910, du 2<sup>e</sup> paragraphe de l'article 912 et de l'article 928 du Code de procédure criminelle, etc., etc., et que soit saisie de l'affaire, aux fins d'un nouvel examen, une autre chambre de juridiction compétente ». Voilà, tout ce qu'on pouvait faire je l'ai fait. Mais franchement nous n'avons guère de chances de réussir. D'ailleurs tout dépendra de la composition du départe-



ment du Sénat. Si vous disposez de quelques influences, faites-les agir.

— Oui, j'en ai quelques-unes.

— Alors, hâtez-vous, car tous vont aller bientôt soigner leurs hémorroïdes, et ce serait trois mois perdus. Enfin, en cas d'insuccès, il nous restera le recours en grâce. C'est là que tout dépendra d'un travail dans la coulisse. Là encore je suis prêt à vous servir; non pour manœuvrer dans la coulisse, mais pour rédiger la requête.

— Je vous remercie; et pour les honoraires...

— En vous remettant le pouvoir mon secrétaire vous les indiquera.

— Je voulais vous demander une chose encore : le procureur m'a délivré une permission écrite pour voir la condamnée dans sa prison, mais on m'a dit là-bas que pour les entrevues en dehors des jours réglementaires, il fallait une autorisation du gouverneur. Est-ce vrai?

— Oui, je crois. Il est absent pour le moment, c'est son adjoint qui le remplace. Mais c'est un tel crétin qu'il vous sera difficile d'en obtenir quelque chose.

— C'est Maslennikov?...

— Oui.

— Je le connais, dit Nekhludov, en se levant pour se retirer.

A ce moment, une petite femme affreusement laide, toute jaune, toute osseuse, le nez camard,

était entrée d'un pas rapide. C'était la femme de l'avocat, qui, évidemment, n'était pas du tout triste de sa laideur. Elle était mise non seulement d'une façon extraordinairement originale — couverte de soie et de velours de couleurs vives, jaune et vert, — mais la frisure de ses cheveux clairsemés était très compliquée. Triomphalement elle avait fait irruption dans le salon d'attente, accompagnée d'un long monsieur souriant, au visage terreux, en redingote à revers de soie et cravate blanche. C'était un écrivain et Nekhludov le connaissait de vue.

— Anatole, — dit-elle, en entre-bâillant la porte, — viens. Voici Sémen Ivanovitch qui veut nous lire une de ses poésies, et toi tu nous liras ton essai sur Garchine.

Nekhludov voulut se retirer; mais après avoir échangé quelques mots à voix basse avec son mari, la dame se tourna vers lui :

— Je vous prie, prince. Je vous connais et crois toute présentation inutile; faites-nous le plaisir d'assister à notre matinée littéraire. Ce sera très intéressant. Anatole lit à la perfection.

— Vous voyez combien mes occupations sont variées, — dit Anatole en souriant; et un geste désignant sa femme montra qu'on ne pouvait rien refuser à une créature aussi séduisante.

Très poliment mais froidement, Nekhludov remercia la femme de l'avocat du grand honneur,

et dit qu'à son vif regret il ne pouvait accepter.

— Quel poseur, dit de lui la femme de l'avocat dès qu'il fut sorti.

Dans le salon, le pourvoi fut remis à Nekhludov par le secrétaire, et celui-ci, à la question des honoraires, l'informa qu'Anatole Petrovitch les avait fixés à mille roubles, tout ceci du reste pour lui être agréable, car Anatole Petrovitch ne se chargeait jamais d'affaires de ce genre.

— Et qui devra signer ce papier? demanda Nekhludov.

— La condamnée elle-même; si elle ne peut le faire, Anatole Petrovitch signera pour elle, par procuration.

— Non, je vais le porter à la condamnée et le lui faire signer, dit Nekhludov, heureux de cette occasion de la voir avant le jour fixé.

A l'heure habituelle, les sifflets des gardiens retentirent dans les couloirs de la prison ; les portes de fer des salles furent ouvertes, on entendit des bruits de pas et, dans les couloirs, se répandit la puanteur suffocante des cuveaux qu'on emportait ; les prisonniers et les prisonnières se débarbouillèrent, se vêtirent, sortirent dans les couloirs à l'appel et allèrent ensuite chercher de l'eau bouillante pour leur thé.

Ce jour-là, dans toutes les salles, à l'heure du thé, les conversations furent particulièrement animées ; il était question de la fustigation qui devait être donnée à deux prisonniers. L'un d'eux était un jeune commis, intelligent et instruit, nommé Vassiliev, qui avait tué sa maîtresse dans un accès de jalousie. Il était aimé de tous ses camarades de chambrée pour sa bonne humeur, sa libéralité et

sa fermeté dans ses rapports avec les chefs. Il connaissait les lois et exigeait qu'on les exécutât. Aussi les chefs ne pouvaient-ils le souffrir. Trois semaines auparavant, un prisonnier ayant, en passant, renversé de la soupe sur l'uniforme neuf d'un surveillant, celui-ci l'avait frappé. Vassiliev était intervenu, alléguant qu'il n'y a pas de loi pour frapper les prisonniers. « Je vais te l'apprendre, moi, la loi », avait répondu le surveillant ; et il s'était mis à injurier Vassiliev. Vassiliev avait répliqué sur le même ton. Le surveillant avait voulu le frapper ; mais Vassiliev, l'ayant saisi à deux mains, l'avait ainsi tenu en respect pendant trois minutes, puis l'avait jeté hors de la salle. Le surveillant avait porté plainte et le directeur avait condamné Vassiliev au cachot.

Les cachots consistaient en une rangée de cellules noires, fermées du dehors au verrou. Dans ces sombres et froides cellules, il n'y avait ni lit, ni table, ni chaise, si bien que le prisonnier devait être assis ou couché sur le plancher dégoûtant, et les rats y étaient si nombreux et si audacieux que non contents de courir autour de lui et sur lui, dans cette obscurité, ils venaient lui prendre son pain entre les mains. Ils mordaient même ceux qui étaient ainsi enfermés, s'ils cessaient de remuer. Vassiliev avait déclaré que, n'étant pas coupable, il n'irait pas au cachot. On l'y avait trainé de force. Comme il se débattait, deux de ses camarades

l'avaient aidé à s'échapper des mains des surveillants. Les surveillants se réunirent, entre autres un certain Péetrov célèbre par sa force. On eut raison des prisonniers, et on les mit au cachot. Un rapport au gouverneur, grossissant l'affaire, l'avait présentée comme une sorte de révolte. En réponse, on reçut l'ordre d'infliger trente coups de verges aux deux principaux coupables : Vassiliev, et un rôdeur.

La punition devait avoir lieu dans le parloir des femmes.

Depuis la veille la nouvelle s'en était répandue dans la prison, et il n'était pas question d'autre chose dans toutes les salles.

Korableva, la Belle, Fédosia et Maslova étaient assises et bavardaient dans leur coin, rouges toutes quatre, et allumées par l'eau-de-vie qui, grâce à l'argent de Maslova, ne cessait plus de couler pour elles ; en buvant leur thé, elles parlaient de la fustigation.

— S'il s'était révolté, — disait Korableva, de Vasseliev, en grignotant un morceau de sucre entre ses dents solides, — il n'a fait que prendre la défense de son camarade parce que, maintenant, on n'a pas le droit de frapper.

— On dit que c'est un très bon garçon, ajouta Fédosia, assise, ses deux longues nattes pendantes, sur un billot de bois, en face de la planche sur laquelle était posée la théière.

— Si tu lui parlais, Mikhaïlovna, dit la garde-barrière à Maslova, faisant allusion à Nekhludov.

— Je lui en parlerai. Il ferait tout pour moi, répondit Maslova avec un sourire et en secouant la tête.

— Oui, mais quand viendra-t-il? et on dit qu'on est déjà allé les chercher, répondit Fédosia. C'est affreux, ajouta-t-elle avec un soupir.

— Moi, un jour, j'ai vu battre un paysan à la chancellerie cantonale. Mon beau-père m'avait envoyée chez le *staroste*, et voilà qu'en arrivant... et la garde barrière entama une interminable histoire.

Mais son récit fut coupé net par des bruits de pas et de voix, dans le corridor de l'étage supérieur.

Les femmes se turent et prêtèrent l'oreille.

— Ils les traînent, les diables, — s'écria la Belle. Ils vont le tuer maintenant. Surtout que les surveillants sont furieux contre lui parce qu'il les empêche d'en faire à leur tête.

Au-dessus, on n'entendit plus rien, et la garde-barrière reprit son récit, racontant comment on avait en sa présence, sous un hangar, fouetté à mort un paysan, et qu'à cette vue ses entrailles en avaient tressauté dans son ventre. La Belle raconta à son tour comment Stchéglov avait été fustigé, sans pousser une seule plainte. Puis Fédosia desservit le thé; Korableva et la garde-barrière

se mirent à coudre, et Maslova s'assit sur sa couchette, les jambes repliées, tenant ses genoux entre ses mains. Elle s'apprêtait à faire un somme quand la surveillante vint lui dire de se rendre au bureau, où la demandait un visiteur.

— Ne manque pas de lui parler de nous, — dit la vieille Menschova à Maslova pendant que celle-ci arrangeait son fichu devant une glace au tain rongé à moitié. Dis-lui que ce n'est pas nous qui avons mis le feu, mais ce brigand lui-même : un ouvrier l'a vu. Dis-lui qu'il fasse appeler Mitri ; Mitri lui expliquera tout, clair comme sur la paume de la main : qu'on nous a mis en prison, nous qui n'avons rien fait, tandis que le brigand trône dans son cabaret avec la femme d'un autre.

— Ce n'est pas la loi, — confirma Korableva.

— Je le lui dirai, je le lui dirai sans faute, — répondit Maslova. — Allons, buvons pour nous donner du courage, ajouta-t-elle. Korableva lui remplit une demi-tasse. Maslova but, s'essuya la bouche, et, avec un sourire joyeux, en répétant : « pour nous donner du courage », elle rejoignit la surveillante qui l'attendait dans le corridor.



Nekhludov était depuis longtemps déjà dans le vestibule. En arrivant, il avait sonné à la porte d'entrée et remis au surveillant l'autorisation du procureur.

— Qui demandez-vous ?

— La prisonnière Maslova.

— Impossible en ce moment : le directeur est occupé.

— Au bureau ? demanda Nekhludov.

— Non ici, au parloir, — répondit le surveillant avec un visible embarras.

— Est-ce donc jour de visites ?

— Non, une affaire particulière, — répondit-il.

— Et comment ferai-je pour voir le directeur ?

— Attendez-le ici ; il passera tout à l'heure, vous le verrez.

Au même moment, d'une porte latérale sortit un

jeune sous-officier aux galons étincelants, au visage luisant et aux moustaches imprégnées de fumée de tabac, qui, en l'apercevant, se tourna sévèrement vers le surveillant.

— Pourquoi avez-vous fait entrer ici ? Au bureau...

— On m'a dit que le directeur est ici, — objecta Nekhludov, surpris de l'attitude embarrassée du sous-officier.

A ce moment la porte par laquelle était entré le sous-officier s'ouvrit de nouveau pour livrer passage à Pétrov, tout essoufflé, le visage en sueur.

— Il s'en souviendra, — dit-il en s'adressant au sous-officier.

Mais celui-ci montra des yeux Nekhludov. Pétrov se tut, fronça les sourcils et sortit par une autre porte.

» Qui s'en souviendra ? Pourquoi ont-ils un air si gêné ? Pourquoi ce sous-officier a-t-il fait un signe ? » se demandait Nekhludov.

— On n'attend pas ici ; veuillez vous rendre au bureau, dit le sous-officier à Nekhludov. Et celui-ci s'apprêtait à sortir quand le directeur de la prison entra par la même porte que les autres, mais plus gêné encore que ses subordonnés. Il ne cessait de soupirer. En apercevant Nekhludov, il dit au surveillant :

— Fédotov, Maslova, de la cinquième salle, au bureau. Veuillez passer, — dit-il à Nekhludov.

Ils gravirent un escalier raide et arrivèrent dans une petite pièce éclairée d'une seule fenêtre, et meublée d'une table et de quelques chaises.

Le directeur s'assit :

— Quel dur métier, — dit-il, s'adressant à Nekhludov, et tirant de son étui une grosse cigarette.

— Vous semblez fatigué, — fit Nekhludov.

— Je suis fatigué de tout mon service ; c'est vraiment trop dur. On voudrait adoucir leur sort, et tout ce qu'on fait aboutit à un mal pire encore. Je n'aspire qu'à m'en aller d'ici ; dur, dur métier.

Nekhludov ignorait pourquoi le directeur trouvait sa tâche si pénible, mais aujourd'hui, il découvrait en lui une disposition particulière, qui inspirait la compassion.

— Oui, je crois que votre métier est dur, — lui dit-il. Mais pourquoi le faites-vous ?

— Le manque de fortune, la famille...

— Mais puisque cela vous est pénible...

— Cependant je puis vous affirmer que, dans la mesure de mes forces, je fais ce que je peux pour adoucir leur sort. Un autre, à ma place, les traiterait tout autrement. Croyez-vous que ce soit aisé de diriger près de deux mille individus de cette espèce ? Il faut savoir les prendre. Ce sont des êtres humains ; on les plaint... Mais si on les gâte... Puis il se mit à raconter une aventure récente :

une rixe entre deux prisonniers, qui se termina par un meurtre.

L'entrée d'un surveillant, qui précédait Maslova, interrompit le récit.

Nekhludov la vit dès le seuil avant même qu'elle eût remarqué la présence du directeur. Son visage était rouge. Elle marchait d'un pas dégagé derrière le surveillant, en souriant et secouant la tête. A la vue du directeur, elle s'arrêta un instant devant lui, l'air effrayé; mais bientôt elle se tourna gaiement vers Nekhludov.

— Bonjour, — lui dit-elle, souriante, en lui serrant la main non comme l'autre fois, mais fortement.

— Je vous ai apporté votre pourvoi, pour le signer, — lui dit Nekhludov surpris de la voir si exubérante. — C'est l'avocat qui l'a rédigé; vous n'avez qu'à le signer et nous l'enverrons à Pétersbourg.

— Eh bien, on peut le signer. C'est faisable, — dit-elle en souriant et clignant d'un œil.

Nekhludov sortit le papier de sa poche et s'approcha de la table.

— Peut-on signer cela ici? — demanda Nekhludov au directeur?

— Allons, assieds-toi là, — dit le directeur. — Voici une plume. Sais-tu écrire?

— Autrefois je l'ai su, — répondit-elle avec un sourire; puis, après avoir ramassé sa jupe et re-

troussé une manche de sa camisole, elle s'assit devant la table, prit gauchement la plume, de sa petite main énergique, et regarda Nekhludov avec un sourire.

Il lui expliqua où elle devait apposer sa signature. Soigneusement elle trempa et secoua sa plume et écrivit son nom.

— C'est tout? — demanda-t-elle quand elle eut fini, en regardant alternativement Nekhludov et le directeur, et posant la plume tantôt sur l'encrier, tantôt sur les papiers.

— J'ai encore quelque chose à vous dire, — commença Nekhludov, lui ôtant la plume de la main.

— Eh bien, dites, — fit-elle; et son visage rede-  
vint sérieux comme si une rêverie lui fut passée par l'esprit, ou que l'envie de dormir l'eût prise. Le directeur se leva et sortit, et Nekhludov demeura en tête à tête avec elle.

## XLVIII

Le surveillant qui avait amené Maslova s'assit à l'écart sur le rebord de la fenêtre. Pour Nekhludov, la minute décisive était venue. Il n'avait cessé de se reprocher de ne lui avoir pas dit lors de son entrevue avec elle la chose principale : son intention de l'épouser. Cette fois il était fermement décidé à le lui dire. Elle était assise d'un côté de la table, Nekhludov s'assit de l'autre, en face d'elle. La pièce où ils se trouvaient était claire et Nekhludov put de près et pour la première fois examiner son visage : les rides autour des yeux et de la bouche et le gonflement des paupières. Et sa pitié pour elle s'en augmenta.

S'accoudant devant la table, de façon à ne pas être entendu du surveillant, un homme au type juif et aux favoris grisonnants qui était assis près de la fenêtre, il se pencha vers Maslova et lui dit :

— Si le pourvoi en cassation ne réussit pas, nous adresserons un recours en grâce à l'Empereur. Nous ferons tout ce qui sera possible.

— Si on avait fait cela plus tôt; si j'avais eu un bon avocat... — l'interrompit-elle. — Mon défenseur était un vrai sot et ne s'occupait que de me faire des compliments, — ajouta-t-elle en se mettant à rire. Si l'on avait su que vous me connaissiez, c'eût été autre chose, tandis que sans cela tous se disent : qu'est-ce? une voleuse!

« Comme elle est bizarre aujourd'hui? » — songea Nekhludov; cependant il allait dire ce qu'il voulait lorsqu'elle reprit :

— Et moi j'ai quelque chose à vous dire. Il y a dans la prison une petite vieille qui fait l'admiration de tout le monde; une petite vieille excellente, qui est emprisonnée, bien qu'innocente. On l'a condamnée avec son fils; et tout le monde sait qu'ils sont innocents, bien qu'on les ait accusés d'avoir mis le feu. Alors, — continua Maslova en tournant la tête et le regardant, — ayant su que je vous connaissais, elle m'a dit : « Dis-lui de faire venir mon fils qui lui expliquera tout. Leur nom de famille Menchov. Vous le ferez, n'est-ce pas? Si vous saviez, une petite vieille si excellente. On voit tout de suite qu'elle n'est pas coupable. N'est-ce pas, mon cher, que vous vous en occuperez — dit-elle, tantôt, le regardant, tantôt baissant les yeux, avec un sourire.

— C'est bien; je m'en occuperai, je m'informerai; — dit Nekhludov, de plus en plus étonné de cette loquacité. — Mais c'est d'une affaire personnelle que je veux vous entretenir. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit l'autre jour? demanda-t-il.

— Vous m'avez dit tant de choses. Que m'avez-vous dit? — demanda-t-elle sans cesser de lui sourire et de tourner la tête tantôt d'un côté tantôt d'un autre.

— Je vous ai dit que j'étais venu vous prier de me pardonner, — dit-il.

— Eh quoi! vous pardonner, c'est inutile... vous feriez mieux...

— J'ai encore à vous dire, — poursuivit Nekhludov, — que je veux réparer ma faute, non par des paroles mais par des actes. Je suis résolu à vous épouser...

Le visage de Maslova, soudain, exprima de l'effroi. Ses yeux cessèrent de loucher et le regardèrent sans le voir.

— Et pourquoi faire? demanda-t-elle d'un ton mauvais, en fronçant les sourcils.

— J'ai le sentiment que, devant Dieu, je dois agir ainsi.

— Quel Dieu avez-vous imaginé? De quoi parlez-vous? Dieu? Quel Dieu? Vous auriez mieux fait de penser à Dieu, autrefois... — dit-elle en s'arrêtant, la bouche ouverte.

Nekhludov sentit alors la forte odeur d'eau-de-



vie qui s'exhalait de sa bouche, et il comprit la cause de son excitation.

— Calmez-vous, dit-il.

— Je n'ai pas besoin de me calmer, tu crois que je suis ivre? Eh bien oui, je suis ivre, mais je sais ce que je dis! — répliqua-t-elle tout d'un trait, et le sang lui monta au visage. — Moi je suis une galérienne, une garce, et toi un seigneur, un prince; tu n'as pas à te commettre avec moi. Va-t'en rejoindre tes princesses; quant à moi, mon prix est dix roubles.

— Si cruelles que soient tes paroles, elles ne sont rien auprès de ce que je ressens moi-même, — murmura Nekhludov tout tremblant. — Tu ne peux te figurer combien j'ai conscience de ma faute envers toi...

— Conscience de ta faute... — reprit-elle méchamment. — Tu n'en avais guère conscience, quand tu m'as glissé les cent roubles... C'était le prix que tu m'estimais...

— Je sais, je sais, mais que faire à présent? — dit Nekhludov. — Je me suis juré de ne pas t'abandonner. Je l'ai dit et je le ferai.

— Et moi je te dis que tu ne le feras pas, — s'écria-t-elle avec un rire bruyant.

— Katucha! prononça-t-il, en lui prenant la main.

— Va-t'en. Je suis une galérienne, toi un prince, tu n'as rien à faire ici, — s'écria-t-elle toute défi-

gurée par la colère, en retirant sa main. Tu veux te sauver par moi, — continua-t-elle se hâtant de dire tout ce qu'elle avait sur le cœur. — Pour toi j'ai été un objet de plaisir, et c'est grâce à moi, maintenant, que tu veux gagner ton salut dans l'autre monde! Tout de toi m'inspire le dégoût : ton lorgnon, toute ta sale figure luisante. Va-t'en, va-t'en! — cria-t-elle, et d'un mouvement énergique, elle se redressa.

Le surveillant s'approcha d'eux.

— Pourquoi fais-tu du scandale. Cela ne se fait pas...

— Laissez, je vous prie, — dit Nekhludov.

— Il ne faut pas qu'elle s'oublie, — fit le surveillant.

— Je vous en prie, attendez encore — pria Nekhludov.

Le gardien retourna vers la fenêtre.

Maslova se rassit, baissa les yeux, et se mit à serrer fortement les doigts repliés de ses mains petites.

Nekhludov debout près d'elle ne savait que faire.

— Tu ne me crois pas, dit-il.

— Que vous voulez m'épouser, cela jamais. J'aimerais mieux me pendre! Voilà.

— Et tout de même je m'occuperai de toi.

— Ça, c'est votre affaire. Seulement je n'ai nul besoin de vous. Je vous le dis comme je le pense, fit-elle. — Pourquoi ne suis-je pas morte dans ce

temps-là! — ajouta-t-elle; et elle éclata en sanglots plaintifs.

Nekhludov ne pouvait parler, les larmes le gagnèrent aussi.

Elle releva les yeux, jeta vers lui un regard d'étonnement et se mit à essuyer avec son fichu les larmes qui coulaient sur ses joues.

Le surveillant s'approcha de nouveau, et fit observer que le moment était venu de se séparer.

Maslova se leva.

— Vous êtes agitée, aujourd'hui. Je reviendrai demain, si c'est possible. En attendant vous réfléchirez, — dit Nekhludov.

Elle ne répondit rien, et, sans le regarder, sortit derrière le surveillant.

— Eh bien, ma fille, la chance tourne, — dit Korableva à Maslova, quand celle-ci rentra dans la salle. — Évidemment il est bien toqué de toi. Ne perds pas de temps pendant ses visites. Il saura bien te tirer d'ici. Aux riches tout est possible.

— Ça c'est vrai, — intervint la garde-barrière, de sa voix chantante. — Le pauvre ne trouve même pas une nuit pour se marier, mais tout ce que l'homme riche désire arrive comme il veut. Il y en avait un chez nous, ma belle, alors voici ce qu'il a fait...

— Lui as-tu parlé de mon affaire? — demanda la vieille.

Sans répondre à personne, Maslova s'étendit sur

sa planche, et, les yeux loucheurs fixés sur le coin, resta étendue jusqu'au soir. Un douloureux travail s'opérait en elle. Ce que lui avait dit Nekhludov l'avait ramenée dans ce monde où elle avait souffert, d'où elle s'était enfuie, et qu'elle s'était mise à haïr sans le comprendre. Maintenant, cet oubli dans lequel elle avait vécu s'était dissipé, mais le clair souvenir du passé lui était trop pénible.

Le soir elle acheta de nouveau de l'eau-de-vie et s'enivra avec ses compagnes.

## XLIX

« Oui, voilà ce qui en est. Ce qui en est », songeait Nekhludov, en sortant de la prison, comprenant seulement maintenant, l'étendue de sa faute. S'il n'avait pas tenté de la réparer, de la racheter, jamais il n'en eût senti toute la profondeur, et elle non plus n'eût pas senti l'immensité du mal qu'il lui avait fait. A présent seulement, tout cela apparaissait dans son horreur. Maintenant seulement il s'apercevait des ravages causés par lui dans l'âme de cette femme ; et celle-ci avait vu et compris ce qu'on avait fait d'elle. Jusque-là il s'était amusé à s'attendrir sur soi-même et son expiation lui avait semblé un jeu, mais à présent il en ressentait de l'épouvante. L'abandonner, maintenant, il le sentait, il ne le pouvait pas, et cependant il lui était impossible de s'imaginer ce qui pourrait résulter de ses relations avec elle.

A la sortie de la prison, de Nekhludov s'approcha un surveillant, tout couvert de croix et de médailles, un homme à la mine sournoise et déplaisante, qui mystérieusement, lui glissa un papier dans la main.

— Voici pour Votre Excellence, c'est une lettre d'une certaine personne... — dit-il en tendant une enveloppe à Nekhludov.

— Quelle personne?

— Prenez la peine de lire, vous verrez. Une détenue politique. Je suis leur gardien. Alors, voilà, elle m'a prié. C'est défendu, mais par humanité... — ajouta le surveillant d'un ton faux.

Nekhludov, bien que surpris de voir un des gardiens des détenus politiques se charger d'une pareille commission, dans la prison même, presque en vue de tous, ne se doutant pas alors que ce surveillant était un espion, néanmoins prit le papier et le lut une fois dehors. Au crayon, à la hâte, et sans ratures, on avait écrit les lignes suivantes : « Ayant appris que vous venez à la prison et que vous vous intéressez à une détenue de la section criminelle, je désirerais vivement m'entretenir avec vous. Demandez l'autorisation de me voir. On vous l'accordera, et je vous dirai des choses importantes et pour votre protégée et pour notre groupe. Votre reconnaissante : Véra Bogodoukhovskaia. »

Véra Bogodoukhovskaia était institutrice dans

un village perdu du gouvernement de Novgorod à une époque où Nekhludov y était venu avec des amis pour chasser l'ours. Elle avait demandé à Nekhludov de lui donner de l'argent afin de pouvoir aller étudier à l'Université. Nekhludov lui avait donné cet argent, et depuis il l'avait complètement oubliée. Et voilà que maintenant détenu politique, elle était en prison, et ayant sans doute appris son histoire, lui proposait ses services.

Comme tout était simple et facile alors. Et comme tout maintenant était compliqué et pénible. Nekhludov se rappela avec joie le jour où il avait rencontré Véra Bogodoukhovskaïa. C'était la veille du carnaval, dans un village perdu, à soixante *verstes* du chemin de fer. La chasse avait été heureuse ; on avait tué deux ours, diné, et au moment de repartir, le patron de l'izba dans laquelle ils s'étaient arrêtés, était venu dire que la fille du diacre demandait à parler au prince Nekhludov.

— Jolie? — avait demandé quelqu'un.

— Pas de bêtises, — avait répondu Nekhludov. Puis, avec une mine sérieuse, il s'était levé de table, s'était essuyé la bouche et était sorti, ne s'imaginant pas ce que pouvait bien lui vouloir une fille de diacre.

Vêtue d'une légère pelisse et coiffée d'un chapeau de feutre, une jeune fille musculeuse, au visage maigre et laid, où seuls les yeux, aux

sourcils élevés, avaient quelque beauté, se tenait dans la chambre.

— Véra Éfrémovna, voici le prince, parlez-lui, je vous laisse, — avait dit la femme du paysan.

— Que puis-je pour vous? avait demandé Nekhludov.

— Je... je... Voyez-vous, vous êtes riche, vous jetez votre argent à tort et à travers pour la chasse, je sais cela — avait repris la jeune fille avec beaucoup d'embarras, — et moi je ne désire qu'une chose, me rendre utile aux autres, et je ne puis rien parce que je ne sais rien.

Ses yeux étaient bons et francs; son visage exprimait à la fois tant de résolution et de timidité que Nekhludov, comme il lui arrivait souvent, s'était tout de suite mis à sa portée, l'avait comprise et il en avait eu pitié.

— Que puis-je faire pour vous?

— Je suis institutrice, je voudrais aller à l'Université et on ne m'y laisse pas. Plutôt ce n'est pas qu'on s'y oppose, mais il me faut des moyens. Donnez-moi quelque argent, je vous le rendrai quand j'aurai fini mes études. Je me dis : les gens riches tuent des ours, font boire les paysans, et tout cela est mal; pourquoi ne feraient-ils pas aussi un peu de bien? Je n'ai besoin que de quatre-vingts roubles. Et si vous ne voulez pas, ça m'est égal, — conclut-elle avec humeur.

— Au contraire, je vous suis reconnaissant de



l'occasion... Je vais vous les apporter tout de suite,  
— avait dit Nekhludov.

Il était entré dans le vestibule et avait aperçu un de ses amis qui écoutait la conversation. Sans répondre aux plaisanteries de ses camarades, il était allé prendre l'argent dans sa sacoche et l'avait porté à la jeune fille.

— Je vous en prie, ne me remerciez pas. C'est plutôt à moi de vous remercier.

Maintenant, Nekhludov se rappelait tout cela avec plaisir : comment il avait failli se quereller avec un officier, qui s'était mis à plaisanter au sujet de cet incident ; comment l'avait approuvé un autre de ses camarades avec lequel, à cause de cela, il s'était lié d'amitié ; comment toute la chasse était heureuse et gaie ; et comment lui-même s'était senti joyeux, pendant qu'il retournait, la nuit, à la station du chemin de fer. Par paires, les traîneaux glissaient silencieusement le long du chemin de la forêt de sapins, bas ou élancés, lourds de neige. Quand un des chasseurs allumait une cigarette parfumée, une lueur rouge éclatait dans l'obscurité. Ossip, le rabatteur, courait d'un traîneau à l'autre, s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux ; il parlait aux chasseurs des élans qui, à cette saison, erraient sur la neige profonde et se nourrissaient de l'écorce des trembles ; il leur parlait aussi des ours reposant au chaud, à cette heure, dans les creux de leurs tanières. Nekhludov

se rappelait tout cela, mais bien plus encore l'impression si agréable que lui donnait alors la conscience de sa santé, de sa force et de son insouciance. La respiration soulevant la pelisse, l'air froid et sec, la neige tombant des branches secouées par l'arc du traîneau, le corps chaud, le visage frais, l'âme libre de soucis, de remords, de craintes et de désirs. Comme c'était bon ! Et maintenant ? Mon Dieu, comme tout maintenant est douloureux et pénible.

Évidemment, Vera Efrémovna était devenue une révolutionnaire et s'était fait mettre en prison. Il fallait la voir, surtout parce qu'elle avait promis un conseil pour adoucir la situation de Maslova.

L

Le lendemain matin, à son réveil, Nekhludov se remémora tout ce qui lui était arrivé la veille, et il fut saisi d'épouvante.

Malgré cette frayeur, il décida de poursuivre plus que jamais l'œuvre commencée.

Avec ce sentiment conscient de son devoir, il sortit de chez lui pour se rendre chez Maslennikov, à qui il voulait demander l'autorisation de s'entretenir dans la prison, non seulement avec Maslova, mais avec Menchova et son fils, dont Maslova lui avait parlé. En même temps, il voulait demander l'autorisation de voir Bogodoukhovskaïa, qui pouvait être utile à Maslova.

Nekhludov connaissait Maslennikov depuis longtemps, depuis le régiment. Maslennikov était là trésorier. C'était un officier très bon garçon et des plus consciencieux, ne voyant et ne voulant rien

voir autre chose que son régiment et la famille impériale. Maintenant Nekhludov le retrouvait dans l'administration civile, il avait remplacé le régiment par la province et sa chancellerie. Il était marié, et sa femme, personne riche et adroite, l'avait forcé de quitter le service militaire et d'entrer dans le service civil.

Elle se moquait de son mari, qu'elle cajolait comme un petit animal apprivoisé. L'hiver dernier, Nekhludov était allé lui faire visite, mais le couple lui avait paru si peu intéressant, qu'il n'était plus retourné dans cette maison.

En voyant entrer Nekhludov, Maslennikov devint tout rayonnant. Il avait le même visage gras et rouge, la même corpulence, la même mise soignée qu'autrefois, dans l'armée. Au régiment, il portait un uniforme d'une propreté irréprochable, coupé à la dernière mode et lui moulant les épaules et la poitrine. Ici, il portait un uniforme civil du dernier genre, serrant son gros corps et faisant saillir sa large poitrine. Malgré la différence d'âge (Maslennikov avait environ quarante ans), ils se tutoyaient.

— Ah! c'est gentil à toi d'être venu. Je vais te mener chez ma femme. J'ai justement dix minutes à moi avant la séance. Le patron est absent. C'est moi qui fais fonction de gouverneur, — dit-il sans pouvoir cacher sa satisfaction.

— Je suis venu pour affaire.

— Et qu'y a-t-il ? — demanda Maslennikov devenu soudain plus réservé et prenant un ton plus sévère.

— Il y a, dans la prison, une personne à laquelle je m'intéresse beaucoup (au mot de « prison », le visage de Maslennikov devint plus sévère encore); je voudrais bien avoir l'autorisation de m'entretenir avec elle non dans le parloir commun mais au bureau, et non seulement aux jours réglementaires, mais plus souvent. On m'a dit que cela dépendait de toi.

— Il va sans dire, MON CHER, que je suis prêt à tout faire pour toi, — répondit Maslennikov en touchant de sa main les genoux de Nekhludov, comme s'il descendait à sa portée. — C'est possible, mais, vois-tu, je suis un calife provisoire.

— Alors peux-tu me donner un papier qui me permette de la voir à toute heure ?

— C'est une femme ?

— Oui.

— Comment se trouve-t-elle là ?

— Pour empoisonnement. Mais elle a été condamnée injustement.

— Oui, voilà leur vraie justice, ILS N'EN FONT POINT D'AUTRES, — ajouta-t-il en français, sans trop savoir pourquoi. — Je sais, — continua-t-il, — que nous ne sommes pas d'accord sur ce sujet; mais qu'y faire, C'EST MON OPINION BIEN ARRÊTÉE, — fit-il, exprimant l'opinion que, durant une année, il

avait puisée dans les articles d'un journal réactionnaire. — Je sais que, toi, tu es un libéral.

— Je ne sais si je suis un libéral ou autre chose, — répartit Nekhludov en souriant, étonné comme toujours d'être rangé dans un parti quelconque et d'être appelé libéral, simplement parce qu'il disait que, devant la justice, tous les hommes sont égaux, et qu'il ne faut ni faire souffrir, ni frapper les hommes en général, et, particulièrement, ceux qui ne sont pas encore condamnés. — Je ne sais si je suis libéral ou non, mais je sais que notre justice actuelle, malgré tous ses défauts, vaut cependant mieux que celle d'autrefois.

— A quel avocat t'es-tu adressé?

— A Fanarine.

— Ah! Fanarine! — dit avec une grimace Maslennikov, se souvenant que, l'année précédente, ce Fanarine l'avait obligé à comparaître comme témoin dans un procès, et que, pendant une demi-heure, il s'était très poliment moqué de lui. — Je ne t'aurais pas conseillé de t'adresser à lui. FANARINE EST UN HOMME TARÉ.

— J'ai encore quelque chose à te demander, — reprit Nekhludov, sans rien objecter. — J'ai connu autrefois une jeune fille, une institutrice, c'est une créature très malheureuse, elle est aussi en prison, et m'a fait savoir qu'elle désirait me parler. Peux-tu me donner également un laissez-passer pour la voir?

Maslennikov pencha légèrement la tête sur le côté et réfléchit.

— Est-ce une condamnée politique ?

— Oui, m'a-t-on dit.

— C'est que, vois-tu, le droit de visiter les détenus politiques n'est accordé qu'aux parents, mais je vais te donner une autorisation générale. JE SAIS QUE VOUS N'ABUSEREZ PAS... — Comment l'appelle-t-on, ta PROTÉGÉE?... Bogodoukhovskaïa? ELLE EST JOLIE ? HIDEUSE ?

Maslennikov secoua la tête d'un air désapprobateur, s'approcha de son bureau, y prit une feuille à en-tête imprimée et se mit à écrire rapidement : « J'autorise le porteur du présent, prince Dmitri Ivanovitch Nekhludov, à visiter dans le bureau de la prison la bourgeoise Maslova, ainsi que l'infirmière Bogodoukhovskaïa » ; — et il signa d'un large paraphe.

— Tu verras le bel ordre qui règne dans la prison. Et ce n'est point chose facile de l'y maintenir, en ce moment surtout où les détenus sont nombreux. Mais je veille sévèrement à tout, et j'aime cette œuvre. Tu verras comme tout est bien organisé et comme tout le monde est content. L'essentiel est de savoir s'y prendre avec ces gens-là. Ainsi, ces jours-ci, il y a eu quelque anicroche, un cas d'insoumission. Un autre, à ma place, eut traité cela de révolte et fait nombre de malheureux. Avec moi, au contraire, tout s'est bien passé. Ce qu'il

faut, c'est, d'une part, le souci de leur bien-être ; de l'autre, une main ferme, — dit-il en fermant son poing blanc, potelé, orné d'une turquoise montée en bague, et qui sortait d'une manchette de toile forte, très blanche, tenue par un bouton d'or ; — le souci du bien-être et une poigne.

— Moi, je ne sais pas, — objecta Nekhludov, — mais j'y suis allé deux fois et en ai rapporté une impression très pénible.

— Sais-tu quoi ? Tu devrais aller voir la comtesse Passek, — poursuivit Maslennikov devenant plus communicatif, — elle s'est vouée entièrement à cette œuvre. ELLE FAIT BEAUCOUP DE BIEN. Grâce à elle, et, je puis l'avouer sans fausse modestie, grâce à moi, le régime de nos prisons a été complètement transformé ; rien n'y subsiste des horreurs de l'ancien régime ; et les prisonniers, à présent, se trouvent très bien. Tu verras cela. Quant à Fanarine, je ne le connais pas personnellement, nos situations respectives nous éloignent. N'empêche que ce soit réellement un méchant homme ; et de plus, en plein tribunal, il se permet de dire des choses, des choses...

— Merci de ton obligeance, — fit Nekhludov en prenant le papier ; et, sans le laisser achever, il prit congé de son ancien camarade.

— Et chez ma femme, viens-tu ?

— Non, excuse-moi près d'elle, je ne peux pas aujourd'hui.



— Elle ne me le pardonnera pas — reprit Maslennikov, en reconduisant son ancien camarade jusqu'aux marches de l'escalier, ainsi qu'il le faisait habituellement avec les gens qui n'étaient pas de première mais de seconde importance, et parmi ces derniers, il rangeait Nekhludov. — Non, je t'en prie, pour une minute seulement.

Mais Nekhludov demeura inébranlable, et tandis que le valet de chambre et le portier lui tendaient son pardessus et sa canne et lui ouvraient la porte, près de laquelle était posté un agent de police, il répéta qu'aujourd'hui il ne pouvait pas. Maslennikov lui cria du haut de l'escalier :

— Eh bien, alors, à jeudi, sans faute. C'est le jour de ma femme. Je la préviendrai !

Le même jour, en quittant Maslennikov, Nekhludov se fit conduire directement à la prison et se dirigea vers l'appartement du directeur qu'il connaissait déjà. Comme à sa première visite, en approchant il entendit les sons d'un mauvais piano, mais maintenant, au lieu de la rapsodie, on jouait des études de Clémenti, avec la même force extraordinaire, la même netteté et la même vélocité. La servante à l'œil bandé, qui vint ouvrir, dit que le capitaine était chez lui, et Nekhludov fut introduit dans un petit salon meublé d'un divan, d'une table, et d'une énorme lampe posée sur un dessous en laine tricotée, et coiffée d'un abat-jour en carton rose, brûlé d'un côté. L'air las et chagrin, le directeur entra.

— Je vous en prie, que puis-je pour vous? — demanda-t-il, en attachant le bouton du milieu de son uniforme.

— Je suis allé chez le vice-gouverneur et il m'a donné cette autorisation, — répondit Nekhludov en tendant le papier. — Je voudrais voir Maslova.

— Markova? — demanda le directeur qui avait mal entendu, à cause de la musique.

— Maslova.

— Mais oui! mais oui!

Le directeur se leva et s'avança vers la porte qui laissait passer les roulades de Clementi.

— Maroussia, arrête-toi au moins un instant, — dit-il d'un ton qui indiquait clairement que cette musique était la croix de sa vie; — on n'entend rien.

Le piano se tut, on entendit des pas mécontents et quelqu'un entre-bâilla la porte.

Soulagé évidemment par l'arrêt de la musique, le directeur tira de son étui une grosse cigarette et en offrit une à Nekhludov. Nekhludov la refusa.

— Alors, voilà, je voudrais voir Maslova.

— Eh bien, c'est possible, — dit le directeur. — Que viens-tu faire ici? — demanda-t-il à une fillette de cinq ou six ans, qui s'était faufilée dans la chambre, et, sans quitter des yeux Nekhludov, se dirigeait vers son père. — Prends garde, tu vas tomber, — reprit-il avec un sourire, en voyant que la fillette, sans regarder devant elle, s'empêtrait dans le tapis et accourait vers lui.

— Eh bien, si c'est possible, je vais y aller.

— C'est qu'il vaudrait mieux ne pas voir aujourd'hui Maslova, — dit le directeur.

— Pourquoi?

— Voilà, et c'est bien votre faute, — répondit le directeur, avec un léger sourire. — Prince, ne lui donnez plus d'argent directement. Ou bien remettez-le moi, on le lui gardera. Hier, sans doute, vous lui avez donné de l'argent, et elle s'est procuré de l'eau-de-vie, — ce mal-là, vous ne le déracinez jamais, — et aujourd'hui elle était complètement ivre, elle a même fait du tapage.

— Vraiment?

— Oui, et j'ai même dû prendre des mesures sévères; on l'a transférée dans une autre salle. D'ailleurs, c'est d'ordinaire une détenue tranquille; mais, je vous en prie, ne lui remettez plus d'argent. C'est une telle engeance...

Nekhludov se rappela la scène de la veille et toute son angoisse lui revint de nouveau.

— Et Bogodoukhovskaïa, de la section politique, pourrais-je la voir? — demanda Nekhludov après un silence.

— Celle-ci, oui, — répondit le directeur en embrassant sa fillette, qui continuait à dévisager Nekhludov, puis il se leva, et écartant légèrement l'enfant, accompagna Nekhludov dans l'antichambre.

Il n'avait pas encore achevé de passer son pardessus, que lui avait remis la servante, que les

roulades de Clementi, sèchement rythmées, retentirent à nouveau.

— Elle était au Conservatoire, mais là-bas, il n'y a pas d'ordre. Elle a de grandes dispositions, — dit le directeur en descendant l'escalier. — Elle voudrait jouer dans les concerts.

Le directeur et Nekhludov se dirigèrent vers la prison. A leur approche la petite porte s'ouvrit aussitôt. Les gardiens, saluant militairement, les suivirent des yeux. Dans le corridor, quatre forçats, la tête rasée par moitié, qui portaient des seaux, les croisèrent. Ils s'effacèrent en apercevant le directeur. L'un d'eux, particulièrement, baissa la tête, prit un air renfrogné, et ses yeux étincelèrent.

— Il est bien certain qu'on doit encourager le talent et qu'on n'a pas le droit de l'entraver, mais voyez-vous, dans un petit appartement, c'est pénible, — reprit le directeur sans prêter la moindre attention à ses prisonniers; et, traînant ses jambes lasses, il mena Nekhludov dans le grand parloir. — Qui voulez-vous voir? — lui demanda-t-il.

— Bogodoukhovskaïa.

— Elle est dans la tour. Il vous faudra attendre un peu, — le prévint le directeur.

— Ne pourrais-je, en attendant, voir les prisonniers Menchov, la mère et le fils, accusés d'incendie?

— Celui-là est dans la vingt-et-unième cellule. Eh bien, on peut le faire appeler.

— Ne pourrais-je voir Menchov dans sa cellule?

— Oui, mais vous serez mieux au parloir.

— Non, cela m'intéressera.

— Oh! il n'y a rien là de bien intéressant.

A ce moment l'élégant sous-directeur entra dans la salle.

— Conduisez le prince dans la cellule de Menchov, la cellule 21, — lui dit le directeur; — ensuite vous le ramènerez au bureau. Pendant ce temps, je vais faire appeler... Pardon, quel nom?

— Véra Bogodoukhovskaïa, — répondit Nekhludov.

Le sous-directeur était un jeune officier blond, aux moustaches en pointe, enduites de cosmétique, et qui répandait autour de lui un parfum d'eau de Cologne.

— S'il vous plaît, — fit-il à Nekhludov avec un aimable sourire — Notre établissement vous intéresse?

— Oui, cet homme m'intéresse, et, comme on me l'a dit, il est complètement innocent.

Le sous-directeur leva les épaules.

— Oui, cela arrive, — dit-il d'un ton calme, après s'être arrêté poliment pour laisser Nekhludov pénétrer le premier dans un vaste corridor empuanti. — Mais souvent aussi, ils mentent. Passez, je vous prie.

Les portes des cellules étaient ouvertes et plusieurs détenus se tenaient dans le corridor.

Répondant à peine au salut des gardiens et louchant du côté des prisonniers, qui s'effaçaient contre le mur, se glissaient dans leurs cellules, ou, raidis dans une attitude militaire, suivaient des yeux l'autorité, le sous-directeur, accompagné de Nekhludov, franchirent un corridor, puis un autre, à gauche, fermé par une porte de fer.

Ce corridor était encore plus sombre et plus infect que le premier. De chaque côté, il y avait des portes fermées à clef, et percées de petits judas. Il n'y avait personne dans ce second corridor, sauf un vieux gardien au visage triste et ratatiné.

— Quelle cellule Menchov? — demanda le sous-directeur.

— Huitième à gauche.

— Et celles-ci sont occupées? — demanda Nekhludov.

— Toutes, excepté une.

— Puis-je regarder? — demanda Nekhludov.

— Volontiers, — répondit le sous-directeur avec un sourire aimable; et il se mit à demander quelque chose au gardien. Nekhludov regarda par le judas d'une des cellules et vit un jeune homme de haute taille, avec une petite barbiche noire, qui se promenait de long en large d'un pas rapide, vêtu seulement de son linge de corps, et qui, au bruit, releva et tourna la tête vers la porte, puis fronça les sourcils et reprit sa marche.

Nekhludov s'arrêta devant une autre cellule. Son regard y rencontra, de l'autre côté, le regard inquiet d'un grand œil collé contre le judas; il s'éloigna vivement. Par une troisième ouverture, il vit un petit homme endormi sur un lit, les jambes pliées et la tête couverte. Dans la cellule suivante, un prisonnier au large visage pâle était assis, la



tête baissée, les coudes appuyés sur les genoux. Au bruit des pas, l'homme redressa la tête et se tourna machinalement vers la porte. Dans tout son visage, surtout dans ses grands yeux, il y avait une expression d'angoisse infinie. Evidemment il lui était indifférent de savoir qui le regardait. De n'importe qui il n'attendait rien de bon. Nekhludov se sentit gagné par la peur, il cessa de regarder et alla tout droit à la cellule 21, celle de Menchov. Le gardien fit jouer la serrure et ouvrit la porte. Un jeune homme musculeux, avec un long cou, une petite barbiche et de bons yeux ronds, était debout près de sa couchette, et d'un air effrayé, se hâtait d'endosser sa capote. Sans s'arrêter, ses bons yeux ronds, interrogateurs et inquiets, allaient de Nekhludov au sous-directeur et inversement.

— Voici un monsieur qui veut te questionner sur ton affaire.

— Je l'en remercie.

— Oui, on m'a parlé de votre affaire, — dit Nekhludov, s'avançant au fond de la cellule et se plaçant près de la fenêtre grillée et sale; — et je voudrais entendre de vous-même le récit de ce qui a eu lieu.

Menchov, lui aussi, s'approcha de la fenêtre, et aussitôt commença son récit, d'abord timidement avec des regards inquiets vers le sous-directeur, puis de plus en plus hardiment. Et quand celui-ci

fut sorti de la cellule pour aller dans le corridor, donner des ordres, il s'enhardit tout à fait. Son langage, ses manières étaient d'un brave et simple paysan, et Nekhludov éprouvait une singulière impression à le voir en tenue de prisonnier, dans cette noire cellule. Nekhludov, tout en l'écoutant, examinait la couchette basse avec sa paille, la fenêtre lourdement grillée de fer, les murs sales et humides, et le visage misérable, le corps amaigri de ce malheureux paysan, si étrange dans ses chaussons et son vêtement de prison; et il devenait de plus en plus triste, n'osant croire à la véracité de ce que lui racontait ce bon gars, tant l'horrifiait cette pensée qu'on avait pu, sans motif, s'emparer d'un homme, et le vêtir en prisonnier et l'enfermer en ce lieu sinistre. Mais, d'un autre côté, il lui était encore plus terrible de songer que ce récit, fait avec cette figure franche, pût être une invention et un mensonge. Le prisonnier racontait que peu de temps après son mariage, le cabaretier de son village lui avait ravi sa femme. Il avait partout réclamé justice. Mais partout le cabaretier avait soudoyé les autorités et s'était retiré indemne. Un jour, de force, il avait ramené sa femme chez lui, mais elle s'était enfuie le lendemain. Alors il était allé la réclamer au cabaretier, celui-ci lui avait répondu qu'elle n'était pas chez lui (et il l'y avait vue entrer) et lui avait ordonné de sortir. Il était resté. Alors, avec l'aide d'un ouvrier, son rival

l'avait frappé jusqu'au sang. Le lendemain le feu avait pris dans la grange du cabaretier. Lui et sa mère avaient été accusés, mais ce jour-là il ne pouvait avoir mis le feu puisqu'il était chez son compère.

— Et, c'est vrai, que tu n'as pas mis le feu ?

— Je n'y ai même pas pensé, monsieur. C'est lui, pour sûr, le brigand, qui a mis le feu. On a dit qu'il venait de faire assurer sa maison. Et voilà qu'on nous a accusés, ma mère et moi, de l'avoir menacé de l'incendie. Oui, c'est vrai que je l'ai injurié ce jour-là, mon cœur n'y tenait plus. Mais pour avoir mis le feu, non, je ne l'ai pas mis. Je n'étais même pas là quand il a pris. C'est lui qui a mis le feu pour toucher la prime et qui nous a accusés ensuite.

— Est-ce possible ?

— Oui, monsieur, c'est vrai ; je le dis devant Dieu, monsieur. Soyez mon père ! — s'écria-t-il, voulant saluer jusqu'à terre ; mais Nekhludov l'en empêcha. — Ayez pitié de moi, je péris pour rien, dit-il. Et soudain, ses lèvres tremblèrent, et il se mit à pleurer, puis il retroussa la manche de sa capote et essuya ses yeux avec celle de sa chemise sale.

— Vous avez terminé ? — demanda le sous-directeur.

— Oui. Ne vous découragez pas, nous ferons tout le possible, — dit Nekhludov ; et il sortit.

Menchov se tenait vers l'entrée ; le gardien, en refermant la porte, le repoussa à l'intérieur. Mais pendant que le gardien fermait la porte à clef, Menchov regardait par le judas.

Quand Nekhludov repassa par le large corridor (c'était l'heure du dîner et toutes les portes des salles étaient ouvertes), en voyant autour de lui cette foule d'hommes, en chaussons, tous vêtus de longues capotes jaune-clair, de pantalons courts et larges, qui l'examinaient avec curiosité, il ressentit une étrange impression, à la fois de la compassion pour ces prisonniers, de l'étonnement et de l'horreur pour les hommes qui les tenaient ainsi enfermés, et de la honte pour lui-même qui les regardait tranquillement.

Dans l'un des corridors, il vit un homme pénétrer en courant dans une salle d'où sortirent aussitôt des prisonniers, qui se rangèrent et saluèrent sur le passage de Nekhludov.

— Ordonnez, Votre Honneur... je ne sais comment vous nommer... qu'on décide une bonne fois de notre sort.

— Je ne suis pas une autorité, je ne sais rien.

— Cela ne fait rien, parlez de nous à l'autorité, — dit une voix indignée. — Nous n'avons rien fait et voilà le deuxième mois que nous sommes ici.

— Comment ? Pourquoi ? demanda Nekhludov.

— Mais voilà, on nous a mis en prison. Nous sommes ici, le deuxième mois, et nous-mêmes ignorons pourquoi.

— C'est exact, — dit le sous-directeur, — mais la chose est purement accidentelle : tous ces gens ont été arrêtés pour défaut de passeports et devaient être expédiés dans leur gouvernement ; mais là-bas la prison a brûlé. Tous ceux des autres gouvernements ont été renvoyés, mais nous sommes bien obligés de garder ceux-ci.

— Quoi, ce n'est que pour cela ? — dit Nekhludov en s'arrêtant à la porte.

En groupe, une quarantaine d'hommes, en tenue de prison, entourèrent Nekhludov et le sous-directeur. Plusieurs élevèrent la voix en même temps. Le sous-directeur les arrêta :

— Qu'un seul parle !

Un paysan d'une cinquantaine d'années, de haute taille, marquant bien, sortit des rangs. Il expliqua à Nekhludov qu'on les avait mis en prison parce qu'ils n'avaient pas de passeports. Ou plutôt ils en avaient, mais ils étaient périmés depuis quinze jours. Tous les ans il leur arrivait d'avoir des passeports périmés, et jamais on n'avait rien dit,

tandis que cette fois on les avait tous arrêtés, et depuis bientôt deux mois, ils étaient retenus en prison comme des criminels.

— Nous sommes tous carriers, et du même artel. Nous ne sommes pas cause si la prison a brûlé dans notre gouvernement. Pour l'amour de Dieu, faites quelque chose pour nous.

Nekhludov écoutait, et ne comprenait même pas ce que lui disait cet homme, qui marquait bien, parce que toute son attention était attirée, malgré lui, sur un énorme pou gris, qui, des cheveux du vénérable carrier, était venu se promener sur sa joue.

— Est-ce possible? Est-ce seulement pour cela? — demanda Nekhludov, s'adressant au sous-directeur.

— Oui, il aurait fallu les renvoyer chez eux, — répondit celui-ci.

A peine le sous-directeur avait-il fini de parler qu'un petit homme, également vêtu de la capote des prisonniers, se détachant du groupe, prit la parole à son tour pour se plaindre de la façon dont les malmenaient les gardiens. Il parlait en faisant une étrange grimace de la bouche.

— Pire que des chiens... — commença-t-il.

— Allons, allons, il ne faut pas trop parler non plus, autrement, tu sais...

— Qu'ai-je à savoir? répliqua le petit homme d'un ton désespéré. — Sommes-nous coupables?

— Silence! — cria le sous-directeur.

Et le petit homme se tut.

« Est-ce possible ? » se disait Nekhludov, en sortant du corridor, tandis que des centaines d'yeux, regardant aux portes, suivaient son passage.

— Mais peut-on vraiment garder des innocents ?

— demanda Nekhludov une fois sorti du corridor.

— Que voulez-vous faire ? Et puis, vous savez, ces gens-là mentent beaucoup. A les croire ils seraient tous innocents, — répondit le sous-directeur.

— Mais enfin, ceux-là le sont vraiment.

— Ceux-là, je l'admets. Mais c'est une engeance complètement dépravée. On n'en ferait rien sans sévérité. Il y a de ces coquins à qui il ne ferait pas bon de mettre le doigt dans la bouche. Ainsi, hier, on a été obligé d'en punir deux.

— Comment de punir ? — interrogea Nekhludov.

— En les fouettant, par ordre.

— Oui, mais les châtimens corporels sont interdits.

— Pas pour les prisonniers privés de leurs droits. Ceux-là en sont passibles.

Nekhludov se rappela alors tout ce qu'il avait vu la veille, pendant qu'il attendait dans le vestibule, et il comprit qu'on avait procédé à ce moment à la punition. Soudain, il ressentit plus fortement que jamais un mélange de curiosité, d'angoisse,



d'étonnement, de honte et de dégoût, allant jusqu'à la nausée.

Sans écouter le sous-directeur, et sans regarder autour de lui, il sortit rapidement des corridors et se dirigea vers le bureau. Le directeur était là, mais occupé d'autre chose il avait oublié de faire appeler Bogodoukhovskaia. Il ne se le rappela qu'en voyant entrer Nekhludov.

— Je vais immédiatement la faire appeler, asseyez-vous, — dit-il.

Le bureau se composait de deux pièces. Dans la première, éclairée de deux fenêtres encrassées, et meublée d'un poêle dégradé par endroits, on remarquait, dans un coin, une règle noire, servant à toiser les prisonniers ; dans un autre coin était appendue, — attribut ordinaire de tous les lieux de tortures, — une grande image du Christ. Dans cette première pièce se trouvaient quelques gardiens. La seconde contenait une vingtaine de personnes des deux sexes, assises par groupes distincts sur des bancs, au long du mur, et s'entretenant à voix basse. Près d'une fenêtre était placée une table à écrire.

Le directeur s'assit devant cette table, et offrit près de lui une chaise à Nekhludov. Nekhludov s'assit et se mit à examiner les personnes qui étaient dans la pièce.

Son attention se porta d'abord sur un jeune homme en veston court, d'extérieur agréable, qui parlait, en gesticulant avec animation, à une femme d'un certain âge, aux sourcils noirs. Près de lui, un homme âgé, en lunettes bleues, tenait par la main une jeune femme en costume de prisonnière, et, sans faire un mouvement, écoutait ce qu'elle lui racontait. Un petit collégien à l'air craintif, debout près du vieillard, ne le quittait pas des yeux. Non loin d'eux, dans un coin, un couple d'amoureux : elle, une toute jeune fille blonde, jolie, à l'air énergique, les cheveux courts, et vêtue à la dernière mode ; lui, un beau jeune homme aux traits fins, aux cheveux ondulés, en veste de caoutchouc. Tous deux assis dans le coin chuchotaient, évidemment s'enivrant d'amour. Plus près de la table était assise une femme aux cheveux gris, vêtue de noir ; évidemment une mère : elle dévorait des yeux un jeune homme paraissant phtisique, qui portait aussi une veste de caoutchouc ; elle essayait de lui parler, mais, étranglée par ses larmes, elle n'y parvenait pas : elle commençait et s'arrêtait. Le jeune homme tenait un papier dont il ne savait que faire et le froissait d'un air mécontent. Près d'eux se tenait une forte et belle jeune fille aux grands yeux saillants, en robe grise à pèlerine. Elle était assise à côté de la mère qui pleurait et lui caressait tendrement l'épaule.

Tout était beau en cette jeune fille : ses grandes

mains blanches, ses cheveux ondulés coupés court, son nez et ses lèvres fermes ; mais le principal attrait de son visage lui venait de ses grands yeux de brebis, bruns, bons et francs. Elle les détacha du visage de la mère au moment où entra Nekhludov et leurs regards se croisèrent. Mais elle se détourna aussitôt pour dire quelque chose à cette mère. Non loin du couple amoureux était assis un homme brun, chevelu, au visage morne, qui parlait avec colère à un visiteur imberbe, à mine de *skopetz*. Nekhludov, assis près du directeur, considérait ces divers groupes avec curiosité.

Il en fut distrait par un bambin aux cheveux coupés ras, qui s'approcha de lui et, d'une voix menue, lui demanda :

— Et vous, qui attendez-vous ?

Nekhludov fut d'abord étonné de cette question, mais, touché par le visage réfléchi, les yeux vivants et mobiles de l'enfant, il lui répondit avec le plus grand sérieux qu'il attendait une dame.

— Votre sœur ? — demanda le petit.

— Non, pas ma sœur, — répondit Nekhludov étonné. — Mais toi, avec qui es-tu ici ? — l'interrogea-t-il.

— Moi, avec maman. C'est une politique — répondit-il.

— Marie Pavlovna, — appelez Kolia, — dit le directeur, jugeant sans doute illégal l'entretien de Nekhludov avec le gamin.

Marie Pavlovna, cette même belle jeune fille aux yeux de brebis, qui avait attiré l'attention de Nekhludov, se redressa de toute sa haute taille et, d'un pas ferme, large, presque masculin, s'approcha de Nekhludov et de l'enfant.

— Il vous demande certainement qui vous êtes ? — dit-elle à Nekhludov avec un léger sourire, en le regardant de ses yeux confiants, et si simplement, qu'on sentait, sans aucun doute, que ses rapports devaient être avec tous naturels, affectueux et fraternels.

— Il veut tout savoir, — reprit-elle, et elle sourit à l'enfant d'un si doux et si tendre sourire que l'enfant et Nekhludov lui sourirent involontairement en réponse.

— Oui, il me demandait pour qui j'étais venu.

— Marie Pavlovna, on ne peut pas parler aux étrangers. Vous le savez bien, — dit le directeur.

— Bien, bien, — fit-elle ; et prenant dans sa grande main blanche la petite main de Kolia, elle retourna près de la mère du jeune homme phthisique.

— De qui est-il le fils ? — demanda Nekhludov, cette fois au directeur.

— D'une détenue politique ; il est né dans la prison, — répondit le directeur avec une sorte de satisfaction, comme s'il se fût agi d'un phénomène particulier à son établissement.

— Vraiment ?

— Oui, et maintenant il va en Sibérie avec sa mère.

— Et cette jeune fille ?

— Je ne puis vous répondre, — dit le directeur, en haussant les épaules. — Et voici Bogodoukhovskaïa.

Petite, maigre, jaune, les cheveux coupés court, Véra Efremovna entra de son pas agile dans la salle, en écarquillant ses grands yeux bons.

— Eh bien, merci d'être venu, — dit-elle en serrant la main de Nekhludov. — Vous souvenez-vous encore de moi ? Asseyons-nous.

— Je ne m'attendais pas à vous retrouver ainsi.

— Oh ! moi, je me trouve très bien, si bien que je ne pourrais souhaiter mieux, — dit Véra Efremovna, fixant sur Nekhludov, selon son habitude, le regard de ses bons yeux ronds, un peu effarés, et ne cessant, tout en parlant, de tourner en tous sens son cou long, maigre, jaune, sortant du collet sale et fripé de sa blouse.

Nekhludov lui demanda comment elle se trouvait dans cette situation. Elle lui répondit avec une vive animation. Son récit était émaillé de mots

étrangers : propagande, désorganisation, groupes, sections, sous-sections, choses connues de tout le monde, croyait-elle, mais que Nekhludov entendait nommer pour la première fois.

Elle parlait, se croyant certaine du vif plaisir et du puissant intérêt qu'il aurait à connaître tous les mystères du parti populiste. Mais Nekhludov, en considérant son cou maigre, ses cheveux rares et mal peignés se demandait pourquoi elle faisait toutes ces choses et pourquoi elle lès lui racontait. Il la plaignait, mais tout autrement qu'il plaignait le paysan Menchov, enfermé, sans aucune faute de sa part, dans une prison empestée. Il la plaignait surtout de l'évidente confusion qui régnait dans sa tête. Évidemment, elle se croyait une héroïne, prête à sacrifier sa vie pour le succès de son œuvre, et cependant, à peine savait-elle expliquer en quoi consistait cette œuvre, ni quels seraient les résultats de son succès.

L'affaire dont Véra Efremovna voulait entretenir Nekhludov était celle-ci : une de ses camarades, Choustova, qui ne faisait même pas partie de leur sous-groupe, suivant son expression, cinq mois auparavant, avait été arrêtée avec elle et incarcérée dans la forteresse de Pierre-et-Paul, uniquement parce qu'on avait trouvé chez elle des livres et des papiers qu'on lui avait confiés. Véra Efremovna s'attribuait en partie la responsabilité de cet emprisonnement et suppliait Nekhludov d'employer



ses relations et de faire tout son possible pour obtenir la mise en liberté de Choustova. Une autre demande de Bogodoukhovskaïa consistait à faire des démarches pour qu'un détenu de la forteresse Pierre-et-Paul, Gourévitch, fût autorisé à recevoir la visite de ses parents et à avoir les ouvrages scientifiques nécessaires pour ses études.

Nekhludov promit d'essayer de réussir, dès son arrivée à Pétersbourg.

Quant à sa propre histoire, Véra Efrémovna raconta qu'après avoir terminé ses études de sage-femme, elle s'était affiliée au parti de la liberté du peuple. Au début, tout avait bien marché; on rédigeait des proclamations, on faisait de la propagande dans les fabriques; mais un beau jour, la police avait arrêté un membre important du parti, saisi des papiers, et on s'était mis à emprisonner tout le monde.

— Je fus arrêtée également, et maintenant on me déporte... — dit-elle. — Mais ce n'est rien. Je me sens, à merveille, la sérénité olympienne, — ajouta-t-elle avec un sourire navré.

Nekhludov lui ayant demandé qui était la jeune fille aux yeux de brebis, Véra Efrémovna répondit que c'était la fille d'un général, depuis longtemps affiliée au parti révolutionnaire, et qui avait été arrêtée parce qu'elle s'était déclarée coupable d'avoir tiré un coup de revolver sur un gendarme. Elle vivait dans le logement des conspirateurs où

se trouvait une presse à imprimer. Une nuit on était venu perquisitionner. Les hôtes du logis, résolus à se défendre, avaient éteint les lumières, de façon à faire disparaître les papiers compromettants. La police étant entrée de force, un des conspirateurs avait tiré et blessé à mort un gendarme. Aussitôt on avait fait une enquête pour savoir qui avait tiré, et la jeune fille avait dit que c'était elle, bien qu'elle n'eut jamais pris en main un revolver, ni tué une araignée. On s'en était tenu à sa déclaration. Et maintenant on l'envoyait aux travaux forcés.

— Une altruiste, une personne très bien... dit Véra Efrémovna d'un ton approbateur.

La troisième affaire dont voulait parler Véra Efrémovna concernait Maslova. Comme toute la prison, elle savait l'histoire de Maslova et connaissait ses relations avec Nekhludov; elle voulait donc lui conseiller d'obtenir que sa protégée fut transférée dans la section politique, où, tout au moins, à l'infirmerie, comme garde-malade, car les malades étant très nombreux en ce moment, on avait besoin d'aides. Nekhludov la remercia de son conseil et lui dit qu'il s'efforcerait d'en profiter.

Le directeur mit fin à l'entretien en disant aux visiteurs que l'heure accordée pour les visites était écoulée, et qu'il fallait se séparer. Nekhludov se leva, prit congé de Véra Efrémovna. Mais il s'arrêta à la porte, observant ce qui se passait devant lui.

— Messieurs, il est temps, il est temps, — disait le directeur, se levant et s'asseyant tour à tour.

Le seul effet de son avertissement avait été de rendre plus animées les conversations entre les détenus et les visiteurs, mais personne ne pensait à s'en aller. Certains s'étaient levés et causaient debout. D'autres continuaient à s'entretenir assis. D'autres se faisaient leurs adieux en pleurant. La mère du jeune homme phtisique était particulièrement touchante. Celui-ci continuait à tourner entre ses doigts la feuille de papier, et sous l'énergique

effort qu'il faisait pour ne pas céder à la contagion du désespoir de sa mère, son visage prenait une expression de plus en plus méchante. Et la mère, ayant entendu qu'il fallait prendre congé, la tête appuyée sur l'épaule de son fils, fondait en larmes, avec un sifflement du nez. La jeune fille aux yeux de brebis, — Nekhudov l'observait involontairement — debout devant la mère éplorée, ne cessait de lui prodiguer ses consolations. Le vieillard aux lunettes bleues, debout, tenait sa fille par la main en hochant la tête à ce qu'elle lui disait. Les deux amoureux s'étaient levés, et, la main dans la main, ils restaient sans se parler, les yeux dans les yeux.

— Ces deux seuls sont heureux, — dit à Nekhludov, en lès lui désignant, un jeune homme en veston, qui s'était arrêté lui aussi et regardait cette scène.

Sentant les regards de Nekhludov et du jeune homme posés sur eux, les amoureux — le jeune homme en veston de caoutchouc et la jeune fille blonde, — allongèrent leurs bras unis, et, le buste renversé en arrière, en riant, se mirent à tourner.

— Ils se marient ce soir ici, dans la prison, et elle le suit en Sibérie, dit le jeune homme.

— Qui est-il ?

— Condamné aux travaux forcés. Il sont gais, eux, du moins, mais ceci est trop affreux, à entendre, — continua le jeune homme, écoutant les sanglots de la mère du phtisique.

— Messieurs! je vous en prie, je vous en prie. Ne m'obligez pas à sévir, — répétait le directeur. — Je vous en prie, — poursuivait-il d'un ton faible, indécis. — Qu'est-ce que cela veut dire. L'heure est passée depuis longtemps. C'est impossible, je vous avertis pour la dernière fois, — répéta-t-il d'un ton mélancolique en éteignant et rallumant tour à tour sa cigarette de maryland. Si précieux, si habituels que fussent les arguments qui donnent licence à un homme de faire souffrir d'autres hommes, sans s'estimer responsable de cette souffrance, on sentait que le directeur avait pourtant conscience d'être un des auteurs de la douleur qui régnait dans cette salle; et, évidemment, il en était très peiné.

Enfin, prisonniers et visiteurs commencèrent à se séparer : les uns se dirigèrent vers la porte intérieure, les autres vers la porte du dehors. Les hommes aux vestes de caoutchouc : le phtisique et le brun chevelu, s'éloignèrent; puis Maria Pavlovna avec le petit, né en prison.

Puis ce fut le tour des visiteurs. Le vieillard aux lunettes bleues s'en alla, de sa démarche lourde, et Nekhludov le suivit.

— Oui, ce sont des procédés bien extraordinaires, — lui dit dans l'escalier le jeune homme loquace, comme s'il continuait une conversation interrompue. — Heureusement que le capitaine est un brave homme et ne prend pas à la lettre les

règlements des prisons. On cause au moins, on se soulage le cœur.

Quand Nekhludov, continuant à causer avec Medintzev, — c'était le nom du jeune homme loquace — fut descendu dans le vestibule, le directeur, l'air fatigué, s'approcha d'eux :

— Eh bien, si vous voulez voir Maslova, veuillez venir demain, — dit-il à Nekhludov, avec l'intention évidente de se montrer aimable à son égard.

— Fort bien, — répondit Nekhludov, en se hâtant de sortir.

Épouvantables lui paraissaient les souffrances imméritées de Menchov — moins ses souffrances physiques que ce doute, cette méfiance envers le bien et Dieu, qu'il devait ressentir en constatant la cruauté d'hommes acharnés à le faire souffrir sans motif ; épouvantables la contrainte et les tortures infligées à ces centaines d'innocents, emprisonnés simplement parce que leurs papiers n'étaient pas en règle ; épouvantable la folie de ces gardiens, uniquement occupés à faire souffrir leurs semblables et convaincus d'accomplir une œuvre bonne et importante. Mais plus épouvantable encore lui apparaissait le rôle de ce directeur, affaibli, usé, bon pourtant, obligé de séparer une mère de son fils, un père de sa fille, des êtres comme lui-même et comme ses enfants.

« Pourquoi tout cela ? » se demandait Nekhludov,

qui éprouvait maintenant au plus haut degré ce mal de cœur moral, devenant physique, chaque fois qu'il venait dans la prison. Et il ne trouvait point de réponse.

Le lendemain, Nekhludov se rendit chez l'avocat, lui exposa l'affaire de Menchov et le pria de bien vouloir s'en charger. L'avocat l'écouta et lui répondit qu'il examinerait le dossier et si tout était exactement comme lui rapportait Nekhludov, ce qui était très probable, il se chargerait gratuitement de la défense. Nekhludov lui parla ensuite, entre autres, des cent trente malheureux détenus par suite d'un malentendu : il voulait savoir de qui la chose dépendait, et qui en était responsable? L'avocat, visiblement désireux de donner une réponse précise, se recueillit un instant.

— Qui est responsable? Personne, — dit-il nettement. — Adressez-vous au procureur, il mettra tout sur le compte du gouverneur ; adressez-vous au gouverneur, il mettra tout sur le compte du procureur. Ce n'est la faute de personne.



— J'irai à l'instant chez Maslennikov, et le mettrai au courant.

— Bah! ce sera inutile, — remarqua l'avocat en souriant. — C'est, — il n'est ni votre parent ni votre ami, n'est-ce pas? — c'est, passez-moi le mot, un tel crétin, et de plus une si habile fripouille.

Nekhludov se rappela les termes dont s'était servi Maslennikov pour apprécier l'avocat; il ne répondit rien, prit congé, et se fit conduire chez Maslennikov.

Nekhludov avait deux choses à demander à Maslennikov : d'abord le transfert de Maslova à l'infirmerie, puis son intervention en faveur des cent trente hommes sans passeports, détenus en vain. Malgré sa répugnance à solliciter un homme qu'il n'estimait point, comme c'était le seul moyen d'atteindre son but, il lui fallait en passer par là.

En approchant de la maison de Maslennikov, Nekhludov vit, devant le perron, quelques équipages : coupés, calèches, carrosses, et il se rappela que c'était précisément le jour de la femme de Maslennikov, qui lui avait demandé de venir ce jour-là. Comme Nekhludov arrivait à la maison, une voiture se trouvait devant le perron et un valet de pied, en pélerine, cocarde au chapeau, aidait à descendre une dame dont la traîne relevée laissait voir, moulée dans un bas noir, une fine cheville, et des pieds chaussés de souliers découverts. Parmi les voitures qui stationnaient, Nekhludov

reconnut le landau fermé des Kortchaguine. Le cocher grisonnant et rubicond ôta son chapeau, avec, à la fois, de la déférence et de l'amabilité, comme à un monsieur bien connu de lui. A peine Nekhludov achevait-il de s'informer auprès du portier où était Mikhaïl Ivanovitch (Maslennikov) que celui-ci, en personne, apparut au haut de l'escalier recouvert d'un tapis, conduisant un personnage certainement très important, puisqu'il l'accompagnait non jusqu'au palier, mais jusqu'au bas des marches. En descendant l'escalier, ce très haut personnage militaire parlait en français d'une loterie organisée dans la ville au profit des asiles, et exprimait l'opinion que c'était là une excellente occupation pour les dames : « Elles s'amuse et l'argent abonde ! »

— QU'ELLES S'AMUSENT ET QUE LE BON DIEU LES BÉNISSE ! — Ah, Nekhludov, bonjour. On ne vous voit plus, — s'adressa-t-il à Nekhludov. — ALLEZ PRÉSENTER VOS DEVOIRS A MADAME. LES KORTCHAGUINE SONT ICI. ET NADINE BUKSHEVDEN. TOUTES LES JOLIES FEMMES DE LA VILLE, — dit-il en soulevant légèrement ses larges épaules devant son valet, chamarré de galons d'or, qui lui mit son manteau. — AU REVOIR, MON CHER.

Il serra une dernière fois la main de Maslennikov.

— Eh bien, montons vite ; je suis enchanté, — dit Maslennikov tout surexcité à Nekhludov, qu'il

saisit par le bras, et entraîna vivement dans l'escalier, malgré sa corpulence. La joyeuse surexcitation de Maslennikov avait pour cause la bienveillance que lui avait témoignée le haut personnage. Toute pareille bienveillance rendait en effet Maslennikov aussi joyeux qu'un petit chien affectueux, caressé ou gratté derrière les oreilles par son maître. Il remue la queue, se tortille, rabat ses oreilles, ou décrit des cercles fous. C'est ce que Maslennikov était prêt à faire. Il ne remarquait pas l'expression sérieuse du visage de Nekhludov, ne l'écoutait pas, et, inévitablement, l'entraînait vers le salon, de sorte que Nekhludov ne pouvant s'y soustraire était obligé de le suivre.

— Les affaires après ; je ferai tout ce que tu voudras, — dit Maslennikov, en traversant le grand salon avec Nekhludov. — Annoncez à la *générale* le prince Nekhludov, — dit-il tout en marchant, à un valet qui les devança et courut annoncer. — Vous N'AVEZ QU'A ORDONNER. Mais vois d'abord ma femme. J'ai eu maille à partir avec elle l'autre jour pour ne pas t'avoir conduit chez elle.

Le valet l'avait déjà annoncé, et quand ils entrèrent dans le salon, Anna Ignatievna, la femme du vice-gouverneur, la générale, comme elle s'intitulait, fit à Nekhludov un petit signe d'yeux, des plus aimables, par-dessus le cercle de chapeaux et de têtes qui entouraient son divan.

A l'autre bout du salon, près de la table à thé,

des dames étaient assises, et des messieurs, des militaires, des civils, se tenaient debout ; et on entendait les voix entremêlées des hommes et des femmes.

— ENFIN ! Vous ne voulez donc plus nous connaître ? En quoi avons-nous pu vous fâcher ?

Par ces mots, qui laissaient supposer entre eux une intimité qui n'avait jamais existé, Anna Ignatievna accueillit Nekhludov.

— Vous vous connaissez ? madame Biélavskaïa, Mikhaïl Ivanovitch Tchernov. Asseyez-vous plus près.

— Missy, VENEZ DONC A NOTRE TABLE. ON VOUS APPORTERA VOTRE THÉ... Et vous... — dit-elle à un officier qui parlait à Missy et dont, évidemment, elle avait oublié le nom, — venez aussi. Prince, un peu de thé ?

— Jamais, jamais vous ne me le ferez croire, elle ne l'aimait pas, voilà tout, — dit une voix de femme.

— Mais elle aimait les gâteaux.

— Toujours de sottes plaisanteries, — dit en riant une autre dame en grand chapeau, et toute étincelante de soie, d'or et de pierreries.

— C'EST EXCELLENT, ces gaufrettes, et si léger. Donnez m'en donc encore une.

— Et vous partez bientôt ?

— C'est aujourd'hui le dernier jour. C'est pourquoi nous sommes venus.

— Le printemps est si beau ; il doit faire bon à la campagne.

Missy, en chapeau et robe à rayures sombres qui dessinait merveilleusement sa taille fine et dans laquelle elle semblait être née, était très belle. Elle rougit en apercevant Nekhludov.

— Je vous croyais parti, — dit-elle.

— Presque parti, — répondit Nekhludov. — Ce sont les affaires qui me retiennent encore. Et même ici, je suis venu pour affaires.

— Venez voir maman. Elle désire beaucoup vous voir, — dit-elle, et consciente de ce qu'elle mentait et qu'il le sentait aussi, elle devint plus rouge encore.

— Je crains de n'avoir pas le temps, — répondit Nekhludov d'un ton morne, et feignant de ne pas remarquer sa rougeur.

Missy fronça les sourcils, haussa les épaules, et se retourna vers l'élégant officier qui prit de ses mains sa tasse vide et, en accrochant son sabre aux fauteuils, la porta courageusement à l'autre table.

— Vous aussi, vous devez souscrire pour notre refuge.

— Mais je ne m'y refuse pas, seulement je veux me réserver pour la tombola. Là je me montrerai dans toute ma générosité.

— Bien, nous verrons, — repartit une voix qui riait faux.

Son jour était des plus brillants, et Anna Ignatievna en était ravie.

— Mika m'a dit que vous vous intéressiez à nos prisons. Comme je comprends cela, — dit-elle à Nekhludov. — Mika (c'était son gros mari Maslennikov) peut avoir ses défauts, mais vous savez comme il est bon. Tous ces malheureux prisonniers sont ses enfants. Il ne les considère pas autrement.  
IL EST D'UNE BONTÉ...

Elle s'arrêta, ne trouvant pas d'épithète assez expressive pour qualifier LA BONTÉ de son mari, sur l'ordre duquel on fouettait les gens, et soudain, en souriant, elle se tourna vers une vieille dame au visage ratatiné, tout en rubans mauves, qui venait d'entrer.

Nekhludov étant resté assis quelques instants et ayant échangé quelques paroles banales, juste assez pour ne pas se montrer incorrect, se leva et rejoignit Maslennikov.

— Alors, peux-tu me donner un instant ?

— Ah, oui ! Eh bien, qu'y a-t-il ? Viens par ici.

Ils entrèrent dans un petit salon japonais et s'assirent près de la fenêtre.

LVIII

— Et maintenant, JE SUIS A VOUS. Veux-tu fumer ?  
Un instant, il ne faut pas faire de désordre ici, —  
dit-il ; et il apporta un cendrier. — Eh bien ?

— Je suis venu te parler de deux affaires.

— Quoi donc ?

Le visage de Maslennikov se rembrunit. Cette animation joyeuse du petit chien caressé par son maître derrière l'oreille disparut sans laisser de traces. Du salon arrivaient des bruits de voix. Celle d'une femme disait : JAMAIS, JAMAIS JE NE CROIRAI ; plus loin une voix d'homme racontait une histoire où revenaient sans cesse les noms de LA COMTESSE VORONZOFF et VICTOR APRAKZINE. D'un troisième côté on n'entendait que des bruits de voix et des rires. Maslennikov, tout en prêtant l'oreille à ce qui se passait dans le salon, écoutait Nekhludov.

— Je viens te parler encore pour cette femme, —  
commença Nekhludov.

— Ah, oui, celle qu'on a condamnée injustement. Je sais, je sais.

— Je voudrais te prier de la faire transférer au service de l'infirmerie. On m'a dit que c'était possible.

Maslennikov pinça les lèvres et réfléchit.

— J'en doute, — répondit-il. — D'ailleurs je vais m'informer, et, demain, je te télégraphierai.

— On m'a dit que les malades étaient nombreux et qu'on avait besoin de gardes supplémentaires.

— Mais oui, mais oui. En tout cas je te ferai savoir cela.

— Je t'en prie, — dit Nekhludov.

Au salon retentit un rire général, et même naturel.

— C'est encore ce Victor, dit Maslennikov en souriant; une fois lancé, il est fort spirituel.

— Et puis, reprit Nekhludov, il y a en ce moment, à la prison, cent trente hommes qu'on garde sous les verrous parce que leurs passeports étaient périmés. Et cela dure depuis un mois.

Et il exposa les raisons pour lesquelles on les tenait emprisonnés.

— Comment as-tu donc appris cela? demanda Maslennikov, dont le visage, brusquement, avait pris une expression inquiète et mécontente.

— En allant voir un prisonnier; ces malheureux m'ont arrêté dans le corridor et m'ont prié...

— Et quel prisonnier allais-tu voir?



— Un paysan, accusé injustement, et auquel j'ai procuré un avocat pour le défendre. Mais il ne s'agit pas de cela. Vraiment est-il possible que des hommes qui ne sont coupables de rien soient emprisonnés uniquement parce que leurs passeports sont périmés, et...

— Cela regarde le procureur, l'interrompt Maslennikov avec dépit. Eh bien, tu la vois cette justice rapide et équitable! Cependant le devoir du substitut du procureur est de visiter les prisons et de s'enquérir de la légalité des détentions. Mais il ne fait rien, sauf jouer au whist.

— Alors, tu ne peux rien faire? demanda Nekhludov d'un air navré, en se souvenant des paroles de l'avocat : que le gouverneur rejettera toute la responsabilité sur le procureur.

— Si, je ferai. Je vais me renseigner sans tarder.

— Tant pis pour elle. C'EST UN SOUFFRE-DOULEUR, s'écria dans le salon une voix de femme, assurément très indifférente à ce qu'elle disait.

— Tant mieux, je prendrai aussi celle-ci, disait, plus loin, la voix enjouée d'un homme, qu'interrompit un rire de femme.

— Non, non, pour rien au monde, reprit une voix de femme.

— C'est entendu, je ferai le nécessaire, reprit Maslennikov, en éteignant sa cigarette avec sa main blanche ornée d'une turquoise montée en bague; et maintenant retournons près de ces dames.

— Un moment encore, dit Nekhludov en s'arrêtant sur la porte. On m'a dit qu'hier, dans la prison, on a infligé une punition corporelle aux prisonniers. Est-ce vrai?

Maslennikov devint pourpre.

— Ah! tu me parles de cela! Décidément, MON CHER, il ne faut plus qu'on t'y laisse entrer; tu te mêles de tout. Allons, viens, ANNETTE nous réclame, dit-il, en le prenant par le bras pour l'entraîner dans le salon; il était de nouveau très animé, mais ce n'était plus la joie qui causait son animation, comme après la visite du haut personnage, mais l'inquiétude.

Nekhludov dégagea son bras et, sans rien dire à personne, sans saluer, il traversa le salon, la grande salle, passa devant les laquais empressés autour de lui, franchit le vestibule et gagna la rue.

— Qu'est-ce qu'il a? Que lui as-tu fait? — demanda ANNETTE à son mari.

— C'est A LA FRANÇAISE, dit quelqu'un.

— Comment A LA FRANÇAISE, c'est A LA ZOULOU.

— Bah! il a toujours été comme ça.

Quelqu'un se leva, quelqu'un entra, les papotages reprirent leur cours: toute l'assistance prit cet incident avec Nekhludov comme prétexte convenable de conversation pour JOUR FIXE.

Le lendemain, Nekhludov reçut de Maslennikov une lettre, d'une belle écriture ferme, sur papier

épais, glacé et armorié, par laquelle il l'informait qu'il avait écrit au médecin en chef pour le transfert de Maslova à l'infirmerie, et que, très probablement, la chose aurait lieu. C'était signé : « ton vieil et bien affectueux camarade », et la signature : « Maslennikov », était agrémentée d'un savant et énorme paraphe.

« Imbécile ! » ne put s'empêcher de penser Nekhludov, à cause surtout de ce mot « camarade » impliquant une sorte de condescendance ; c'est-à-dire que Maslennikov, qui remplissait la plus honteuse et la plus basse des fonctions, se considérait comme un homme fort important, et croyait sinon l'honorer, du moins montrer qu'il ne tirait pas trop vanité de sa grandeur, puisqu'il le qualifiait de camarade.

Un des préjugés les plus enracinés et les plus répandus, est celui qui consiste à croire que tout homme possède en propre certaines qualités définies : qu'il est bon ou méchant ; intelligent ou sot ; énergique ou apathique ; etc. Les hommes ne sont pas tels. Nous pouvons dire d'un homme qu'il est plus souvent bon que méchant, plus souvent intelligent que sot, plus souvent énergique qu'apathique, ou inversement ; mais il n'est pas vrai de dire d'un homme qu'il est bon ou intelligent, d'un autre qu'il est méchant ou sot. Et cependant nous établissons toujours cette division, qui est erronée. Les hommes sont semblables aux rivières : dans toutes et partout la même eau, mais chaque rivière est tantôt resserrée, tantôt rapide, tantôt large, tantôt lente, tantôt pure, tantôt froide, tantôt trouble, tantôt chaude. De même les hommes. Tous portent en eux les germes de toutes les facultés humaines ; ils

en manifestent tantôt l'une, tantôt l'autre et souvent paraissent différents d'eux-mêmes, bien que restant eux-mêmes. Mais, chez certains hommes, ces changements sont particulièrement marqués. Nekhludov appartenait à ces derniers. Sous l'influence de diverses causes, tant physiques que morales, de brusques et complets changements s'opéraient en lui. Et l'un de ces changements venait d'avoir lieu.

Le sentiment d'enthousiasme joyeux et celui de sa rénovation, éprouvés à la suite de la séance de la cour d'assises et de son premier entretien avec Katoucha, avaient complètement disparu après sa dernière entrevue avec elle, faisant place à une sorte de terreur, presque de répulsion à son égard. Il avait résolu de ne pas l'abandonner, de ne pas renoncer à sa décision de l'épouser, si seulement elle y consentait, mais cela lui paraissait pénible et douloureux.

Le lendemain de sa visite à Maslennikov, il retourna à la prison pour la revoir.

Le directeur lui donna l'autorisation de la voir, non plus au bureau ou dans la salle des avocats, mais dans le parloir des femmes. Le directeur, malgré sa bienveillance, avait, vis-à-vis de Nekhludov, une attitude plus réservée que précédemment. Evidemment les conversations avec Maslennikov avaient eu pour résultat l'ordre de se montrer plus discret avec ce visiteur.

— Oui, vous pouvez la voir, — dit-il, — seulement, pour l'argent, comme je vous l'ai dit, n'est-ce pas... Pour ce qui est de son transfert à l'infirmerie, comme l'a écrit Son Excellence, cela est possible et le docteur y consent, mais c'est elle qui ne le veut pas. Elle dit qu'elle n'a pas besoin d'aller vider les pots de chambre des galeux... Ah! prince, on voit bien que vous ne connaissez pas cette engeance, — ajouta-t-il.

Nekhludov ne répondit rien et demanda à la voir. Le directeur envoya un surveillant, et Nekhludov le suivit dans le parloir vide des femmes.

Maslova était déjà là et sortit de derrière la grille, douce et timide. Elle s'approcha très près de Nekhludov et, le regard dans le vide, lui dit à voix basse :

— Pardonnez-moi, Dmitri Ivanovitch, avant-hier j'ai dit beaucoup de mauvaises choses.

— Ce n'est pas à moi de vous pardonner..., — commença Nekhludov.

— N'importe, mais, tout de même il ne faut plus vous occuper de moi, — reprit-elle, et dans ses yeux louchant plus qu'à l'ordinaire, Nekhludov lut de nouveau une expression tendue et hostile.

— Pourquoi dois-je cesser de m'occuper de vous?

— Parce que.

— Pourquoi, parce que?

Elle eut de nouveau ce regard qui lui parut méchant.

— Eh bien, voici, — dit-elle, — laissez-moi, c'est certain ce que je vous dis. C'est plus fort que moi. Ne vous occupez plus du tout de moi, — dit-elle de nouveau les lèvres tremblantes, et se tut. — J'aimerais mieux me pendre. C'est vrai ce que je vous dis.

Outre la haine pour lui, et le ressentiment de l'inoubliable offense, Nekhludov sentait qu'il entraît dans ce refus quelque chose d'autre : beau et noble. Et la façon assurée et paisible dont elle lui renouvelait son refus eut pour effet de détruire immédiatement tous ses doutes, et de le replacer dans la disposition grave et attendrie où il s'était trouvé envers elle auparavant.

— Katucha, je maintiens ce que je t'ai dit, — reprit-il très sérieusement. — Je te prie de m'épouser. Si tu t'y refuses, aussi longtemps que tu t'y refuseras, je resterai près de toi, je te suivrai ; j'irai où l'on t'enverra.

— C'est votre affaire, moi je ne dirai pas un mot de plus, — répondit-elle, et, de nouveau, ses lèvres tremblèrent.

Il se tut, ne se sentant pas aussi la force de parler.

— Je vais maintenant aller à la campagne, et ensuite à Pétersbourg, — reprit-il au bout d'un moment. — Là je m'occuperai de notre affaire ; et, si Dieu le veut, on cassera l'arrêt.

— Qu'on le casse ou non, tout m'est égal. Si je n'ai pas mérité pour cela, j'ai mérité pour autre

chose..., — dit-elle ; puis elle s'arrêta, et il vit qu'elle faisait un grand effort pour retenir ses larmes.

— Eh bien ! Avez-vous vu Menchov ? — dit-elle tout à coup, comme pour cacher son émotion. — N'est-ce pas que ces gens-là sont innocents ?

— Oui, je le crois.

— Si vous saviez quelle excellente vieille, — dit-elle.

Il lui raconta en détail tout ce qu'il avait appris de la bouche de Menchov, puis, revenant à elle, il lui demanda si elle n'avait besoin de rien.

Elle répondit qu'elle n'avait besoin de rien.

Ils se turent de nouveau.

— Quant à l'infirmerie, — reprit-elle brusquement en le regardant de ses yeux loucheurs ; — soit, si vous le désirez, j'irai ; et du vin aussi, je n'en boirai plus...

Sans rien dire, Nekhludov la regarda dans les yeux. Ses yeux souriaient.

— C'est très bien, — il ne put dire davantage et prit congé d'elle.

« Oui, oui, elle est devenue tout autre ! » — songeait-il, éprouvant après les doutes des journées précédentes, un sentiment tout nouveau : l'assurance en l'invincibilité de l'amour.

De retour dans sa salle puante, après cette visite, Maslova ôta sa capote, et s'assit sur son



lit, les mains appuyées sur ses genoux. Dans la salle se trouvaient : la phtisique Vladimirskaia, qui allaitait son enfant, la vieille Menchova et la garde-barrière avec ses deux enfants. La fille du sacristain reconnue aliénée, la veille, avait été transportée à l'hospice. Les autres femmes étaient au lavoir. La vieille dormait étendue sur son lit ; les enfants jouaient dans le corridor, dont la porte était ouverte. Vladimirskaia, allaitant son enfant, et la garde-barrière, sans cesser de tricoter le bas qu'elle avait à la main, s'avancèrent vers Maslova.

— Eh bien, tu l'as vu ? — demandèrent-elles.

Maslova, sans répondre, s'assit sur son lit, les jambes pendantes.

— Pourquoi t'affliger ? — dit la garde-barrière.

— L'essentiel est de ne pas se décourager. Allons, Katucha ! — dit-elle en remuant encore plus vite ses doigts.

Maslova ne répondit pas.

— Les autres sont allées au lavoir. On dit que les dons pour les prisonniers ont été nombreux aujourd'hui — fit remarquer Vladimirskaia.

— Finachka ! — cria de la porte la garde-barrière, — où es-tu, petit coquin ?

Elle retira l'aiguille de son bas, l'enfonça dans la pelote, et sortit dans le corridor.

Au même instant, on y entendit un bruit de pas et de voix de femmes, et les prisonnières de la chambrée parurent sur le seuil, les pieds nus

dans leurs chaussons, chacune portant un pain blanc sous le bras ; quelques-unes en ayant deux. Fédosia s'approcha aussitôt de Maslova.

— Eh bien, qu'est-ce qui cloche? — demanda-t-elle avec tendresse en levant sur Maslova ses clairs yeux bleus. — Et voici pour notre thé, — ajouta-t-elle en rangeant les pains sur la planchette.

— Et alors, il ne veut plus se marier? — demanda Korableva.

— Non, il n'a pas changé d'avis ; c'est moi qui ne veux pas, — répondit Maslova.

— En voilà une sotte ! — déclara Korableva, de sa voix de basse.

— Eh bien, puisqu'ils ne peuvent pas vivre ensemble, à quoi bon se marier? — objecta Fédosia.

— Mais toi-même, ton mari va bien au bain avec toi, — remarqua la garde-barrière.

— Oui, mais nous étions déjà unis par la loi, — dit Fédosia. — Mais lui, à quoi bon se marier s'il ne doit pas vivre avec elle.

— Quelle sotte ! A quoi bon ? Mais s'il se marie, il la couvrira d'or.

— Il m'a dit : où l'on t'enverra, j'irai avec toi, — dit Maslova. — S'il vient, qu'il vienne ; s'il ne vient pas ce n'est pas moi qui le lui demanderai... Il part à présent pour Pétersbourg, — reprit-elle. Il va s'occuper de mes affaires. Là-bas, il est parent de

tous les ministres; mais quand même je n'ai pas besoin de lui.

— C'est évident! — approuva tout à coup Korableva, occupée à mettre de l'ordre dans son sac, et pensant, évidemment à tout autre chose. — Et maintenant, un peu d'eau-de-vie, hein?

— Pas moi, — répondit Maslova. — Buvez, vous autres.

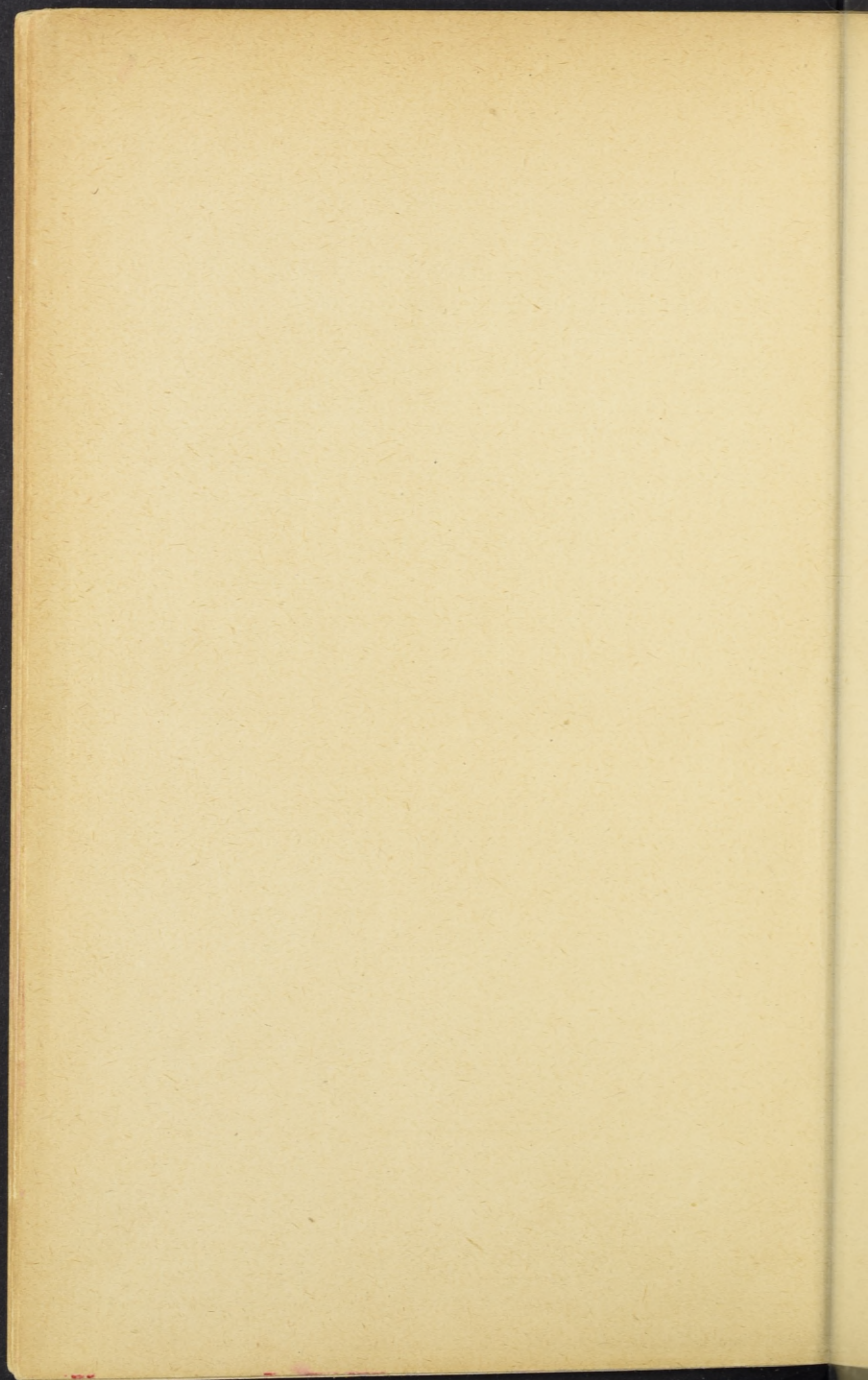
FIN DU TOME PREMIER DE « *Résurrection* »

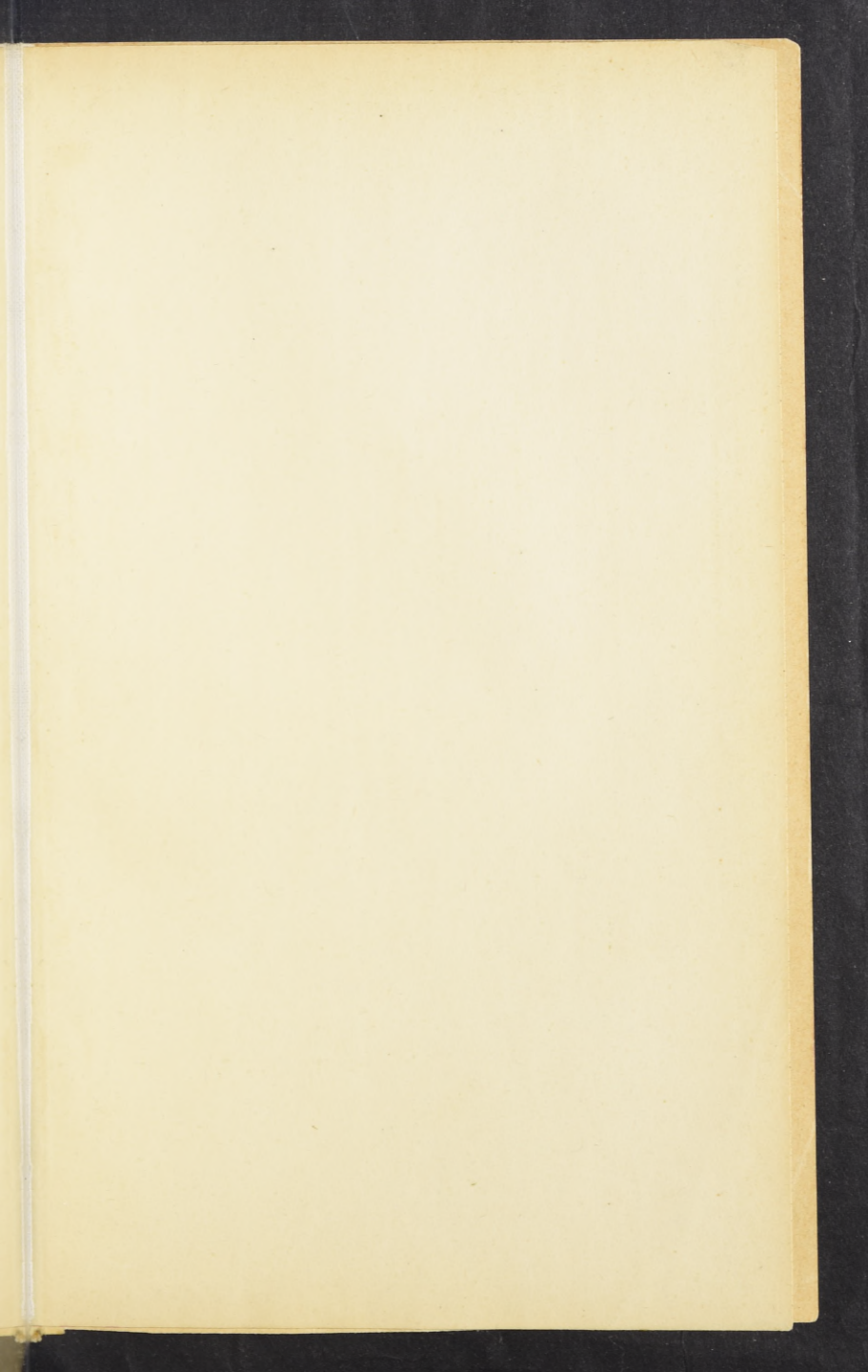
---

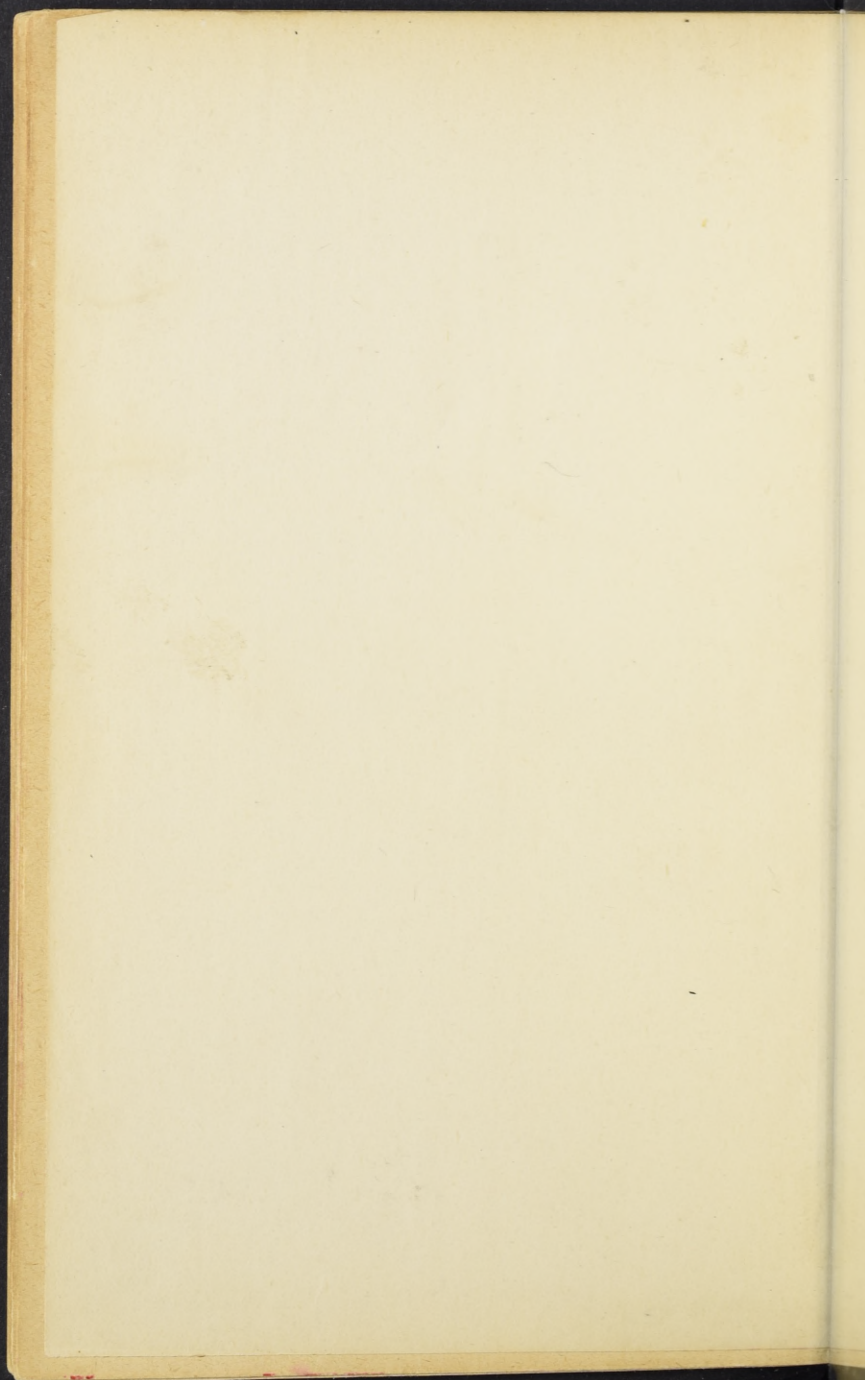
FIN DU TOME TRENTE-SIXIÈME  
DES OEUVRES COMPLÈTES DU C<sup>TE</sup> LÉON TOLSTOÏ.

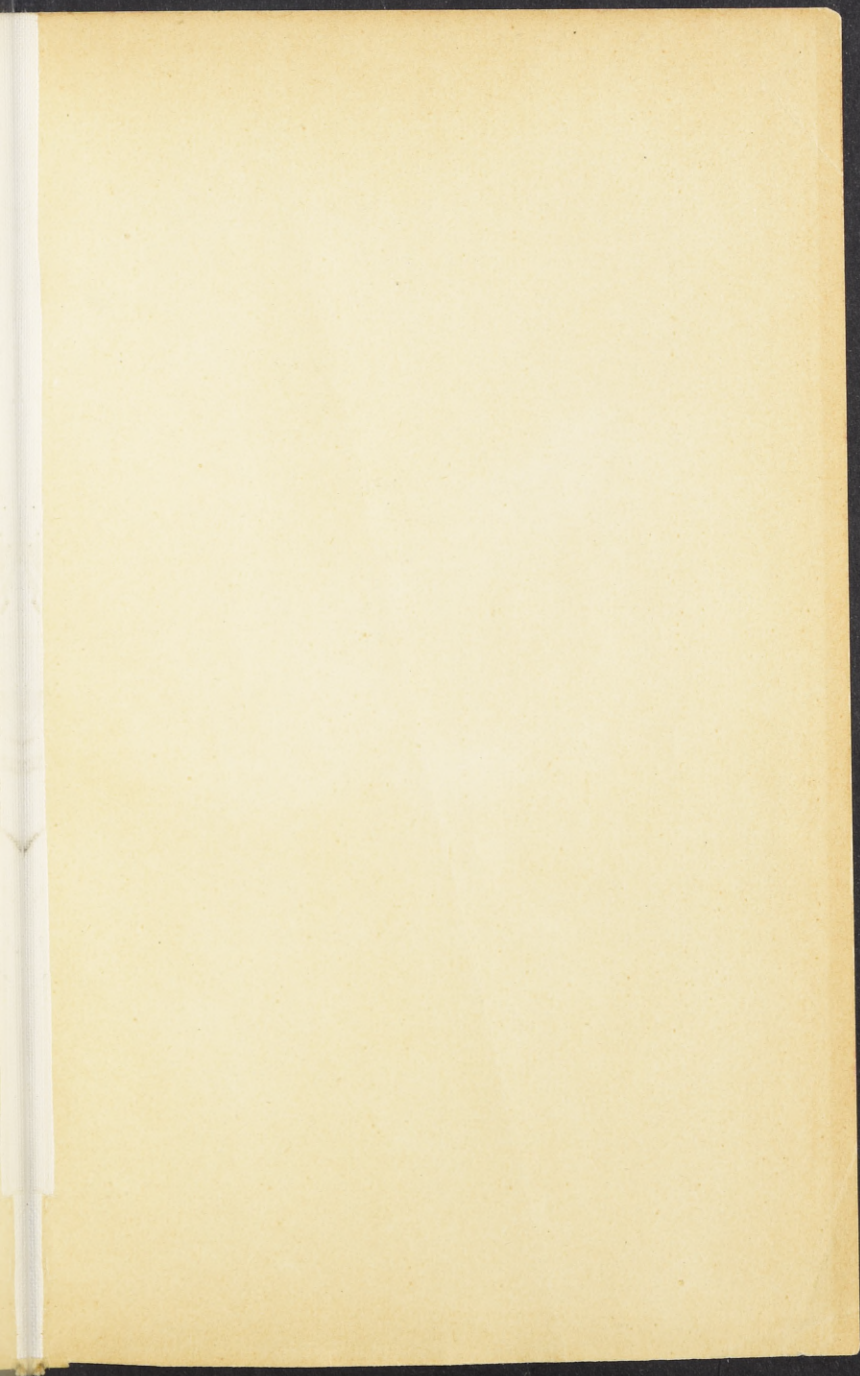
---

E. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.









Ouvrage en cours de publication :

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

C<sup>TE</sup> LÉON TOLSTOÏ

TRADUCTION LITTÉRALE ET INTÉGRALE

DE

J.-W. BIENSTOCK

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX DE TOLSTOÏ

Ouvrage honoré d'une souscription du ministère de l'Instruction Publique

*Ont déjà paru :*

- TOME I<sup>er</sup>. — *L'Enfance*. — *L'Adolescence*, nouvelles (1852-1854).  
 TOME II. — *La Jeunesse*, nouvelle (1855-1857). — *La Matinée d'un Seigneur*, nouvelle (1852).  
 TOME III. — *Les Cosaques*, nouvelle du Caucase (1852) — *L'Incur-sion*, récit d'un volontaire (1852). — *La Coupe en Forêt*, récit d'un Junker (1854-1855).  
 TOME IV. — *Sébastopol*, nouvelle (1854-1856). — *Une Rencontre au Détachement*, nouvelle (1856). — *Deux Hussards*, nouvelle (1856). — *Préface inédite* (1889).  
 TOME V. — *Le Journal d'un Marqueur*, nouvelle (1856). — *Une Tourmente de neige*, récit (1856). — *Albert*, récit (1857). — *Du Journal du Prince Nekhludov*, Lucerne (1857). — *Le Bonheur conjugal*, roman (1859).  
 TOME VI. — *Trois morts*, récit (1859). — *Polikouchka*, nouvelle (1860). — *Kholstomier*, histoire d'un cheval (1861). — *Les Décembristes*, fragments d'un roman projeté (1863-1878).  
 TOMES VII, VIII, IX, X, XI et XII. — *Guerre et Paix*, roman, six volumes (1864-1869).  
 TOME XIII. — *Articles Pédagogiques*. — *La revue « Iasnaïa-Poliana »* (1862).  
 TOME XIV. — *Sur l'Instruction du peuple* (1875). — *Compositions et adaptations pour les enfants* (1869-1872).  
 TOMES XV, XVI, XVII et XVIII. — *Anna Karénine*, roman, quatre volumes (1873-1876).  
 TOME XIX. — *Les Confessions* (1879-1891). — *Récits populaires* (1881-1886).  
 TOME XX. — *Critique de Théologie dogmatique* (1879-1881).  
 TOME XXI. — *Les Quatre Évangiles*. Première partie. (1881-1883).  
 TOME XXVI. — *Que devons-nous faire ?* étude philosophique (1884-1885).  
 TOME XXXVI. — *Résurrection*, roman. Première partie (1899-1900).

*Chacun de ces ouvrages forme un fort volume in-16, sous couverture illustrée et est orné d'un portrait de l'auteur pris à l'époque où il a écrit son œuvre.*

**Chaque volume se vend séparément : 2 fr. 50**

Il paraît une œuvre tous les deux mois.







Zs 1/36



TOLSTOÏ

ŒUVRES

36

RÉSURRECTION

1

Zs

1

BIBLIOTHÈQUE  
PUBLIQUE

